UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01514692 1

45158/
4 Lol

Gee.
Ci

ŒUVRES

DE

COLLIN-HARLEVILLE.

IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N° 15,
DERRIÈRE L'ODÉON.

Deguerouville Sc.

COLLIN-HARLEVILLE.

699

ŒUVRES

DE

COLLIN-HARLEVILLE,

CONTENANT

SON THÉATRE ET SES POÉSIES FUGITIVES,

AVEC UNE

NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES.

TOME PREMIER.

190859
16/9/24

PARIS,

DELONGCHAMPS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 30.

1828.

PQ
1971
C3
1828
t.1

NOTICE HISTORIQUE.

Collin-Harleville (Jean-François) naquit à Maintenon, et non à Mévoisins, selon quelques biographes, le 30 mai 1755. Le surnom d'Harleville lui fut donné comme puîné de Martin Collin, son père, qui possédait auprès de Mévoisins, où il était retiré, plusieurs pièces de terre sur le terroir du hameau d'Harleville. Collin, dont nous nous occupons, commença ses études au collége de Lisieux, l'un des dix colléges de plein exercice de l'ancienne université de Paris. A l'âge de dix à onze ans il faillit périr par suite d'une chute qu'il fit en descendant précipitamment de la chaire dans laquelle il avait fait la lecture accoutumée dans le réfectoire. Collin a prétendu que cet accident changea totalement la direction première de ses facultés intellectuelles, et qu'il contribua peut-être à faire de lui un poète. Il obtint des succès et remporta souvent des prix à l'université dans le cours de ses études. Entré chez un procureur au parlement, il se sentit peu de goût pour cette carrière, et fit une petite pièce de vers assez gaie sur les misères d'un pauvre

clerc au parlement. Forcé par sa famille de quitter Paris, Collin vint à Chartres prendre la robe d'avocat, et y fit ses premières armes sous l'égide de M. Letellier, son compatriote.

Le début de Collin dans la carrière dramatique fut signalé par l'Inconstant. En 1778, il avait esquissé le sujet, qu'il destinait à l'Ambigu-Comique. Les démarches de ses amis auprès de Préville, et les encouragemens de celui-ci, excitèrent son émulation : en 1780, l'Inconstant fut reçu à la Comédie-Française. Quoiqu'absent de Paris, les sollicitations de quelques amis contribuèrent à obtenir que l'Inconstant parût sur la scène. La pièce fut demandée par la cour, et représentée à Versailles au mois de mars 1784, et deux ans après, en juin 1786, elle fut donnée à Paris avec succès. M. Palissot en a fait un grand éloge, et La Harpe (dans son Cours de Littérature), tout en critiquant le fond du sujet, qu'il rapproche de l'Irrésolu et du Capricieux, avoue que l'Inconstant offre beaucoup de détails agréables. « Le style » est toujours naturel, sans manquer d'élégance. » C'est, dit-il, le seul talent qu'annonçât ce coup » d'essai, et c'était beaucoup. »

Encouragé par son début, Collin y trouvait d'abord une aisance qu'il était loin d'avoir auparavant, réduit alors à faire des copies pour les libraires. L'année suivante, il composa l'Optimiste, qui fut joué le 22 février 1788. Molé, satis-

fait de son rôle, passa une nuit entière à l'étudier chez Collin lui-même, après un petit souper fait avec l'auteur et un de ses amis. La réussite de cette pièce fut un motif pour que Collin procurât à sa famille la visite de la capitale. Il n'épargna rien pour faire jouir ses parens des beautés de Paris, tellement que du produit de sa pièce il ne put placer que six mille francs! Les Châteaux en Espagne suivirent de près; on s'y porta en foule; les quatre premiers actes furent applaudis, le cinquième produisit peu d'effet; mais il en refit promptement un nouveau; la pièce alors réussit complétement. La Harpe trouve des invraisemblances dans le sujet, mais il dit qu'elle se soutint par l'agréable vivacité du dialogue. La critique prétendit aussi que ces trois pièces présentaient un même caractère. «Il fallait bien, a répliqué à juste titre M. Andrieux, affliger un peu » un poète qui avait donné trois bonnes pièces de » suite en moins de trois ans. » M. le comte Daru, lors de sa réception à l'Académie française en la place de Collin, prouva l'injustice du reproche.

Ce genre de travail et la faiblesse de tempérament de Collin causèrent la maladie qu'il éprouva en 1789. Il eut pour médecin son compatriote et son ami, M. Doublet. M. Andrieux ne quittait pas le lit de son camarade d'enfance; se trouvant un jour seul avec lui, Collin lui avoua qu'il venait de faire une comédie en cinq actes, et pour

preuve lui déroula le manuscrit qu'il tira de dessous son drap. C'était le Vieux Célibataire ! L'étonnement serait difficile à peindre ; le docteur gronda, mais vainement : Collin assura qu'il était guéri par ce travail même, et ce fut peu de temps après cette maladie que la reconnaissance de Collin grava au bas du portrait, que nous possédons de son illustre médecin, le quatrain suivant, dont cette édition contiendra le *fac simile :*

A son aspect déjà l'on renaît à demi;
Son visage riant console, persuade;
Il guérit en un mot, et son heureux malade
A son tour le visite et reste son ami.

Le Vieux Célibataire ne fut mis au théâtre qu'en 1792. Collin revint à Mévoisins soigner une santé délabrée; il y composa M. de Crac dans son petit Castel, pièce qui fut jouée en 1792.

Le Vieux Célibataire est sans contredit le chef-d'œuvre de Collin. Ducis en a fait l'éloge en un seul vers qui peint fidèlement le caractère principal :

Et l'amusant ennui du Vieux Célibataire.

Loin que la campagne améliorât la santé de Collin, il tomba vers cette époque dans une mélancolie dont se ressentit sa pièce des Artistes ;

il se prit lui-même pour modèle dans le rôle du peintre. M. Vincent, son ami, célèbre peintre d'histoire, voulut bien faire pour la représentation, deux tableaux, Tobie, et la Mélancolie. Lors de la formation de l'Institut, en 1795, Collin fut appelé dans ce corps savant et littéraire. Il donna depuis au théâtre Louvois, dirigé par M. Picard, Malice pour Malice, le Vieillard et les Jeunes Gens, un tableau épisodique, Il veut tout faire; et à la Comédie-Française, les Mœurs du Jour. La comédie intitulée les Riches, où l'on retrouve l'application du mot d'Horace, *aurea mediocritas*, n'a pas été représentée.

Le 24 février 1806, jour anniversaire de la première représentation du Vieux Célibataire, les Muses perdirent Collin. Ceux qui l'ont connu l'ont regardé comme l'ami le plus dévoué. Bon, affable, obligeant par caractère, les jouissances qu'il éprouvait au milieu de ses amis et de ses contemporains assez justes pour l'apprécier, furent souvent attristées par les traits de l'envie auxquels il n'opposa que la plus grande modération. Collin écrivit comme il pensa; ses sujets furent le résultat de ses sensations. Dans l'Optimiste, c'était son père, c'était lui-même; et encore lui dans les Châteaux en Espagne, lorsqu'il faisait parler Florville de sa piété filiale; c'était encore lui dans le peintre des Artistes. M. Andrieux, son plus intime ami, prononça son éloge funèbre le 26 fé-

vrier 1806. M. Houdon, de l'Institut, a fait le buste de Collin. On a de lui : Théâtre et Poésies fugitives de J.-F. Collin-Harleville, 1805, 4 vol. in-8°, dont une nouvelle édition a paru en 1821, 4 vol. in-8°.

On ne parle encore de ce poète qu'avec un tendre souvenir. Je ne l'ai jamais entendu nommer que le bon Collin. Son caractère a fait honneur aux lettres, comme son talent; et c'est un des hommes que le pays Chartrain peut se glorifier d'avoir produits.

J. Doublet de Boisthibault,
avocat.

PRÉFACE[1].

On l'a dit avec raison : l'histoire d'un homme de lettres est, à peu de chose près, tout entière dans ses ouvrages. Ce qu'il serait tenté d'y ajouter, est indifférent pour la plupart de ses lecteurs : l'importance qu'un auteur met tout naturellement à l'historique de ses compositions, aux moindres événemens de sa vie, n'est pas la mesure de l'intérêt que le public peut y prendre. Voilà ce que je me suis dit, en commençant cette préface, qui même n'aurait peut-être pas eu lieu, si, pour l'amour de l'art, je n'avais cru devoir faire, en quelque sorte, l'examen critique de mes pièces. J'en ai, il est vrai, retouché plus d'une, et j'ai fait disparaître les fautes les plus saillantes : mais

[1] J'ai supprimé toutes les préfaces particulières, excepté celle de l'Optimiste.

il en est que je n'ai pu corriger, tant elles tenaient intimement à l'ouvrage! J'en ferai l'aveu, du moins; c'est quelque chose: quelquefois aussi je me justifierai; je défendrai tel passage qui, je crois, a été censuré injustement : cela est de droit naturel : ne faire que se critiquer, aurait je ne sais quoi d'affecté; et l'affectation gâte tout.

Mais je me suis bien promis de ne point abuser du motif de cet examen, et de ne pas m'en faire un prétexte pour occuper trop long-temps le public de ce qui m'est personnel : et pour rassurer mon lecteur dès le premier mot, je lui fais grâce d'un long détail, confié depuis long-temps au papier [1], sur les diverses métamorphoses

[1] Je ne puis cependant me refuser la satisfaction de dire l'obligeant, l'aimable intérêt qu'a pris madame Campan au sort de ce premier ouvrage. C'est elle qui l'a fait jouer à Versailles.

Mais cet Inconstant,... et j'aime à l'avouer, je n'aurais pu en attendre la représentation avec une aussi longue patience, sans tes soins, sans ta tendresse vraiment fraternelle, ô bon Maurice Lévesque *, généreux et modeste ami!

* Auteur de quelques ouvrages d'histoire et de morale, très-estimables, notamment le Père Instituteur.

qu'a essuyées mon Inconstant; je ne parlerai que de la dernière.

Quoique l'Inconstant ait réussi, cependant le cinquième acte n'a jamais fait plaisir. Vingt fois, je changeai le dénouement, sans en rencontrer un qui satisfît le public ni moi-même. Enfin, j'ai essayé de réduire la pièce en trois actes, et je m'en sais bon gré. Quelques personnes m'ont désapprouvé : mais moi, qui déférai si souvent à leurs avis, je n'ai pu me rendre cette fois. Je suis convaincu qu'elles ne regrettent l'ancien Inconstant, que par l'effet de l'habitude. On me blâmerait avec raison peut-être, s'il m'en eût coûté le sacrifice d'une seule scène intéressante : mais je n'ai pas même perdu un vers heureux. J'ai conservé tout ce que le public avait goûté. Ma pièce finit maintenant à son vrai point, c'est-à-dire, au moment où Florimond apprend que sa

Pour ma respectable amie, madame Duvivier, ce n'est pas seulement l'Inconstant qui lui est redevable; ce sont tous mes autres ouvrages, c'est ma vie entière qui lui doit ses plus douces, ses plus pures consolations.

nouvelle maîtresse est mariée. Alors il abjure tout attachement exclusif pour une seule femme, et fait vœu de les aimer toutes. Ces vers, qui n'étaient pas même la fin du quatrième acte, terminent plus convenablement ma comédie. En un mot, si j'ai eu tort de faire ce changement, le public m'a absous. Jusqu'alors, il n'avait que supporté le cinquième acte : à présent, la pièce tout entière paraît l'amuser.

S'il fut un moment où mes amis devaient me critiquer, c'était quand j'osai traiter un tel sujet. Il fallait être jeune (mais quoi! mes amis étaient jeunes aussi), sans expérience, et presque sans réflexion, pour ne pas sentir que l'Inconstant n'était point susceptible d'une intrigue attachante, que le principal, disons mieux, l'unique personnage, pouvait amuser, mais intéresser, jamais, et qu'un bon dénouement était impossible. — Eh bien! même en vieillissant, je ne me repens point du tout de ce début à l'étourdie; et tout en sentant les fautes presque iné-

vitables de cette comédie, je ne suis pas fâché de l'avoir faite. J'avouerai, quoique j'en sois l'auteur, que j'y trouve de la gaîté, assez de verve, un dialogue vif et facile : il est aisé d'y reconnaître un jeune poète, qui a mis dans son coup d'essai le peu qu'il avait de talent, tout soi-même; c'est un premier amour.

Depuis, j'ai un peu changé sur la route. L'Optimiste déjà l'annonçait. L'Inconstant avait fait rire franchement : on sourit seulement à l'Optimiste. C'est pourtant celui de mes ouvrages qui eut le plus de succès dans sa nouveauté. Le caractère principal excita une émotion douce : l'action n'était pas bien forte, ni les situations très-attachantes; mais elles suffirent pour conduire la pièce jusqu'au dénouement, qui en général fit plaisir. Le style a moins de verve, et le dialogue moins de rapidité que dans l'Inconstant; mais les vers sont naturels; et quelques-uns partent du cœur : en un mot, si ce n'est pas une bonne, une franche comédie, c'est peut-être un ouvrage agréable.

On a fait contre le but moral de l'Optimiste une préface... étrange, pour ne rien dire de plus. Je n'y répondis point dans le temps, persuadé que mon ouvrage se défendait lui-même, sous ce rapport [1]; et maintenant que l'auteur de cette critique ne vit plus, on juge bien que je m'interdirai plus que jamais toute réplique qui lui serait personnelle. Je ne veux me ressouvenir que de son talent, qui était mâle, énergique, et dont il nous reste, entre autres, un gage distingué. Mais il me sera permis, ou plutôt je me dois à moi-même, de justifier mes intentions, qui étaient honnêtes et pures.

Si M. de Plinville était ce qu'on appelle un homme à systèmes, on pourrait examiner jusqu'à quel point celui-ci serait dangereux à propager : il serait à craindre peut-être que l'on ne s'en prévalût, que l'on n'en abusât pour s'aveugler sur les torts des hommes, ou s'endurcir sur leur

[1] Tu voulus y répondre, loyal, trop sensible Chabanon, et j'eus bien de la peine à t'en empêcher. Que d'autres marques d'amitié ne m'as-tu pas données !

misère. Mais ici rien de tel : cet optimisme, ou plutôt l'habitude d'être toujours content (car c'est là le second, le vrai titre de l'ouvrage), n'est pas même une opinion chez le bon Plinville; c'est un sentiment; ou plutôt, c'est l'effet d'une heureuse organisation. Ne faisant, à chaque pas, que du bien, il peut ne pas croire au malheur; pur et loyal, il ignore le vice, et soupçonne à peine le mal[1]; supportant de si bonne grâce les contradictions, il présume, par instinct, que c'est de même pour les autres une peine légère : enfin, ce n'est point un philosophe; c'est un bon homme : en l'attaquant ainsi à toute outrance, on lui a fait, d'un côté, trop d'honneur; mais de l'autre, on l'a traité avec bien de l'injustice : quoique je me sentisse sans reproche à cet égard, je n'en ai pas moins été blessé jusqu'au fond du cœur.

Je ferai pourtant quelques aveux : car,

[1] J'ai développé cette idée dans quelques passages nouveaux, intercalés dans le corps de l'ouvrage.

si injustement que l'on soit accusé, calomnié même; que l'on s'examine bien, et l'on trouvera presque toujours quelque faible qui a fourni un prétexte, donné prise à la critique. Avec les meilleures vues du monde, je puis avoir quelquefois passé le but. J'ai mis dans la bouche de l'Optimiste des saillies que je croyais plaisantes, que maintenant je trouve exagérées; telles que ce trait : « Bon! il ne meurt per» sonne[1]; » et autres semblables. En cela, j'ai eu tort : Rien de beau que le vrai, a dit notre maître. Le même Plinville peut dire, en parlant des gronderies de sa femme : « Son humeur parfois me diver» tit; » mais il pourrait se dispenser d'applaudir sans cesse à ses boutades, et d'obéir à ses moindres ordres, comme un enfant. En général, sa patience va très-loin : il est un peu trop bon homme aussi[2]. J'ai

[1] Je m'accuse de ce mot, même après l'avoir remplacé par un plus juste.

[2] Il est à souhaiter que les acteurs qui seront chargés du rôle principal, au lieu de laisser aller ce caractère, le sou-

tâché d'effacer quelques-unes de ces taches; mais il en reste encore.

Cependant, tel qu'il est, avec toutes ses imperfections, l'Optimiste est encore celui de mes ouvrages que j'aime le mieux. Sans donner ma prédilection pour règle, j'ose espérer que l'on pourra toujours le voir sans danger, et qu'il consolera surtout plus d'un lecteur, sans le rendre égoïste.

Les Châteaux en Espagne sont au moins comiques par le titre.

Qui n'a fait châteaux en Espagne?

dit le bon La Fontaine, qui, par parenthèse, m'a fourni plus d'un sujet.

Dans cette comédie, on distingue trop bien, je l'avoue, deux choses, le caractère et l'intrigue. La manie de faire des châteaux en Espagne, de rêver en veillant, qui est un peu celle de tous les hommes, remplirait fort bien cinq actes; mais mon

tiennent au contraire, et par là corrigent, en quelque façon, ce qu'il a de défectueux.

intrigue n'en comportait que trois : je m'explique.

Que dans une famille, où l'on attend un gendre futur (visite annoncée incognito), l'on prenne pour lui l'homme aux châteaux, d'Orlange; que celui-ci, jeune, et confiant jusqu'à la présomption, trouve cet accueil tout naturel; que par son aisance même et sa familiarité, il confirme d'abord dans leur erreur et la fille et le père, celui-ci bon homme, l'autre un peu romanesque; tout cela est possible, et voici fort bien la matière d'un premier acte. — Que, peu après, Florville, le véritable futur, arrive, et soit reçu réellement comme un simple voyageur; que, surpris de voir un étranger établi dans la maison, il l'observe, écoute ses confidences, et voie venir tout le monde; j'admets encore cela, et le second acte peut être piquant.

Mais, de bonne foi, l'erreur peut-elle durer long-temps? Chaque mot des deux voyageurs ne devrait-il pas donner l'éveil, et faire naître un premier soupçon, qui en amenât d'autres? Est-il naturel que le

vrai gendre laisse le champ libre à l'aventurier, qui allait épouser, je crois, sans un trait de lumière qui le frappe, et le décide à faire courir sur les pas de Florville? Non, franchement : non, cela n'est pas vraisemblable. Il est impossible de filer raisonnablement cette méprise pendant cinq actes. C'est pourtant ce que j'ai fait; c'est pourtant ce que le parterre et les loges ont applaudi, et applaudissent encore : je pourrais fort bien m'être trompé, moi; mais, en vérité, je ne serai point plus sévère que le public.

Eh! pourquoi n'avouerai-je pas que les saillies originales et les riantes descriptions de d'Orlange; que la gaîté naïve de Victor, qui rit des projets de son maître, et qui en fait lui-même d'aussi extravagans; que plusieurs vers heureux, et un dénouement assez piquant; qu'enfin... je ne sais quel agrément répandu dans les Châteaux en Espagne, ont couvert une grande partie des fautes de la pièce? Ce n'est pas le premier ouvrage qui, de même que telle personne, ait su plaire avec ses

défauts, plus que des beautés correctes, mais froides.

Je ne ferai point à Monsieur de Crac l'honneur d'en parler longuement. C'est une folie de carnaval, que les vers soutiendront peut-être. On me pardonnera cette gaîté, j'espère : ce sont de ces écarts où je ne suis pas tombé souvent.

Bien que je me sois promis de faire grâce au lecteur et des mémoires de ma vie, et même des détails relatifs à mes compositions, j'ose croire que le récit suivant porte avec lui son excuse.

En juillet 1789, je tombai dangereusement malade. Une fièvre brûlante, accompagnée de plus d'un accident, m'avait réduit à l'extrémité. Mon médecin [1], et une sœur chérie, n'avaient presque plus d'espérance. C'est dans une telle crise, que, plein de... je ne sais quel Dieu, malade comme la Pythonisse, j'éclatai,

[1] Alors M. Doublet, mon cher et estimable compatriote. Sa perte m'a été bien sensible; mais puis-je encore me plaindre, ayant eu le bonheur de trouver un ami dans l'un de nos plus savans médecins, M. Hallé ?

comme elle, en un délire vague, obscur, mais moins extravagant peut-être. Enfin, de scène en scène, j'avais poussé la chose jusqu'à cinq actes, le tout sans rien jeter sur le papier. La joie que j'en ressentis, ranima mes esprits. Une nuit, il m'en souvient, j'appelle d'une voix faible ma fidèle gouvernante; je lui demande un bouillon, que j'avale d'un trait : je me fais apporter encre, plume et papier; et, sur mon séant, pour la première fois depuis un mois, j'écris, j'écris toute la nuit. Le matin, je me renfonce dans mon lit, et me tiens coi tout le jour. De nuit en nuit, je répète ce jeu; et au bout de douze jours, je dis à Andrieux [1] : « Mon ami,

[1] Je ne fais que citer ici Andrieux comme témoin : j'en parle plus en détail dans la préface de l'Optimiste. Je crois seulement devoir ajouter que, si son goût exquis, si la finesse de son tact, m'ont été d'un grand secours; cependant (quoi qu'en ait dit un homme de lettres qui ne m'aime pas), mon ami n'a point fait mes vers *. Ils en vaudraient mieux sans doute : mais, depuis l'Inconstant jusqu'aux Riches, j'ai toujours fait ma besogne moi-même.

* J'en excepte la seconde scène du second acte de l'Optimiste. Voyez la préface de cette pièce.

» j'ai fait une comédie en vers et en cinq » actes. » Il me croit au dernier degré du transport. Je soulève mon drap, et lui fais voir et toucher un monceau de papiers; je lui donne un feuillet, qu'à peine il peut déchiffrer : alors, je retrouve la parole, et je lui déroule ma pièce, scène par scène, au point de l'épouvanter. Il appelle sœur et médecin, et leur fait part de cette espèce de prodige. On peut juger de leur étonnement. En douze autres jours, je mets tout mon griffonnage au net, travail plus difficile que le premier. Je retombai malade; mais j'avais livré à mon ami une comédie en cinq actes, qui était le Vieux Célibataire, bien imparfait sans doute, puisqu'il l'est encore à présent : mais le personnage du vieillard s'annonçait déjà; le caractère de madame Evrard était, sinon développé, au moins tracé assez fortement; et la scène si folle des

Au reste, Andrieux, par une déclaration aussi prompte que loyale, avait d'avance rendu cette note à peu près inutile; et pourtant, comme disent les commentateurs, ma note subsiste.

Cousins, était précisément telle qu'elle est. La chose est étrange, incroyable, impossible même, d'accord : mais, comme dirait Sosie,

Elle ne laisse pas que d'être.

Le succès de cet ouvrage me dispense d'en relever même les défauts, qui ne l'ont pas empêché de réussir. Que n'en ai-je pu faire seulement une pareille! Hélas! j'ai été depuis bien souvent malade : je le suis même encore, au moment où je fais ce récit; mais les maladies ne me rapportent plus autant.

C'est dans un moment de langueur que je composai les Artistes. Ils se sont ressentis de cette disposition. La mélancolie semble les avoir inspirés, mauvaise conseillère pour un poète comique! Il eût mieux valu, cette fois, souffrir et se taire. Cependant l'ouvrage n'était pas sans intérêt. Le peintre offrait quelques traits du beau idéal [1]; son père, le bon vieux cul-

[1] J'ai eu bien à me louer, à cet égard, des conseils et

tivateur, était un personnage assez comique; il y avait dans l'intrigue et dans le dénouement, une sorte de charme : enfin, telle même qu'elle était, la pièce, froidement accueillie le premier jour, se releva assez bien depuis; et si elle fut interrompue à la treizième représentation, cela tint à des circonstances étrangères à l'ouvrage.

Aussi, je regrettais toujours un peu ces Artistes, comme on chérit souvent de préférence un enfant faible et délicat. J'avais recueilli les suffrages; j'y ai joint mes propres réflexions : j'ai reconnu que la pièce était trop longue (quoique déjà réduite à quatre actes); que l'action, attachante mais légère, était noyée dans d'éternels détails sur les beaux-arts; que mes trois amis avaient, à peu près, le même ton, la même physionomie, et étaient presque parfaits tous trois, ce qui est un vice réel dans toute composition

de la complaisance de l'estimable M. Vincent, mon confrère à l'Institut, qui a bien voulu me consacrer son pinceau.

dramatique. Mais, en m'avouant ces défauts, je sentis qu'il était possible de les faire disparaître, et je l'ai essayé. D'abord, j'ai resserré la pièce en trois actes (coupe plus naturelle qu'on ne le croit); et tous trois se passent dans l'atelier du peintre, unité bien favorable à l'illusion! Ensuite... mais à quoi bon détailler d'avance ce que je vais mettre sous les yeux du public? Il me suffit de dire que j'ai fait de mon mieux, et que de ce travail, assez considérable, il résulte une comédie presque neuve. Il m'eût été plus agréable de l'essayer sur la scène, avant de la faire entrer dans mon édition : mais, craignant d'attendre en vain pour cette pièce, comme pour tant d'autres, je commence par la faire imprimer. Si elle obtient le suffrage du lecteur, j'aurai reçu ma récompense.

J'ai eu plus de mérite peut-être à retoucher les Mœurs du Jour, dont le succès avait été moins contesté. Mais ce succès ne m'avait jamais fait entièrement illusion. Au plus fort même des représenta-

tions, je remarquais que la pièce paraissait longue, ce qui est toujours un tort. — Comme les Mœurs du Jour ont été souvent interrompues, et que même elles n'ont pas été jouées depuis plus de deux ans, j'ai profité de cet intervalle pour la retoucher. Élaguer a été ma plus grande tâche, qui pourtant en a entraîné quelques autres. J'ai adouci quelques traits un peu lestes dans la bouche du cousin et du séducteur, surtout de madame Verseuil, plus dangereuse amie de la jeune femme; j'ai abrégé, en plus d'une scène, les discours un peu longs de madame Euler; et j'ai rendu, je crois, le rôle du frère plus intéressant encore : c'est lui qui, sauvant jusqu'à la fin sa sœur imprudente et chérie, la préserve des dangers qui l'attendaient à la sortie du bal. Dès-lors, la pièce méritera plus que jamais le titre du Bon Frère, que je lui avais donné d'abord, et que je lui rends. Dans mon ancien plan, le frère faisait tout : le mari ne paraissait point; ce que je sentais être plus convenable. Quelques amis fu-

rent d'un avis contraire : je les combattis, moins par des raisons que par le sentiment : ils insistèrent; je craignis de m'être trompé, et je cédai. Les conseils sévères de mes amis, et, je puis dire, ma docilité assez rare, m'ont été souvent très-utiles; mais quelquefois aussi, je n'aurais pas mal fait d'en croire mon instinct.

Quoi qu'il en soit, voici encore un travail, ingrat et peu brillant, que je soumets au public. Mais, quelque soin que j'aie apporté à la retouche de cette pièce et des Artistes, je ne m'aveugle point sur le résultat d'une besogne où le courage et la patience ne remplacent jamais la verve qu'imparfaitement. Puisse-t-on y reconnaître, au moins, mon désir de mieux faire!

Je viens de parcourir les sept pièces de moi, restées au Théâtre-Français; et je crois les avoir examinées avec assez d'impartialité. Quant aux trois que j'ai données depuis au théâtre Louvois [1],

[1] Maintenant Théâtre de l'Impératrice, dirigé par M. Picard.

il suffira d'une analyse plus rapide encore.

Je m'arrêterai peu sur Malice pour Malice. Le second acte offre des situations assez piquantes : c'est l'un des plus gais que j'aie faits, peut-être. Mais l'exposition, qui remplit presque tout le premier acte, est lente et froide; et le troisième tient un peu de la charge. Cela eût pu faire, je crois, un fort joli acte. Nous devrions nous ressouvenir que l'Esprit de Contradiction fut d'abord en cinq actes, puis en trois, et que réduit à un seul, c'est le chef-d'œuvre de Dufresny, et l'une des meilleures petites pièces du répertoire français.

Il veut tout faire, comédie épisodique en un acte, mériterait un reproche tout contraire. Ce sujet eût exigé plus de développement : il aurait suffi à trois actes, pour le moins. Que résulte-t-il de mon travail? Que je n'ai qu'indiqué un homme affairé; que la scène de raisonnement, qui, mieux préparée, aurait pu paraître intéressante, se trouve ici à l'étroit; et qu'enfin, le dénouement est brusque, et pro-

duit peu d'effet. Mais il me sera permis de dire que c'est une de mes pièces les mieux écrites. Une singularité assez piquante, c'est que mes deux comédies en un acte, celle-ci et Monsieur de Crac, sont peut-être, après l'Inconstant, ce que j'ai de plus soigné pour le style. Cela ne viendrait-il point de ce que la patience de l'écrivain n'a pas le temps de se lasser, ni sa verve de se refroidir?

J'ai gardé pour la fin le Vieillard et les Jeunes Gens, bien qu'ils aient précédé le petit acte d'Il veut tout faire. C'est, je l'avouerai, une de mes pièces favorites : et j'y suis d'autant plus attaché, qu'en me donnant un rapport plus intime avec Picard, elle me l'a fait mieux apprécier encore, et que j'appris, alors, à chérir, à estimer de plus en plus la personne, moi qui avais si souvent applaudi à l'auteur, avec tout Paris! Je m'arrête à regret, en un sujet aussi agréable; mais mon Épître Dédicatoire du Vieillard et les Jeunes Gens dira le reste, et je ne veux point séparer mes trois Amis.

Le Vieillard n'est pas une comédie bien forte, bien dramatique : plus d'un personnage accessoire y est à peine esquissé : mais celui de M. de Naudé est, j'ose le dire, un assez bon modèle à offrir à nos jeunes gens. L'intrigue est légère; mais elle attache, et se dénoue d'une manière simple et intéressante. Le style en est pur, et la morale saine, sans austérité ni pédantisme : enfin l'ouvrage a du naturel, de la vérité; et comme il est possible que les Riches [1] ne soient jamais joués, et qu'alors je puis regarder le Vieillard et les Jeunes Gens comme ma dernière pièce de théâtre, je me repose avec quelque douceur sur cette fin, assez heureuse, de mes travaux.

Il me reste à dire un mot des Poésies Fugitives qui terminent cette collection.

M'étant permis, trop souvent peut-être, de petits vers dans mes loisirs, et n'ayant

[1] Cette pièce n'étant point encore connue du public, je ne me permettrai à son sujet aucune réflexion : je soumets les Riches au jugement du lecteur, sans chercher à le prévenir.

pu me résoudre à en faire entièrement le sacrifice, au moins les ai-je revus avec une attention scrupuleuse. J'en ai retranché plusieurs, et j'ai corrigé soigneusement presque tout ce que j'ai conservé. Car c'est ici qu'il fallait être sévère. Le public a prononcé sur les pièces de théâtre; mais il ne juge pas la plupart des poésies légères, dont les unes, se glissant dans des recueils périodiques, passent à la faveur de la foule, les autres lues à des auditeurs bien disposés, sont écoutées sans conséquence, et souvent applaudies par politesse. Encore, malgré tant de soins, malgré cette rigueur envers soi-même, qui rappelle le vers de La Fontaine :

Tout père frappe à côté.

Je ne puis me dissimuler que ces opuscules sont un peu négligés, bien voisins de la simple conversation, et dignes à peine du nom de poésies. Mais enfin, ces bagatelles sont presque toutes dialoguées : c'est encore de la comédie dans de plus

petits cadres : c'est là que nous nous peignons le plus fidèlement : notre esprit y parle moins que notre cœur; et le lecteur aime quelquefois à reconnaître dans ces épanchemens naïfs et familiers d'un écrivain, son cachet, son caractère, et comme sa physionomie.

Je ne puis laisser échapper cette occasion de remercier la portion pure et respectable du public pour qui seule j'ai travaillé, et à qui seule aussi j'offre ce recueil de mes ouvrages; de la remercier, dis-je, de l'intérêt, de l'indulgence, et j'ose ajouter de l'estime qu'elle m'a témoignée plus d'une fois. J'ai tâché de justifier sa bienveillance, en redoublant de zèle et d'efforts, autant qu'il m'a été possible : car de fréquentes maladies, et une mélancolie presque habituelle, ne m'ont pas permis de faire tout ce que je voulais,.... et, je le sens, tout ce que j'aurais pu. Heureux du moins, trop heureux d'avoir recueilli, pour fruit de mes travaux, le suffrage des gens de bien, les douceurs de l'a-

mitié, et, ce que je préfère à la célébrité, une réputation pure!

COLLIN-HARLEVILLE.

16 août 1805.

THÉATRE.

L'INCONSTANT,

COMÉDIE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 13 JUIN 1786.

Il tourne au premier vent, il tombe au moindre choc;
Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc.

BOILEAU, Sat. VIII.

PERSONNAGES.

FLORIMOND, l'Inconstant.
ÉLIANTE, jeune veuve anglaise.
M. DOLBAN, oncle de Florimond.
LISETTE, suivante d'Éliante.
CRISPIN, valet-de-chambre de Florimond.
M. PADRIGE, l'hôte.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni, appelé l'*Hôtel de Brest*.

L'INCONSTANT,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Le théâtre, pendant toute la pièce, représente un salon.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIMOND, en uniforme; CRISPIN.

FLORIMOND.

Je te revois enfin, superbe capitale!
Que d'objets enchanteurs à mes yeux elle étale!
De l'absence, Crispin, admirable pouvoir!
Pour la première fois il me semble la voir.

CRISPIN.

Je le crois. Mais, Monsieur, quelle affaire soudaine
De Brest, comme un éclair, à Paris nous amène?

FLORIMOND.

D'honneur! jamais Paris ne me parut si beau.
Quelle variété! C'est un mouvant tableau.
L'œil ravi, promené de spectacle en spectacle,
De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle.

CRISPIN.

Il est vrai. Mais ne puis-je apprendre la raison
Qui vous a fait ainsi laisser la garnison?

FLORIMOND.

La garnison, Crispin? Je quitte le service.

CRISPIN.

Vous quittez?...Quoi! Monsieur, par un nouveau caprice...

FLORIMOND.

Je suis vraiment surpris d'avoir, un mois entier,
Pu supporter l'ennui d'un si triste métier.

CRISPIN.

Mais j'admire, en effet, votre persévérance:
Un mois dans un état! quelle rare constance!
Depuis quand cet ennui?

FLORIMOND.

Depuis le premier jour.
J'eus d'abord du dégoût pour ce morne séjour.
Dans une garnison, toujours mêmes usages,
Mêmes soins, mêmes jeux, toujours mêmes visages.
Rien de nouveau jamais à dire, à faire, à voir:
Le matin on s'ennuie, et l'on bâille le soir.

Mais ce qui m'a surtout dégoûté du service,
C'est, il faut l'avouer, ce maudit exercice.
Je ne pouvais jamais regarder sans dépit
Mille soldats de front, vêtus du même habit,
Qui, semblables de taille, ainsi que de coiffure,
Étaient aussi, je crois, semblables de figure.
Un seul mot, à-la-fois, fait hausser mille bras;
Un autre mot les fait retomber tous en bas:
Le même mouvement vous fait, à gauche, à droite,
Tourner tous ces gens-là comme une girouette.

CRISPIN.

Cependant...

FLORIMOND.

Je pourrai changer d'habillement,
Et ne te mettrai plus...

CRISPIN.

Je vous plaignais, vraiment.
(Touchant l'habit de son maître.)
Pauvre disgracié! va dans la garde-robe
Rejoindre de ce pas la soutane et la robe.
Que d'états! je m'en vais les compter par mes doigts.
D'abord...

FLORIMOND.

Oh! tu feras ce compte une autre fois.

CRISPIN.

Soit. Sommes-nous ici pour long-temps?

FLORIMOND.

Pour la vie.

CRISPIN.

Quoi, Brest?...

FLORIMOND.

D'y retourner, va, je n'ai nulle envie.

CRISPIN.

Et votre mariage?

FLORIMOND.

Eh bien! il reste là.

CRISPIN.

Mais Léonor?

FLORIMOND.

Ma foi, l'épouse qui voudra.

CRISPIN.

J'ignore, en vérité, si je dors, si je veille :
Vous la quittez, Monsieur, le contrat fait la veille?

FLORIMOND.

Fallait-il, par hasard, attendre au lendemain?

CRISPIN.

Là... sérieusement, vous refusez sa main?

FLORIMOND.

Pour le persuader, il faudra que je jure!

CRISPIN.

Ah! pouvez-vous lui faire une pareille injure?
Car que lui manque-t-il? Elle est jeune, d'abord.

FLORIMOND.

Trop jeune.

CRISPIN.

Bon, Monsieur!

FLORIMOND.

C'est une enfant.

CRISPIN.

D'accord.
Mais une aimable enfant : elle est belle, bien faite...

FLORIMOND.

Je sais fort bien qu'elle est d'une beauté parfaite.
Mais cette beauté-là n'est point ce qu'il me faut:
J'aime sur un visage à voir quelque défaut.

CRISPIN.

C'est différent. J'aimais cette humeur enjouée
Qui ne la quittait pas de toute la journée.

FLORIMOND.

Je veux qu'on boude aussi parfois.

CRISPIN.

Sans contredit.

FLORIMOND.

Trop de gaîté, vois-tu, me lasse et m'étourdit:
Qui rit à tout propos, ne peut que me déplaire.

CRISPIN.

Sans doute, Léonor n'était point votre affaire.
Une enfant de seize ans, riche, ayant mille attraits,
Qui n'a pas un défaut, qui ne boude jamais!
Bon! vous en seriez las au bout de la semaine.
Mais que dira de vous monsieur le capitaine?

FLORIMOND.

Qu'il en dise, parbleu! tout ce qu'il lui plaira:
Mais pour gendre jamais Kerbanton ne m'aura.
Qui? moi? bon Dieu! j'aurais le courage de vivre
Auprès d'un vieux marin, qui chaque jour s'enivre;
Qui fume à chaque instant, et tous les soirs d'hiver,
Voudrait m'entretenir de ses combats de mer?...
Laissons là pour jamais et le père et la fille.

CRISPIN.

Parlons donc de Justine. Est-elle assez gentille?
Des défauts, elle en a; mais elle a mille appas;
Elle est gaie et folâtre, et je ne m'en plains pas:
Voilà ce qu'il me faut, à moi qui ne ris guère.
Enfin, elle n'a point de vieux marin pour père.
Pauvre Justine! hélas! je lui donnai ma foi:
Que va-t-elle à présent dire et penser de moi?

FLORIMOND.

Elle est déjà peut-être amoureuse d'un autre.

CRISPIN.

Nos deux cœurs sont, Monsieur, bien différens du vôtre.
D'avoir perdu Crispin, jamais cette enfant-là,
C'est moi qui vous le dis, ne se consolera.

FLORIMOND.

Va, va, dans sa douleur le sexe est raisonnable,
Et je n'ai jamais vu de femme inconsolable.
Laissons cela.

CRISPIN.

Fort bien; mais au moins dites-moi
Pourquoi vous descendez dans un hôtel?

FLORIMOND.

Pourquoi?

CRISPIN.

Oui, Monsieur. Vous avez un oncle qui vous aime,
Dieu sait!

FLORIMOND.

De mon côté, je le chéris de même;
Mais je ne logerai pourtant jamais chez lui.
Je crus bien, l'an passé, que j'en mourrais d'ennui.
C'est un ordre, une règle en toute sa conduite!
Une assemblée hier, demain une visite.
Ce qu'il fait aujourd'hui, toujours il le fera:
Il ne manque jamais un seul jour d'opéra.
La routine est pour moi si triste, si maussade!
Et puis sa politique, et sa double ambassade!
Car tu sais que mon oncle était ambassadeur.
J'essuyais des récits... mais d'une pesanteur!
Tu vois que tout cela n'est pas fort agréable.
D'ailleurs je me suis fait un plaisir délectable
De venir habiter dans un hôtel garni.
Tout cérémonial de ces lieux est banni:
Je vais, je viens, je rentre et sors, quand bon me semble,
Entière liberté. Le soir, on se rassemble:
L'hôtel forme lui seul une société;
Et si je n'ai le choix, j'ai la variété.

CRISPIN.

On vient; de cet hôtel c'est sans doute le maître.

SCÈNE II.

FLORIMOND, CRISPIN, M. PADRIGE.

M. PADRIGE, avec force révérences.

Ma visite, Monsieur, vous dérange peut-être;
Mais je n'ai pu moi-même ici vous recevoir:
J'étais absent alors : j'ai cru de mon devoir
De venir humblement vous rendre mon hommage.

FLORIMOND.

Fort bien.

M. PADRIGE.

Je sais à quoi notre état nous engage.

CRISPIN, lui rendant ses révérences.

Monsieur!

M. PADRIGE, bas à Florimond.

De mon hôtel êtes-vous satisfait?

FLORIMOND.

Très-fort.

M. PADRIGE.

Vous le trouvez honnête?

FLORIMOND.

Tout-à-fait.

M. PADRIGE.

Et votre appartement commode?

FLORIMOND.

Oui, mon cher hôte,
Très-commode.

CRISPIN.

Pourtant ma chambre est un peu haute.

FLORIMOND.

Je me trouve fort bien.

M. PADRIGE.

Je vous suis obligé.
Il le faut avouer, je n'ai rien négligé
Pour réunir ici l'utile et l'agréable;
Et vous voyez...

CRISPIN.

Au fait : avez-vous bonne table?

M. PADRIGE, à Florimond.

Sans vanité, Monsieur, je puis dire, entre nous,
Que je n'ai guère ici que des gens tels que vous.

CRISPIN, s'inclinant.

Ah!...

M. PADRIGE.

Des Bretons, surtout. C'est Brest qui m'a vu naître,
Et, Dieu merci, Padrige a l'honneur d'y connaître
Assez de monde : aussi l'on s'y fait une loi,
Quand on vient à Paris, de descendre chez moi;
Et c'est du nom de Brest que mon hôtel se nomme.

CRISPIN.

Ce bon monsieur Padrige a l'air d'un galant homme.

M. PADRIGE.

Monsieur... vient donc de Brest?

FLORIMOND.

Oui.

M. PADRIGE.

J'ai, dans ce moment,
Une dame qui vient de Brest aussi.

FLORIMOND.

Comment?...

M. PADRIGE.

Une Anglaise.

FLORIMOND.

Une Anglaise?

M. PADRIGE.

Oui, Monsieur, très-jolie.
Pour tout dire, en un mot, une dame accomplie,
Femme de qualité, qui voyage par goût,
Veuve depuis trois ans; Lisette m'a dit tout.

CRISPIN.

Lisette! Cette Anglaise a donc une suivante?

M. PADRIGE.

Eh! oui; je l'ai donnée à Madame...

CRISPIN.

Et charmante,

Sans doute?

M. PADRIGE.

On ne peut plus.

CRISPIN.

Je vois ce qui m'attend :
Cette Lisette-là va me rendre inconstant.

FLORIMOND.

Eh! mais... à tous ces traits je crois la reconnaître :
Car... Depuis quinze jours elle est ici peut-être?

M. PADRIGE.

Oui, Monsieur.

FLORIMOND.

M'y voilà; c'est elle assurément,
C'est Éliante même.

M. PADRIGE.

Eh! Monsieur, justement.

FLORIMOND.

Éliante en ces lieux! Rencontre inespérée!
Conduisez-moi chez elle.

M. PADRIGE.

Elle n'est pas rentrée;
Mais bientôt...

FLORIMOND.

Ah! bon Dieu! laissez-nous; il suffit:
Je l'attends.

(M. Padrige sort.)

SCÈNE III.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

J'ose à peine en croire son récit.
Rencontrer en ces lieux l'adorable Éliante!
Mais ne trouves-tu pas l'aventure charmante?

CRISPIN.

Pardon : de vos transports je suis un peu surpris.
Il est bien vrai qu'à Brest vous étiez fort épris
D'une dame Éliante; et je sais que la dame
N'était pas insensible à votre tendre flamme:
Mais enfin quinze jours au moins sont révolus,
Depuis que j'ai cru voir que vous ne l'aimiez plus.

FLORIMOND.

Il est trop vrai : l'amour, surtout dans sa naissance,
Ne tient guère, chez moi, contre une longue absence.
Une affaire l'appelle à Paris : elle part.
Je tiens bon... quatre jours; mais enfin le hasard
M'offre au marin; bientôt il m'aime à la folie,
Me veut pour gendre : au fond, Léonor est jolie...
Que te dirai-je, moi? Je la vis, je lui plus...
Éliante était loin, et je n'y songeai plus...
Je la retrouve enfin, grâce au sort qui me guide.

CRISPIN.

Votre cœur n'aime pas à rester long-temps vide.

FLORIMOND.

Ni moi long-temps en place. Elle est sortie ; alors,
Je ne l'attendrai point.

CRISPIN.

Je le crois bien.

FLORIMOMD.

Je sors.
Je vais courir un peu : demeure, toi.

(Il sort.)

CRISPIN, seul.

Quel maître!
Le vif-argent n'est pas... Mais que vois-je paraître?
Serait-ce?

SCÈNE IV.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN, à part.

Elle a vraiment un fort joli minois.
La peste!

LISETTE, de loin, à part aussi.

Ce garçon m'observe en tapinois.
Au fait, il n'est pas mal.

CRISPIN, haut.

De l'aimable Éliante,
Ai-je l'honneur de voir l'adorable suivante?

LISETTE.

Elle-même, Monsieur.

CRISPIN, à part.

Justine n'est pas mieux.

LISETTE.

Monsieur... Cet officier qui descend en ces lieux
Serait-il votre maître?

CRISPIN.

Oui, beauté sans pareille!
Mais le mot de *Monsieur* a blessé mon oreille.
Appelez-moi Crispin; car je suis sans façon.
On vous nomme Lisette?

LISETTE.

Oui.

CRISPIN.

Dieu! le joli nom!
(A part.)
Justine n'avait pas cette friponne mine.

LISETTE.

Vous marmottez souvent certain nom de Justine.

CRISPIN, embarrassé.

Oh! rien... C'est une enfant que je connus jadis...
La maîtresse de l'un de mes meilleurs amis...
Et qui vous ressemblait; Justine était jolie...
Aussi ce drôle-là l'aimait à la folie.
Mais, de grâce, laissons Justine de côté,

Parlons de vous.

LISETTE.

Hé bien?

CRISPIN.

Lisette, en vérité,
J'ai couru le pays, j'ai vu bien des soubrettes,
Gentilles à ravir, et surtout les Lisettes;
Mais je n'ai point encor rencontré de minois
Qui me plussent autant que celui que je vois.

LISETTE.

Fort bien!

CRISPIN.

Vraiment, j'admire une telle rencontre;
Que le premier objet... que le hasard me montre...
Soit un objet... Ma foi, je rends grâce au hasard.
(A part.)
Justine, en vérité, je suis un grand pendard.

LISETTE.

Monsieur plaisante?

CRISPIN.

Point. C'est la vérité même :
Moi, j'y vais rondement, en trois mots, je vous aime.
Vous riez, c'est bon signe : oh! j'ai jugé d'abord
Que Lisette et Crispin seraient bientôt d'accord.

LISETTE.

Mais je ne conçois pas cette flamme subite :
Je n'aurais jamais cru qu'on pût aimer si vite.

CRISPIN.

Moi, j'en suis peu surpris; car enfin, sans orgueil,
Aux filles j'ai toujours plu du premier coup d'œil.

LISETTE.

Peste!

CRISPIN.

J'entends mon maître.

SCÈNE V.

CRISPIN, LISETTE, FLORIMOND.

FLORIMOND.

Ah! madame Éliante
Est-elle de retour?

CRISPIN.

Non : voici sa suivante
Qui me disait...

LISETTE.

Madame avant peu va rentrer,
Je le suppose.

FLORIMOND.

O Dieu! Mais quand puis-je espérer?...

LISETTE.

Avant une heure, au plus.

FLORIMOND.

Eh! n'est-ce rien qu'une heure?

Une heure sans la voir! il faudra que j'en meure.
En vérité, je suis d'un malheur achevé.
J'ai passé chez mon oncle et ne l'ai point trouvé.
J'ai vite écrit deux mots et laissé mon adresse;
Puis, je suis accouru pour revoir ta maîtresse:
Hé bien! il faut une heure attendre son retour.

LISETTE.

En attendant, Monsieur, songez à votre amour.

(Elle le salue, sourit à Crispin, et sort.)

SCÈNE VI.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

Peste des importuns! Ce chevalier d'Arlière
Me force à l'écouter, la tête à la portière.
A quatre pas de là, c'est un autre embarras;
Et deux cochers mutins, avec leurs longs débats,
M'arrêtent un quart d'heure au détour d'une rue.
Oh quel fracas! bon Dieu! Quelle affreuse cohue!
Comment peut-on se plaire en ce maudit Paris?
C'est un enfer.

CRISPIN.

Tantôt c'était un paradis.
« L'œil ravi, promené de spectacle en spectacle,
« De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle: »
C'étaient vos termes.

FLORIMOND.

Oui, d'abord cela séduit,
J'en conviens; mais au fond, de la foule et du bruit,
Voilà Paris. Ses jeux et ses vaines délices,
N'offrent qu'illusions et que beautés factices:
Ses plaisirs sont amers, son éclat emprunté;
Et, sous l'extérieur de la variété,
Il cache tout l'ennui d'une vie uniforme.

CRISPIN.

Uniforme, Monsieur? Ah! quel blasphème énorme!
Un jour est-il ici semblable à l'autre jour?
Ce sont nouveaux plaisirs qui règnent tour-à-tour.

FLORIMOND.

Je le veux: mais au fond, ils composent à peine
Une semaine au plus; hé bien! chaque semaine
De celles qui suivront est le parfait tableau:
De semaine en semaine il n'est rien de nouveau.
Alternativement bal, concert, tragédie,
Wauxhall, Italiens, opéra, comédie...
Ce cercle de plaisirs peut bien plaire d'abord;
Mais la seconde fois, il ennuie à la mort.

CRISPIN.

C'est dommage. J'entends: de journée en journée,
Vous voudriez du neuf pendant toute une année.
Eh! que la vie, ici, soit uniforme ou non,
Qu'importe? il ne faut pas disputer sur le nom.
Si l'uniformité de plaisirs est semée,

Cette uniformité mérite d'être aimée.
On dort, on boit, on mange; on mange, on boit, on dort:
De ce régime, moi, je m'accommode fort.

FLORIMOND.

Tais-toi : qu'attends-tu là?

CRISPIN.

Vos ordres.

FLORIMOND.

Je t'ordonne
De n'être pas toujours auprès de ma personne.

CRISPIN.

C'est différent.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

FLORIMOND, seul.

Toujours un valet près de soi,
Qui semble dire : « Allons, Monsieur, commandez-moi. »
Du matin jusqu'au soir..., quelle pénible tâche!
Il faut, quoi qu'on en ait, commander sans relâche.
Quand j'y songe, morbleu! je ne puis sans courroux,
Voir que ces coquins-là soient plus heureux que nous.

(Il s'assied et rêve.)

Ce Crispin me déplaît. Monsieur fait le capable :
Vos ordres!... Il commence à m'être insupportable.
Depuis un mois pourtant, ce visage est chez moi :
Je n'en gardai jamais aussi long-temps...; ma foi,

Il est bien temps qu'enfin de lui je me défasse.

(Il se lève et appelle.)

Crispin!... O le sot nom!

SCÈNE VIII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur?

FLORIMOND, à part.

La sotte face!

(Haut.)

De tes gages, Crispin, dis-moi ce qu'il t'est dû.

CRISPIN.

Ah! Monsieur...

FLORIMOND.

Parle donc.

CRISPIN.

Monsieur.

FLORIMOND.

Parleras-tu?

CRISPIN.

(A part.) (Haut.)

Ne faisons pas l'enfant. Ce n'est qu'une pistole.

FLORIMOND, le payant.

Tiens. — Veux-tu bien sortir?

CRISPIN.

Dites un mot, je vole.

FLORIMOND.

Hé bien!

CRISPIN.

Encore un coup, vous n'avez qu'à parler.

FLORIMOND.

J'ai parlé; sors.

CRISPIN.

Fort bien; mais où faut-il aller?

FLORIMOND.

Où tu voudras.

CRISPIN.

Eh! mais... expliquez-vous, de grâce.

FLORIMOMD, impatienté.

Quoi? tu ne comprends pas, maraud, que je te chasse?

CRISPIN.

Plaît-il! Vous me chassez? Qui, moi, Monsieur?

FLORIMOND.

Oui, toi.

CRISPIN.

Moi?

FLORIMOND.

Toi-même.

CRISPIN.

Allons donc! Vous vous moquez de moi.

FLORIMOND.

Point du tout.

CRISPIN.

La raison? Elle est un peu subite.

FLORIMOND.

La raison, c'est qu'il faut t'en aller au plus vite ;
Je le veux.

CRISPIN.

Mais enfin, pourquoi le voulez-vous?

FLORIMOND.

Parce que... je le veux.

CRISPIN.

Mon cher maître, entre nous,
Ce n'est pas raisonner, que parler de la sorte.
Je le comprends fort bien ; vous voulez que je sorte :
Mais je ne comprends pas pourquoi vous le voulez.
Si j'ai failli, du moins, dites-le-moi, parlez.

FLORIMOND.

Avec ses questions, ce bavard-là m'excède :
Tu... tu m'as...

CRISPIN.

Voulez-vous, Monsieur, que je vous aide?

FLORIMOND.

Puisque monsieur Crispin demande des raisons...

CRISPIN.

Oui, Monsieur, une seule.

FLORIMOND.

Eh bien! nous le chassons,
Afin de ne plus voir sa maussade figure.

CRISPIN.

Maussade? Le reproche est nouveau, je vous jure.
Ma figure jamais n'effaroucha les gens :
Même elle m'a valu des propos obligeans.

FLORIMOND.

Elle ne me déplaît que pour l'avoir trop vue.

CRISPIN.

Depuis un mois à peine elle vous est connue.

FLORIMOND.

C'est beaucoup trop : je veux un visage nouveau.

CRISPIN.

Mais qu'il soit vieux ou neuf; qu'il soit maussade ou beau;
Qu'importe, enfin, pourvu qu'un valet soit fidèle,
Et qu'il serve son maître avec esprit et zèle?
Sans me vanter, Monsieur, je vous sers à ravir.

FLORIMOND.

Je n'aime point non plus ta façon de servir.

CRISPIN.

Qu'a-t-elle, s'il vous plaît?...

FLORIMOND.

Elle est trop uniforme :
J'aime qu'à mon humeur un valet se conforme.
Toi, tu me sers toujours avec le même soin;

Toujours auprès de moi je te trouve au besoin ;
Jamais...

(Pendant ce discours, Crispin a pris une plume et du papier, et a l'air d'écrire sur son genou.)

Que fais-tu là?

CRISPIN.

J'écris ce que vous dites.
Vous me traitez, Monsieur, par-delà mes mérites,
Et je n'ai pas besoin d'autre certificat :
Signez.

(Il lui présente la plume et le papier.)

FLORIMOND.

Oh! c'en est trop. Sais-tu bien, maître fat,
Qu'à la fin?...

CRISPIN.

Serviteur.

(A part, en s'en allant.)

Trouvons un stratagème
Pour le servir encore en dépit de lui-même.

SCÈNE IX.

FLORIMOND, seul.

On a bien de la peine à chasser un valet.
Ce maraud de Crispin, au fond, n'est point si laid.
Mais j'étais las de voir son grotesque uniforme,
Ses bottines, sa cape et sa ceinture énorme.
Elle ne revient point : allons, je vais courir,

Voir mes amis. Valmont le premier vient s'offrir;
Oui...

SCÈNE X.

FLORIMOND, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

Te voilà!...

FLORIMOND.

Mon oncle!... Ah! permettez de grâce...
Cher oncle! Après un mois, c'est donc vous que j'embrasse!

M. DOLBAN.

Je devais, avant tout, te quereller bien fort,
Et n'ai pu m'empêcher de t'embrasser d'abord;
Mais je ne laisse pas d'être fort en colère.

FLORIMOND.

En quoi donc, par hasard, ai-je pu vous déplaire?

M. DOLBAN.

En quoi? belle demande! Avoir un oncle ici,
Et descendre plutôt dans un hôtel garni!
A cette indifférence aurais-je dû m'attendre?

FLORIMOND.

Je vous suis obligé d'un reproche si tendre.
Mais cela ne doit pas du tout vous chagriner.
Mon cher oncle, entre nous, j'ai craint de vous gêner;
Et puis, je ne suis pas loin de votre demeure,
Et je pourrai vous voir chaque jour, à toute heure.

M. DOLBAN.

Tu sais toujours donner aux choses un bon tour.
Car, dans ta lettre aussi, tu mets sous un beau jour
Ton histoire de Brest et ton double caprice.
Jamais, au bout d'un mois, quitta-t-on le service?

FLORIMOND.

Le service, en un mot, n'est point du tout mon fait.

M. DOLBAN.

Va, tu n'es fait pour rien, je te le dis tout net.

FLORIMOND.

En quoi voyez-vous donc?...

M. DOLBAN.

En toute ta conduite,
En tes écarts passés, en ta dernière fuite;
Et pour trancher ici d'inutiles discours,
Tu n'es qu'un inconstant, tu le seras toujours.

FLORIMOND.

Inconstant! Oh! voilà votre mot ordinaire!
Eh! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès:
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.

M. DOLBAN.

Cette précaution est tout-à-fait nouvelle!
En as-tu moins, sans cesse, erré de belle en belle?
Depuis la robe, enfin, que bientôt tu quittas,
T'en a-t-on moins vu prendre et rejeter d'états?

Tour-à-tour la finance, et l'église, et l'épée...
Que sais-je? La moitié m'en est même échappée.
Vingt états de la sorte ont été parcourus;
Si bien qu'un an encore, et je ne t'en vois plus.

FLORIMOND.

C'est que je fus trompé, c'est qu'il faut souvent l'être.
C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connaître,
A moins que par soi-même on ne l'ait exercé:
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurai pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance.
Je goûte d'un état : j'y suis mal, et j'en sors;
Rien de plus naturel. Quoi! faudrait-il alors
Végéter sans désirs, sans nulle inquiétude;
Et, stupide jouet de la sotte habitude,
Garder, par indolence, un état ennuyeux,
N'être heureux qu'à demi, quand on peut être mieux?

M. DOLBAN.

Tu crois donc rencontrer un bonheur sans mélange?
Hélas! le plus souvent, que gagne-t-on au change?
La triste expérience avant peu nous apprend
Que ce nouvel état n'est qu'un mal différent...
Que dis-je? au lieu du bien après quoi l'on soupire,
Souvent d'un moindre mal on tombe dans un pire...
Aussi, sans espérer d'en trouver de meilleurs,
Tu quittes un état, pourquoi? pour être ailleurs.

FLORIMOND.

Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance.

M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant;
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause:
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose.
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté:
On veut fixer en vain cette mobilité:
Vains efforts; il échappe; il faut qu'il se promène:
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel;
Et pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
Qu'il fût seul immobile; autour de lui, tout change:
La terre se dépouille, et bientôt reverdit;
La lune, tous les mois, décroît et s'arrondit.
Que dis-je? En moins d'un jour, tour-à-tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface; en un mot,
Tout change: changeons donc, puisque c'est notre lot.

M. DOLBAN.

De la frivolité, digne panégyriste!

FLORIMOND.

N'êtes-vous point vous-même un censeur un peu triste?

M. DOLBAN.

D'un oncle, d'un ami, je remplis le devoir.
Tu te perds, Florimond, sans t'en apercevoir.
Espères-tu, dis-moi, t'avancer dans le monde,
Toi, qu'on a toujours vu d'une humeur vagabonde,

Effleurer chaque état, qui changes pour changer,
Qui n'es dans chacun d'eux qu'un simple passager?
Digne emploi des talens qu'en toi le ciel fit naître!
Avec tant de moyens de te faire connaître,
Tu seras donc connu par ta légèreté!
Ah! si tu ne fais rien pour la société,
A l'estime publique il ne faut plus prétendre.
Tremble, et vois à quel sort tu dois enfin t'attendre:
A force de courir, toujours plus loin du but,
Et bientôt de l'état méprisable rebut,
Désœuvré, las de tout, comme à tout inhabile,
De tes concitoyens spectateur inutile,
Tu sentiras l'ennui miner tes tristes jours,
Si l'affreux désespoir n'en abrège le cours.

FLORIMOND.

Courage, livrez-vous à vos sombres présages;
Étalez à plaisir les plus noires images;
Pourquoi? parce qu'on est un tant soit peu léger.

(Après un moment de silence.)

Quoi qu'il en soit, je crois que je m'en vais changer.

M. DOLBAN.

Bon!

FLORIMOND.

Sérieusement, je ne suis plus le même.

M. DOLBAN.

Depuis combien de temps déjà?

FLORIMOND.

Depuis que j'aime.

M. DOLBAN, en souriant.

Ah! fort bien.

FLORIMOND.

N'allez pas prendre ici mes discours
Pour le frivole aveu de volages amours.
Il est passé, le temps des folles amourettes :
Un feu réel succède à ces vaines bluettes.
J'aime, vous dis-je, enfin pour la première fois.

M. DOLBAN.

Du ton dont tu le dis, en effet je le crois.
Quelle est donc la personne?

FLORIMOND.

Elle a nom Éliante.
C'est une veuve anglaise, une femme charmante :
Je ne vous parle pas de sa rare beauté,
Encor moins de ses biens et de sa qualité,
Quoiqu'elle soit pourtant et noble, et riche, et belle.
Mais, je vous l'avouerai, ce que j'admire en elle,
Ce sont des qualités d'un bien plus digne prix :
Pour les frivolités c'est ce noble mépris;
C'est ce rare talent, le grand art de se taire,
Sa fierté même; enfin c'est tout son caractère.

M. DOLBAN.

Comment peux-tu si bien la connaître en un jour?

FLORIMOND.

Mais elle a fait à Brest un assez long séjour.
Quelque temps, il est vrai, je la perdis de vue;
Mais j'en fais en ce lieu la rencontre imprévue;
Et mon cœur, dégagé de cette Léonor,
La trouve ici plus belle et plus aimable encor.

M. DOLBAN.

Elle est riche?

FLORIMOND.

Très-riche.

M. DOLBAN.

Et de haute naissance?

FLORIMOND.

Oh! très-haute.

M. DOLBAN.

En effet, une telle alliance
Me semble... Écoute : il faut ne rien faire à demi.
L'ambassadeur de Londre est mon meilleur ami;
Je vais le consulter : et si le témoignage
Qu'il rendra d'Éliante est à son avantage,
Je reviens à l'instant, et demande sa main.

FLORIMOND.

Oui, mon oncle, et plutôt aujourd'hui que demain.

M. DOLBAN.

Tu vas m'attendre?

FLORIMOND.

Non ; je vais rendre visite
A mon ami Valmont; mais je reviens bien vite.

M. DOLBAN, d'un ton sentencieux.

Je l'avais toujours dit : son cœur se fixera.
Attendons; tôt ou tard son heure arrivera;
Et s'il trouve une femme...

FLORIMOND, très-vivement, et en reconduisant son oncle.

Allons, elle est trouvée,
Mon cher oncle; et mon heure est enfin arrivée.

(M. Dolban sort.)

SCÈNE XI.

FLORIMOND, seul.

En rencontre, aujourd'hui, je suis vraiment heureux.
Pas encor de retour!... Mais quel désert affreux!
Cet hôtel est peuplé de gens peu sédentaires,
Qui, du matin au soir, courent à leurs affaires.
Dans une garnison, sans sortir de chez moi,
J'avais à qui parler... Qu'est-ce que j'aperçoi?
Des livres!... Je n'ai plus besoin de compagnie :
Quand j'ai des livres, moi, jamais je ne m'ennuie.
Est-il rien, en effet, de si délicieux?
Cela tient lieu d'amis, souvent cela vaut mieux.
Que je vais m'amuser!...

(Il prend un livre, et regarde sur le dos.)

Ah! ah! c'est *La Bruyère.*
J'en fais beaucoup de cas : lisons un caractère.

(Il lit à l'ouverture du livre.)

« Un homme inégal n'est pas un seul homme;
» ce sont plusieurs. Il se multiplie autant de fois
» qu'il a de nouveaux goûts et de manières diffé-
» rentes. Il est à chaque moment ce qu'il n'était
» point; et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais
» été. Il se succède à lui-même [1]. »

Où donc a-t-il trouvé ce caractère-là?
Jeux d'esprit; tout le livre est fait comme cela:
On le vante pourtant. Voyons quelque autre chose:
Aussi-bien je suis las de lire de la prose.
Les vers, tout à-la-fois, charment l'œil et l'esprit;
Par sa diversité la rime réjouit.
Voyons s'il est ici quelque poëte à lire.

(Il prend un autre livre.)

Boileau!... Bon, celui-là! j'aime fort la satire.

(Il lit de même à l'ouverture du livre.)

«Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir;
» Il condamne au matin ses sentimens du soir:
» Importun à tout autre, à soi-même incommode,
» Il change, à tout moment, d'esprit comme de mode:

[1] Chapitre IX. *De l'Homme.*

» Il tourne au premier vent, il tombe au moindre choc.
» Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc[1]... »

(Il jette le livre sur la table.)

L'insolent! C'est assez; et puis, dans un auteur,
La satire, à coup sûr, décèle un mauvais cœur:
J'eus toujours du dégoût pour ce genre d'escrime.
La peste soit des vers, de cette double rime,
Exacte au rendez-vous, qui de son double son
M'apporte, à point nommé, le mortel unisson!
Mais d'un autre côté, la prose est insipide...
Il faut qu'entre les deux pourtant je me décide:
Car enfin feuilletez tous les livres divers,
Vous trouverez partout de la prose ou des vers.

(Il s'assied, tout accablé.)

Tout à-la-fois conspire à m'échauffer la bile...
Mais quelle solitude!... Aussi, dans cette ville,
Je n'avais qu'un valet pour me désennuyer;
Et je m'avise encor de le congédier!...
Mais j'entends... Oui...

SCÈNE XII.

FLORIMOND, ÉLIANTE.

FLORIMOND, courant vers Éliante.

C'est vous, ô ma chère Éliante!...
Pardonnez aux transports d'une âme impatiente,

[1] Satire VIII.

Madame.

ÉLIANTE.

Est-il bien vrai? Florimond en ces lieux!
A peine, en ce moment, j'ose en croire mes yeux,
Quoique l'hôte, en montant, m'ait d'abord prévenue.
De grâce, dites-moi quelle affaire imprévue...

FLORIMOND.

Aucune : ou si l'amour doit ainsi se nommer,
Je n'en ai qu'une seule, et c'est de vous aimer.

ÉLIANTE.

Mais ma demeure enfin, qui vous a pu l'apprendre?

FLORIMOND.

Eh! Madame, mon cœur pouvait-il s'y méprendre!
Le sort en cet hôtel ne m'eût point amené,
Qu'avant la fin du jour je l'aurais deviné.

ÉLIANTE.

Avec mes questions, je vais être indiscrète :
Mais encore une seule, et je suis satisfaite.
Comment avez-vous pu quitter la garnison?

FLORIMOND.

En quittant le service.

ÉLIANTE.

Ah!... pour quelle raison?

FLORIMOND.

Eh! mais... C'est que d'abord le service m'ennuie.
Et puis, je ne veux plus de chaîne qui me lie...

Hors la vôtre : comblez mes souhaits les plus doux ;
Je suis tout à l'amour, Madame, et tout à vous.
Oui, sous vos seules lois je fais gloire de vivre :
Vous voyagez; partout je suis prêt à vous suivre :
Vous retournez à Londre, et j'en suis citoyen.
Votre pays, Madame, est désormais le mien.

ÉLIANTE.

Je ressens tout le prix d'un pareil sacrifice...
Pardon, j'ai cru vous voir très-content du service.

FLORIMOND.

Ah! vous étiez à Brest alors, et je m'y plus;
Mais l'ennui règne aux lieux que vous n'habitez plus.

ÉLIANTE.

Et moi, de cet ennui m'avez-vous crue exempte?
Aurais-je été de Brest aussi long-temps absente,
Si l'affaire qui seule ici me fit venir,
Quinze jours, malgré moi, n'eût su m'y retenir?
Ils m'ont paru bien longs! et distraite, isolée,
Au milieu de Paris j'étais comme exilée.

FLORIMOND.

Qu'entends-je! Vous m'auriez quelquefois regretté?
Je ne méritais pas cet excès de bonté.

ÉLIANTE.

Mais vous faisiez de même : au moins j'aime à le croire.
Je me disais : « Je suis présente à sa mémoire;
» Sans doute il songe à moi comme je songe à lui. »
Cette douce pensée allégeait mon ennui.

FLORIMOND, à part.

Chaque mot qu'elle dit ne sert qu'à me confondre.

(Haut, et avec beaucoup d'embarras.)

Ah! quel monstre, en effet, pourrait ne pas répondre...
A ces doux sentimens?... Oui, Madame... en ce jour...
Je jure qu'à jamais le plus tendre retour...

ÉLIANTE.

Eh! que me font, Monsieur, tous les sermens du monde?
Sur de meilleurs garans ma tendresse se fonde :
J'en crois votre âme franche, exempte de détours,
Qui toujours se peignit en vos moindres discours...

FLORIMOND, toujours avec embarras.

C'en est trop... Vous jugez de mon cœur par le vôtre...
Moi, je ne prétends pas être plus franc qu'un autre...
Mais jamais de tromper je ne me fis un jeu,
Madame; et quand ma bouche exprime un tendre aveu,
C'est que j'aime en effet, et de toute mon âme.

ÉLIANTE.

Ah! je vous crois sans peine.

SCÈNE XIII.

FLORIMOND, ÉLIANTE, M. PADRIGE.

M. PADRIGE, une serviette à la main.

On a servi, Madame.

ÉLIANTE, à Florimond.

Vous dînez avec moi?

FLORIMOND.

Vous me faites honneur.
Oui, de vous rencontrer puisque j'ai le bonheur,
Je tiens quitte Paris des beautés qu'il rassemble,
Et vous me tenez lieu de tout Paris ensemble.

(Il donne la main à Éliante, et sort avec elle.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, seule.

Comme, depuis tantôt, son front s'est éclairci!
Et comme de sa voix le son s'est adouci!
J'avais cru jusqu'ici son chagrin incurable :
Mais monsieur Florimond est un homme admirable.
Hai... Son valet Crispin me revient fort aussi.
S'il pouvait deviner que je suis seule ici?
On vient... Ce n'est pas lui.

(Elle veut sortir.)

SCÈNE II.

LISETTE, M. PADRIGE.

M. PADRIGE, la retenant.

Ma belle demoiselle,
Écoutez donc un peu : savez-vous la nouvelle?
Crispin est renvoyé.

LISETTE.

Bon!

M. PADRIGE.

Oui, vraiment.

LISETTE.

Hé bien,
Voyez si dans la vie on peut compter sur rien!
Le trait est-il piquant?

M. PADRIGE.

Rassurez-vous, de grâce;
Crispin saura trouver sans peine une autre place.

LISETTE.

Mais moi, je le trouvais fort bien dans celle-ci.
Et savez-vous pourquoi Monsieur le chasse ainsi?

M. PADRIGE.

Ma foi, non.

LISETTE.

Ce sera pour quelque bagatelle;
Car je répondrais bien que Crispin est fidèle.
Les maîtres, sans mentir, sont étrangement faits!
Ils sont pleins de défauts, et nous veulent parfaits.

M. PADRIGE.

Vous prenez bien à cœur...

LISETTE, avec dépit.

Non, c'est que de la sorte
Je n'aime pas qu'on mette un laquais à la porte.
Il cherchera long-temps un aussi bon valet.

M. PADRIGE.

Mais je le crois trouvé! je connais un sujet
Qui vaudra le Crispin.

LISETTE.

Allons, je le désire.

M. PADRIGE.

J'aperçois Florimond.

LISETTE.

Et moi je me retire.
Car je suis en colère, et je m'emporterais.

(Elle sort.)

M. PADRIGE, seul.

Adieu donc. Ce Crispin lui cause des regrets:
Mais bon, son successeur consolera la belle.

SCÈNE III.

M. PADRIGE, FLORIMOND.

M. PADRIGE.

Monsieur, je viens vous faire une offre.

FLORIMOND.

Ah! quelle est-elle?

M. PADRIGE.

Vous êtes sans laquais, m'a-t-on dit?

FLORIMOND.

Il est vrai.

Je m'en aperçois bien; et j'ai fait un essai...
De m'habiller tout seul; tant mieux; car mon système
Est qu'on serait heureux de se servir soi-même.
Cependant, vous venez?...

M. PADRIGE.

Dussé-je être importun,
Si Monsieur désirait un laquais, j'en sais un...

FLORIMOND.

Importun? Au contraire, et votre offre m'oblige.
Donnez; de votre main, mon cher monsieur Padrige,
Je le reçois d'avance.

M. PADRIGE.

Ah!... j'ai bien votre fait.

FLORIMOND.

Bon.

M. PADRIGE.

Un garçon docile, intelligent, discret,
Honnête homme, surtout.

FLORIMOND.

Eh! voilà mon affaire.

M. PADRIGE.

Je le crois. Si pourtant il n'eût pas su vous plaire,
J'en avais un autre.

FLORIMOND.

Ah!... Cet autre, quel est-il?

M. PADRIGE.

C'est un laquais charmant, du plus joli babil.

FLORIMOND.

Fort bien.

M. PADRIGE.

De la toilette il connaît les finesses;
Il n'a servi qu'abbés, que petites maîtresses:
Il est élégant, souple, et prompt comme l'éclair.

FLORIMOND.

J'aime mieux celui-ci.

M. PADRIGE, à part.

Courage.

FLORIMOND.

Allez, mon cher.

M. PADRIGE.

J'aurais pu vous parler d'un autre domestique;
Mais j'ai craint que Monsieur n'aimât point la musique.

FLORIMOND.

Si fait. Cet autre donc est un musicien?

M. PADRIGE.

Oui, fort habile : il est un peu fou...

FLORIMOND.

Ce n'est rien.

M. PADRIGE.

Sans doute. Comme un maître il pince la guitare,
Sait jouer de la flûte.

FLORIMOND.

Eh! c'est un homme rare

M. PADRIGE.

Ce n'est pas tout; il a le plus joli gosier,
Sa voix aux instrumens saura se marier.

FLORIMOND.

Bravo! voilà mon homme : allons vite, qu'il vienne.

M. PADRIGE.

Mais êtes-vous bien sûr, Monsieur, qu'il vous convienne?
Car le dernier toujours est celui qui vous plaît.

FLORIMOND.

Oh! non, je m'y tiendrai.

M. PADRIGE, à part, voyant venir Crispin.

Diable! un autre paraît.

SCÈNE IV.

FLORIMOND, M. PADRIGE, CRISPIN, en habit de baigneur.

CRISPIN, à part, de loin.

Ferme, Crispin : Monsieur te reprendra peut-être.

FLORIMOND.

Qu'est-ce?

CRISPIN, avec l'accent gascon.

C'est moi, Monseu.

FLORIMOND.

Que cherchez-vous?

CRISPIN.

Un maître.

FLORIMOND.

(A part.) (Haut.)

Ce garçon-là me plaît. Padrige, laissez-nous.

M. PADRIGE, bas à Crispin.

Monsieur aime à changer.

CRISPIN, bas aussi.

Jé lé sais mieux qué vous.

M. PADRIGE, à Florimond.

Et ce laquais, faut-il?...

FLORIMOND.

Non, ce n'est pas la peine.

M. PADRIGE, à part, en s'en allant.

Tant mieux : il n'aurait pas achevé la semaine.

SCÈNE V.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

On te nomme?

CRISPIN, toujours avec l'accent gascon.

La Flur, pour vous servir.

FLORIMOND.

La Fleur!
J'aime ce nom.

CRISPIN.

Monseu mé fait beaucoup d'honneur.

FLORIMOND.

D'où sors-tu donc?

CRISPIN.

De chez un ancien militaire.

FLORIMOND.

Quel homme?

CRISPIN.

Eh mais, il est d'un fort bon caractère,
Parfois un peu bizarre, à ne vous point mentir;
Mais, tout coup vaille, encor je voudrais le servir.

FLORIMOND.

Pourquoi l'as-tu quitté?

CRISPIN.

C'est bien lui qui mé quitte.

FLORIMOND.

Et pour quelle raison?

CRISPIN.

Il né mé l'a pas dite,
Monseu.

FLORIMOND.

Ton air, je crois, ne m'est pas inconnu.

CRISPIN.

Mais... Quéque part aussi... jé crois vous avoir vu.

FLORIMOND.

Eh mais...

CRISPIN, à part.

Nous y voilà.

FLORIMOND.

N'est-ce pas toi?

CRISPIN.

Peut-être.

FLORIMOND.

Mais oui, c'est toi, Crispin.

CRISPIN, reprenant sa voix naturelle.

Non pas, mon ancien maître;
Ce n'est plus lui : Crispin n'était point votre fait;
Il n'était plus le mien, et je m'en suis défait.

FLORIMOND.

Es-tu fou?

CRISPIN.

Mais, Monsieur, franchement, pour vous plaire,
J'ai d'un peu de folie orné mon caractère.
D'abord d'un autre nom j'ai trouvé le secret,
Et je me doutais bien que ce nom vous plairait.
J'ai, dépouillant ma cape, et mes gants, et ma veste,
Pris d'un valet-de-chambre et l'habit et le geste;
J'ai mis bas la bottine, et chaussé l'escarpin :
Vous voyez bien, Monsieur, que ce n'est plus Crispin.

FLORIMOND.

Le stratagème est neuf, et ne peut me déplaire.

CRISPIN.

Oh! vous me reprendrez; car je suis votre affaire.
J'ai senti que j'avais mérité mon congé.
Mais je suis jeune encor : j'ai tout-à-coup changé
De manières, de ton, et presque de visage.

FLORIMOND.

Tant mieux.

CRISPIN.

Crispin, dit-on, s'avisait d'être sage.
Le faquin! Oh! La Fleur est un franc libertin.
C'était un buveur d'eau que ce monsieur Crispin.
Le fat! La Fleur boit sec. J'ai su que l'imbécile,
Valet officieux, souple, exact et docile,
Courait au moindre signe, et servait rondement.
Patience : La Fleur est un bon garnement
Qui vous fera par jour donner cent fois au diable.
Mais on m'a dit encore un trait plus pitoyable:
Il se donnait les airs d'être honnête homme; fi!

FLORIMOND.

Oh! j'entends que La Fleur le soit.

CRISPIN.

Cela suffit.
Hé bien?

FLORIMOND.

Je te reprends. Mais si tu veux qu'on t'aime,

Plus de Crispin.

CRISPIN.

Parbleu! n'en parlez plus vous-même.
Parlons plutôt ici, parlons de vos amours.
Éliante, Monsieur, vous plaît-elle toujours?

FLORIMOND, avec embarras.

Pourquoi me rappeler le nom de cette dame?
Il m'afflige, et de plus m'accuse au fond de l'âme...
Elle était estimable, et j'en tombe d'accord...
Oh! je ne change pas, et je l'estime encor;...
Et tu me fais songer que, dans ce moment même,
Mon oncle, qui toujours suppose que je l'aime,
Fait à ce sujet-là des démarches pour moi...
Mais enfin, à mon âge, est-on maître de soi?
Que veux-tu?... De mon cœur je suis la douce pente;
J'aime, La Fleur, j'adore une fille charmante.

CRISPIN.

Bon!

FLORIMOND.

La sœur de Valmont, que je quitte à l'instant.

CRISPIN.

A tous vos traits, Monsieur, jamais on ne s'attend.

FLORIMOND.

Je ne m'attendais pas à celui-ci, moi-même:
Nouveau César, je viens, je la vois, et je l'aime.

CRISPIN.

Et pourrait-on savoir?...

FLORIMOND.

Le voici sans détour.
J'entretenais Valmont de mon nouvel amour.
Tandis qu'à ses transports mon âme s'abandonne,
On ouvre... J'aperçois une jeune personne...
Divine : son maintien, ses grâces, sa douceur,
Tout me ravit d'abord. Il l'appelle sa sœur :
Moi, j'ignorais qu'il eût une sœur aussi chère :
Elle était au couvent quand je connus son frère.
Elle parla fort peu, mais ce peu me suffit;
Et je répondrais bien qu'elle a beaucoup d'esprit.
Le seul son de sa voix annonce une belle âme :
Que te dirai-je enfin de ma naissante flamme?
Elle sortit bientôt, et je l'aimais déjà.

CRISPIN.

Quoi! si vite?

FLORIMOND.

Il est vrai qu'un coup d'œil m'engagea.
Mais, vois-tu? cette chaîne est la mieux assortie:
C'est là ce qu'on appelle amour de sympathie.
Souvent l'on est d'avance unis, sans le savoir,
Et l'on n'a, pour s'aimer, besoin que de se voir :
Voilà comment ici la chose est arrivée.

CRISPIN.

Oui, cette sympathie est assez bien trouvée.

FLORIMOND.

Ce n'est pas tout encore. Ils ont quelques instans

Parlé tout bas : j'admire et me tais; mais j'entends
Qu'ils projettent d'aller bientôt à la campagne:
« Ah! dis-je, permettez que je vous accompagne. »
« Volontiers, dit Valmont; mais pendant quinze jours
» Pourras-tu te résoudre à quitter tes amours? »
J'insiste, on y consent; je suis de la partie.

CRISPIN.

Courage! Allons, Monsieur, vive la sympathie!

FLORIMOND.

Ah! La Fleur, quel plaisir je me promets d'avoir!
Pendant quinze grands jours, je m'en vais donc la voir,
L'entendre, lui parler, enfin vivre auprès d'elle.
J'espère, je l'avoue, amant discret, fidèle,
Faire agréer mes soins, mon hommage, mes vœux,
Et peut-être obtenir quelques touchans aveux.
Je crois qu'à la campagne on est encor plus tendre;
Que d'aimer, tôt ou tard, on ne peut s'y défendre.
Bois, prés, fleurs, d'un ruisseau les aimables détours,
Et ce peuple d'oiseaux qui chantent leurs amours,
Tout, le charme puissant de la nature entière,
Pénètre, amollit l'âme, et l'âme la plus fière.
Quand on aime une fois, rien ne distrait d'aimer:
On est tout à l'objet qui nous a su charmer.
On ne se quitte plus, comme deux tourterelles...
(Car à chaque pas, là, vous trouvez des modèles).
Promenades, travaux, plaisirs, tout est commun;
Et tous deux... mais que dis-je? alors on n'est plus qu'un.

CRISPIN.

Vous voilà tout rempli de votre amour champêtre!
Et quelque jour, Monsieur, assis au pied d'un hêtre,
Je m'attends à vous voir, au milieu d'un troupeau,
Soupirer pour Philis, bergère du hameau.

FLORIMOND.

Tu ris, mais j'étais fait pour y passer ma vie.
Heureux cultivateur, que je te porte envie!
Ton air est toujours pur, ainsi que tes plaisirs;
Mille jeux innocens partagent tes loisirs.
Tu vois mourir le jour, et renaître l'aurore;
Ton œil, à chaque pas, voit la nature éclore;
Ta femme est belle, sage, et tes enfans nombreux....
Non, ce n'est plus qu'aux champs que l'on peut être heureux.

CRISPIN.

Au moins, n'espérez pas que La Fleur vous imite:
Le diable était plus vieux quand il se fit ermite.
Et puis vous connaissez le bon monsieur Dolban:
Donnera-t-il les mains à votre nouveau plan,
Lui qui, pour l'autre hymen (car c'est vous qui le dites),
S'occupe en ce moment à faire des visites?

FLORIMOND.

Eh! que m'importe? Aussi pourquoi se presser tant?
Voyez, ne pouvait-il différer d'un instant?
Voilà comme est mon oncle; il prend tout à la lettre:
Jamais au lendemain on ne l'a vu remettre.
Et puis il aime fort ces commissions-là,

Négociation, demande, *et cætera;*
Il croit en ce moment conduire une ambassade.
Mais il pourrait venir; et de peur d'incartade,
Je sors, moi... mais on vient, et c'est peut-être lui.

CRISPIN.

C'est madame Éliante.

FLORIMOND.

Autre surcroît d'ennui.

(Il prête l'oreille.)

C'est elle-même. Dieu! quel pénible martyre!
Comment l'aborderai-je, et que lui vais-je dire?

(Il rêve un moment.)

Je lui vais dire, moi, la chose comme elle est;
Que je ne l'aime plus, et qu'une autre me plaît:
Je crois qu'il est affreux de tromper une femme.

(A Crispin.)

Laisse-nous.

(Crispin sort.)

SCÈNE VI.

FLORIMOND, ÉLIANTE.

ÉLIANTE, en voyant Florimond.

Ah! Monsieur...

FLORIMOND, avec beaucoup d'embarras.

Pardon... il faut, Madame...

(A part.)

Je ne puis plus long-temps. Mais non, un tel aveu
Serait trop dur : il faut le préparer un peu.

(Haut.)

J'y vais songer. Madame... Excusez ma conduite...
De tout, dans un moment, vous allez être instruite.

(Il sort très-précipitamment.)

SCÈNE VII.

ÉLIANTE, seule.

Qu'entend-il par ces mots, et par ce brusque adieu?
On dirait qu'il a peine à me faire un aveu...
Dieu! si cet embarras, cette fuite si prompte,
D'un fatal abandon cachait toute la honte?...
Si c'était!... On le dit inconstant et léger...
Je n'aurais inspiré qu'un amour passager!
Serait-il vrai? Mais quoi, peut-être je m'abuse:
Peut-être, sans sujet, d'avance je l'accuse.
Florimond, après tout, peut bien être distrait...
Que sais-je? il est très-vif; et j'ai vraiment regret
D'avoir formé trop vite un soupçon téméraire
Sur un cœur que je crois généreux et sincère.
Attendons jusqu'au bout; ne précipitons rien:
S'il me trahit, hélas! je le saurai trop bien.

SCÈNE VIII.

ÉLIANTE, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

J'ai l'honneur de parler à madame Éliante?

ÉLIANTE.

Oui, Monsieur.

M. DOLBAN.

Librement à vous je me présente,
Madame... Mais je suis Dolban, ambassadeur
Deux fois, à Pétersbourg, à Madrid.

ÉLIANTE.

Ah! Monsieur!
Votre nom m'est connu.

M. DOLBAN.

J'ai cru que sans scrupule,
Je pouvais supprimer tout fade préambule.
Je m'explique en deux mots : Florimond, mon neveu,
Brûle de voir l'hymen couronner son beau feu.
S'il est digne à vos yeux d'une faveur si grande,
J'ose en venir pour lui faire ici la demande.

ÉLIANTE.

(A part.) (Haut.)
Je respire; voilà tout son secret. Monsieur,
La demande pour moi n'a rien que de flatteur;

Et d'un début si franc, bien loin d'être surprise,
Je m'en vais y répondre avec même franchise.
Monsieur votre neveu, dès que je le connus,
M'inspira de l'estime... et s'il faut dire plus,
Il m'inspira bientôt un sentiment plus tendre.
C'est bien assez, je crois, Monsieur, vous faire entendre
Quel prix j'attache aux soins qu'il me rend aujourd'hui.

M. DOLBAN.

Que de grâces je dois vous rendre ici pour lui!

ÉLIANTE.

Un peu trop librement peut-être je m'exprime.

M. DOLBAN.

Cela ne fait pour vous qu'augmenter mon estime,
Madame; ce ton-là fut toujours de mon goût.

ÉLIANTE.

En ce cas, permettez que, franche jusqu'au bout,
D'une crainte que j'ai je vous fasse l'arbitre :
Estimable d'ailleurs, et même à plus d'un titre,
Généreux, plein d'honneur... Monsieur votre neveu
Passe pour inconstant... et je le crains un peu.

M. DOLBAN.

Rassurez-vous, Madame : on peut bien, à cet âge,
Être vif et léger, et même un peu volage :
Mais, fût-il inconstant, c'est un léger défaut,
Dont près de vous, sans doute, il guérirait bientôt.
Car votre ambassadeur, qu'en ce moment je quitte,
M'a peint en peu de mots votre rare mérite...

Pardon... daignerez-vous me marquer l'heureux jour
Où Florimond verra couronner son amour?

ÉLIANTE.

Monsieur...

M. DOLBAN.

Mais c'est à lui de vous presser lui-même;
Un tel soin le regarde, il est jeune, il vous aime;
Et sur son éloquence on peut se reposer.

ÉLIANTE.

A la vôtre, Monsieur, que peut-on refuser?
Mais souffrez qu'à présent chez moi je me retire;
Ce que je vous ai dit, vous pouvez le lui dire.

(M. Dolban la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.)

SCÈNE IX.

M. DOLBAN, seul.

Cette femme est aimable, oui, très-aimable... au fond
Je porte, je l'avoue, envie à Florimond.
Allons voir les parens, avertir le notaire;
En un mot, brusquement, terminons cette affaire.
L'homme est vif, sémillant, difficile à saisir:
D'échapper, cette fois, qu'il n'ait pas le loisir.

SCÈNE X.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

M. DOLBAN, de loin, à part.

Mais le voici : je vais faire un homme bien aise.

(Haut.)

Hé bien! l'ambassadeur connaît fort notre Anglaise.

FLORIMOND.

Vraiment?

M. DOLBAN.

Il m'en a fait un éloge complet.
Moi-même, je l'ai vue, et la trouve en effet
Telle que tous les deux vous me l'aviez dépeinte.
Je déclare tes feux; elle y répond sans feinte :
Je demande sa main, et sa main est à toi :
Maintenant, Florimond, es-tu content de moi?

FLORIMOND, avec embarras.

Mon oncle... assurément... je ne saurais vous rendre...
Je suis confus des soins que vous voulez bien prendre.

M. DOLBAN.

Mon ami, je les prends avec un vrai plaisir :
Je suis tout délassé, quand j'ai pu réussir.
Je vais disposer tout pour la cérémonie,
Et veux que dans trois jours l'affaire soit finie.

FLORIMOND.

Dans trois jours?

M. DOLBAN.

Oui, mon cher : j'espère, dans trois jours,
Par un heureux hymen couronner tes amours.

FLORIMOND.

Mon oncle... Vous allez un peu vite peut-être;
A peine, en vérité, peut-on se reconnaître.

M. DOLBAN.

Comment?... Tu trouves donc que trois jours sont trop peu!...

FLORIMOND.

Je trouve que l'hymen n'est point du tout un jeu,
Et qu'on ne saurait trop y réfléchir d'avance.

M. DOLBAN.

Toi-même me pressais de faire diligence.

FLORIMOND.

Oui... C'est que, d'un peu loin, l'hymen a mille attraits;
Mais je tremble, mon oncle, en le voyant de près.

M. DOLBAN.

Tu trembles?... Il est temps, quand j'ai fait la demande!
Et dis-moi, d'où te vient une frayeur si grande?
Eh quoi! l'amant qui touche au moment désiré
D'être uni pour jamais à l'objet adoré,
De joie et de plaisir tressaille; et tu frissonnes!
Quoi! l'union des cœurs, bien plus que des personnes,
Union dont jamais n'approcha l'amitié,

Les doux embrassemens d'une tendre moitié,
D'une épouse, à-la-fois modeste et caressante,
Ce riant avenir te glace et t'épouvante!
Insensible à l'espoir de renaître avant peu
Dans un enfant chéri, gage du plus beau feu,
D'embrasser de tes traits une image aussi chère,
Tu trembles, en songeant au bonheur d'être père!
Ah! si ce sont pour toi des maux à redouter,
Je crains pour les plaisirs que tu sauras goûter.

FLORIMOND.

Permettez : le portrait d'une épouse chérie
S'offre bien quelquefois à mon âme attendrie :
Quelquefois je souris à ce groupe joyeux
De quatre ou cinq enfans qui croissent sous mes yeux,
Et je voudrais déjà d'un tableau qui m'enchante
Voir se réaliser l'image si touchante...
Mais je songe à l'instant qu'à tous ces chers objets
Je serai, par des nœuds, attaché pour jamais,
Que ce qui fut d'abord un penchant volontaire,
Bientôt va devenir un bonheur nécessaire.
Ce spectacle dès-lors perd toute sa beauté :
Dès-lors, je n'y vois plus que la nécessité :
Et puisque l'on ne peut, grâce à la loi sévère,
Sans cesser d'être libre, être époux, être père,
Mon cher oncle, à ce prix, je ne suis point jaloux
D'acheter les beaux noms et de père et d'époux.

M. DOLBAN.

Ainsi l'on ne sent plus maintenant, on raisonne!

Par le raisonnement, ainsi l'on empoisonne
La source du bonheur, des plaisirs les plus doux!
Hé bien, j'étais né, moi, pour être père, époux...
L'aspect d'un couple heureux m'a toujours fait envie.
Oui, l'hymen aurait fait le bonheur de ma vie :
A mon amour pour toi je l'ai sacrifié;
Et sans toi, sans toi seul, je serais marié.

FLORIMOND.

Mon oncle, je le sais, et je vous en rends grâce :
Mais faudrait-il que moi, je me sacrifiasse?
Ce n'est pas seulement l'hymen en général
Que je redoute ici : je crains de choisir mal.
Je le vois, Éliante est une philosophe,
Qui de rien ne s'émeut, qui jamais ne s'échauffe,
Qui ne rit pas, je gage, une fois en un jour,
Et, quand il faut aimer, disserte sur l'amour.
Elle a beaucoup d'esprit, elle est sage, elle est belle;
Mais j'ai peur, entre nous, de m'ennuyer près d'elle.

M. DOLBAN.

Voilà donc tes raisons! Elles me font pitié.
De mes soins c'est ainsi que je me vois payé!
Ainsi, mal-à-propos, j'ai fait une demande :
On m'a donné parole, il faut que je la rende;
Et tu viens te dédire au moment du contrat!
Peux-tu donc à ce point me compromettre, ingrat?

FLORIMOND.

Je suis mortifié de ces démarches vaines...

M. DOLBAN.

Tu pourrais d'un seul mot payer toutes mes peines.
Dis seulement, dis-moi que tu l'épouseras.

FLORIMOND.

Je ne puis, en honneur.

M. DOLBAN.

Tu ne le veux donc pas?

FLORIMOND.

Mais quel acharnement, mon oncle, est donc le vôtre?
Puis-je, aimant une femme, en épouser une autre?

M. DOLBAN.

Comment?...

FLORIMOND.

Oui, pour trancher d'inutiles discours,
J'aime une autre, vous dis-je, et l'aimerai toujours.

M. DOLBAN.

Je ne m'attendais pas à ce trait, je l'avoue :
Aimer une autre! Ainsi de son oncle on se joue!
Quoi, pendant que je fais des démarches pour toi,
Tu cours aux pieds d'une autre, et lui promets ta foi!
Mais à mon tour aussi je m'en vais te confondre :
Pour la dernière fois, il s'agit de répondre...
Ne crois pas qu'à ton gré je consente à fléchir.
Je veux bien te donner du temps pour réfléchir.
Florimond, dans une heure il faut me satisfaire,
Ou... tu verras alors ce que je saurai faire.

SCÈNE XI.

FLORIMOND, seul.

Eh mais! de ce ton-là je suis un peu surpris.
Que me veut-il enfin? Je ne suis point son fils.
On se fait un devoir d'obéir à son père :
On cède avec plaisir aux ordres d'une mère :
Pour les oncles! ma foi, l'on ne dépend pas d'eux.
(Il regarde à sa montre.)
Mais Valmont et sa sœur sont sortis tous les deux.
Qu'ai-je à faire? Voyons : j'aime la vie active.
(Il rêve.)
Ah! bon! La Fleur!... La Fleur! Mais voyez s'il arrive?
On ne saurait jouir de ce maudit valet.
La Fleur!.. Il ne vient plus que quand cela lui plaît...
Il me l'avait bien dit... Ce coquin-là se forme...
Cela gêne pourtant. Je vais voir... pour la forme,
L'Opéra, les Français et les Italiens :
Je ne fais qu'y paraître, et bientôt je reviens.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Un si prompt changement a lieu de me surprendre,
Madame, pardonnez... Mais ne pourrais-je apprendre
La cause du chagrin, du trouble où je vous voi?

ÉLIANTE, une lettre à la main, très-émue.

Je ne veux plus jamais croire à la bonne foi.

LISETTE.

Vous avez lu vingt fois, et relu cette lettre
Qu'à l'instant en vos mains l'hôte vient de remettre :
C'est elle qui, sans doute, a causé tout le mal.

ÉLIANTE.

Il est trop vrai, Lisette; et ce courrier fatal
M'apprend de Florimond l'action la plus noire.
A Brest, au premier jour, aurais-tu pu le croire?
Il va se marier, et le contrat est fait.

LISETTE.

Qu'entends-je? Un trait pareil est bien noir en effet.

ÉLIANTE.

Essuya-t-on jamais un plus sensible outrage?
Oui, j'en pleure à-la-fois et de honte et de rage.

LISETTE.

Madame, trève, en grâce, à ce trouble mortel.

ÉLIANTE.

Je ne puis un moment rester en cet hôtel.
Hélas! moi, je croyais que cette impatience...
Eh! qui n'eût, à ma place, eu même confiance?
Qui n'aurait cru de même à cette vive ardeur,
A ces transports brûlans?... Je vantais sa candeur!

LISETTE.

Madame, tout cela me paraît impossible.

ÉLIANTE.

Ce qui porte à mon cœur le coup le plus sensible,
Lisette, ce n'est pas son infidélité;
C'est sa noirceur profonde, oui, c'est sa fausseté.
Il pouvait m'oublier, il en était le maître;
Mais de m'en imposer qui le forçait?... le traître!
« Non, jamais de tromper je ne me fis un jeu,
» Disait-il; quand ma bouche exprime un tendre aveu,
» C'est que j'aime en effet. »

LISETTE.

Nous avoir abusées!
Voyez pourtant à quoi nous sommes exposées!
Mais c'est peut-être un bruit que l'on a répandu :
Pourquoi le condamner sans l'avoir entendu?

ÉLIANTE.

Oui, tu m'y fais songer. J'ai tort; hélas! peut-être
C'est sur de faux rapports que je le crus un traître.
Attendons, en effet. Justement le voici :
Laisse-nous : avant peu j'aurai tout éclairci.

(Lisette sort.)

SCÈNE II.

ÉLIANTE, FLORIMOND.

FLORIMOND, à part de loin, en apercevant Éliante.

Encor!

ÉLIANTE.

Soulagez-moi d'une peine cruelle,
Monsieur.

FLORIMOND.

(A part.)

Qui? moi, Madame? Ah! bon Dieu! saurait-elle
Que la sœur de Valmont?...

ÉLIANTE.

A l'instant je reçoi
Un avis, mais auquel je n'ose ajouter foi.

FLORIMOND, à part.

Allons, elle sait tout.

ÉLIANTE.

Une action si noire
Est indigne de vous, je ne dois point y croire.

On dit, Monsieur...

FLORIMOND.

Hé bien! je le nîrais à tort,
Madame : on vous a fait un fidèle rapport.

ÉLIANTE.

Qu'entends-je?

FLORIMOND.

Il est trop vrai. Je confesse à ma honte
Une infidélité si coupable et si prompte.

ÉLIANTE.

Eh quoi! Monsieur... j'en crois à peine un tel aveu;
Quoi, vous?... c'est donc ainsi que l'on se fait un jeu?..

FLORIMOND.

Madame, j'avoûrai que je suis bien coupable.
Oui, je sens qu'à vos yeux je suis inexcusable :
Aussi je suis bien loin de me justifier.
Un autre, dans ma place, aurait su tout nier;
Un autre eût fait mentir ses yeux et son visage;
Mais je ne fis jamais ce vil apprentissage.
Je suis léger, volage, et j'ai bien des défauts;
Mais du moins je n'ai pas un cœur perfide et faux.

ÉLIANTE.

Ce langage m'étonne, il faut que je le dise.
Il vous sied bien, Monsieur, de jouer la franchise,
A vous, qui me cachant un indigne secret!...

FLORIMOND.

Ah! si je me suis tu, ce n'était qu'à regret.

Vous dûtes voir combien une telle contrainte
Coûtait à ma franchise, et que la seule crainte
Retenait mon secret, tout près de m'échapper.
Mais se taire, après tout, ce n'était pas tromper.

ÉLIANTE.

Vous soutenez fort bien ce noble caractère.
Comme si vous n'aviez fait ici que vous taire !
De grâce, dites-moi, quel fut votre dessein,
Quand votre oncle pour vous vint demander ma main ?
Répondez...

FLORIMOND.

A cela, je répondrai, Madame,
Que mon oncle ignorait cette subite flamme.

ÉLIANTE.

Allons, fort bien. Mais vous, Monsieur, vous le saviez,
Quand ici même, ici, vous sûtes à mes pieds
Prodiguer les sermens d'une amour éternelle.

FLORIMOND.

Moi, Madame? Depuis ma passion nouvelle,
Je ne vous ai pas dit un mot de mon amour.

ÉLIANTE.

J'admire un tel sang-froid. Quoi! Monsieur, en ce jour,
Plus tendre que jamais, plein d'une ardeur extrême,
Vous n'êtes pas venu me dire, *je vous aime?*

FLORIMOND.

Sans doute, je le dis, Madame, j'en convien,
Et quand je le disais, mon cœur le sentait bien.

ÉLIANTE, à part.

O ciel! à sa franchise aurais-je fait injure?
(Haut.)
Expliquons-nous ici, Monsieur, je vous conjure.
M'aurait-on abusée en voulant m'informer
Des nœuds que votre main était près de former?

FLORIMOND.

Non, Madame.

ÉLIANTE.

C'est donc vous qui m'avez trompée?

FLORIMOND.

Non, Madame.

ÉLIANTE.

A présent, me voilà retombée
Dans mon incertitude et mes premiers combats.
Eh quoi! Monsieur, tantôt vous ne me trompiez pas?

FLORIMOND.

Non, je suis infidèle, et ne suis point un traître.

ÉLIANTE.

Point traître, dites-vous? Et n'est-ce donc pas l'être,
Que de venir ici m'engager votre foi,
Quand vous êtes, à Brest, près d'épouser?

FLORIMOND.

Qui? moi?
Je n'épouse personne à Brest, je vous le jure.

ÉLIANTE.

Monsieur, c'est trop long-temps soutenir l'imposture.
Il n'est pas vrai qu'à Brest vous êtes sur le point

D'épouser Léonor?...

FLORIMOND.

Je ne l'épouse point.

ÉLIANTE.

C'en est trop.

FLORIMOND.

Jusqu'au bout, écoutez-moi, de grâce;
Il s'en est peu fallu que je ne l'épousasse.
Pardonnez... envers vous je ressens tous mes torts.
Mais enfin, revenu de mes premiers transports,
J'ai couru jusqu'ici pour fuir ce mariage.
Je vous ai fait tantôt honneur de ce voyage,
Et je n'ai qu'en cela blessé la vérité :
Encore pour le faire, il m'en a bien coûté.
Mais tout le reste est vrai : mon ardeur se réveille,
Dès qu'ici votre nom vient frapper mon oreille;
Et c'est de bonne foi, Madame, qu'en ce jour
Je jurais à vos pieds un éternel amour.

ÉLIANTE.

(A part.)

Ah! je respire... Et moi, trop prompte, je l'accable!..

(Haut.)

Ainsi de fausseté vous n'étiez point coupable?

FLORIMOND.

Madame, sans cela, je le suis bien assez.

ÉLIANTE.

Ne parlons plus de torts; ils sont tous effacés.

FLORIMOND.

Tantôt, à ce pardon, j'aurais osé prétendre,
Mais...

ÉLIANTE.

Hé bien?

FLORIMOND.

Maintenant...

ÉLIANTE.

Je ne puis vous entendre.
Expliquez-vous.

FLORIMOND.

Hélas! si je m'explique mieux,
Madame, je m'en vais vous paraître odieux.

ÉLIANTE.

Votre aveu me dût-il porter un coup bien rude,
Je le préfère encore à cette incertitude.
Parlez, Monsieur, parlez.

FLORIMOND.

Hé bien! puisqu'il le faut,
C'est qu'...en vous attendant chez mon ami... tantôt...
J'ai trouvé... Mais pourquoi vous perdais-je de vue?
D'une charmante sœur la visite imprévue...
Je ne saurais poursuivre, embarrassé, confus...

ÉLIANTE.

J'entends; épargnez-moi ces discours superflus.

FLORIMOND.

Un tel aveu, sans doute, a droit de vous déplaire.

ÉLIANTE.

Il ne mérite pas seulement ma colère.
Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

FLORIMOND, seul.

Je m'attendais à ce parfait dédain...
Il ne lui sied pas mal, et ce dépit soudain
Donne un air plus piquant à toute sa personne ;
Elle paraît très-fière... Et même je soupçonne...
Ah! la sœur de Valmont vaut encor mieux pourtant :
Peut-on, quand on la voit, n'être pas inconstant?

(Il voit M. Dolban.)

Allons la voir. Mon oncle! O qu'il m'impatiente!

SCÈNE IV.

FLORIMOND, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

L'heure est passée : hé bien, sur l'hymen d'Éliante
As-tu changé d'avis?

FLORIMOMD, fièrement.

Je n'en change jamais.

M. DOLBAN.

Tu ne l'épouses point?

FLORIMOND.

Non, je vous le promets.

M. DOLBAN.

Pour la troisième fois, pesez votre réponse:
Renoncez-vous enfin à sa main?

FLORIMOND.

J'y renonce.

M. DOLBAN.

C'est votre dernier mot?

FLORIMOND.

Oui, Monsieur.

M. DOLBAN.

En ce cas,
Je vais prendre un parti que tu ne prévois pas.
Je n'ai que cinquante ans, je suis libre, je l'aime;
Je me propose, moi.

FLORIMOND.

Vous, mon oncle?

M. DOLBAN.

Moi-même.
Sottement, pour toi seul, j'étais resté garçon:
J'étais trop bon vraiment!

FLORIMOND, reprenant un air détaché.

Oui, vous avez raison,

Mon oncle; dans la vie, il faut se satisfaire.

M. DOLBAN.

Elle aura tout mon bien, je n'en fais point mystère.

FLORIMOND.

Chacun peut, à son gré, disposer de son bien.
Tout le vôtre est à vous, et je n'y prétends rien.

M. DOLBAN.

Nous verrons si toujours cela te fera rire.
Je n'ose encor la voir, mais je lui vais écrire.

(Il veut sortir.)

FLORIMOND.

Ne sortez point; ici, vous avez ce qu'il faut:
La lettre et la réponse arriveront plus tôt.
De grâce, asseyez-vous, mettez-vous à votre aise.

(Pendant que son oncle écrit, il se parle à lui-même.)

Qu'il se hâte, morbleu, d'épouser son Anglaise,
Et me laisse en repos. Les momens sont si chers!
Voilà, je gage, au moins deux heures que je perds.
Je brûle de revoir la beauté que j'adore;
Car je l'ai vue à peine, et ne sais pas encore
Comment elle se nomme; en un mot, je ne sais
Rien, sinon que je l'aime, et qu'elle a mille attraits.

(Il se tourne vers son oncle, et le regarde.)

(Haut.)

Il prend la chose au vif. En ce tendre langage,
Vous n'aviez pas écrit depuis long-temps, je gage?

M. DOLBAN, pliant sa lettre.

Pas tant que toi.

FLORIMOND.

Je crois que vous me peignez mal.
Il faut se défier toujours de son rival.

M. DOLBAN.

C'est fait.

FLORIMOND, appelant.

Crispin!... La Fleur!

SCÈNE V.

M. DOLBAN, FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur?

FLORIMOND.

Prends cette lettre;
A madame Éliante, allons, cours la remettre.

CRISPIN.

J'y vais, Monsieur.

M. DOLBAN.

Reviens, et je t'attends ici.

(Crispin entre chez Éliante.)

SCÈNE VI.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND.

Mon oncle jusqu'au bout soutiendra le défi.

M. DOLBAN.

Oh! ne crois pas que moi. sitôt je me démente.
Trop heureux d'obtenir une femme charmante,
De joindre à ce bonheur le plaisir, non moins doux,
De punir un ingrat, un...

FLORIMOND.

Calmez ce courroux.
On n'a plus rien à dire, alors que l'on se venge.
Bien loin de m'en vouloir, parce qu'ici je change,
Sachez-m'en gré plutôt; et convenez enfin,
Que c'est à mon refus que vous devrez sa main.

M. DOLBAN.

Hai... Tel qui feint de rire, enrage au fond de l'âme.

FLORIMOND.

Certes, ce n'est pas moi; je n'aime plus la dame,
Vous l'adorez; hé bien! tout s'arrange ici-bas:
Vous l'épousez, et moi, je ne l'épouse pas.

SCÈNE VII.

M. DOLBAN, FLORIMOND, CRISPIN, une lettre à la main.

FLORIMOND, à Crispin.

Déjà?

CRISPIN.

Comme j'entrais, Madame allait écrire.
(A M. Dolban, en lui remettant la lettre.)
Puis vous n'en aurez pas, je crois, beaucoup à lire.
(A Florimond.)
Eh mais, je ne sais pas ce que Madame avait :
Je l'observais, Monsieur, pendant qu'elle écrivait...

FLORIMOND.

Sors.

SCÈNE VIII.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND, à M. Dolban, qui lit.

Hé bien? Quoi! l'effet trompe-t-il votre attente?
Elle ne veut pas même, hélas! être ma tante!

M. DOLBAN.

Apprenez à quel point vous êtes odieux;
Le seul nom de votre oncle est un tort à ses yeux.

Mariez-vous ou non, il ne m'importe guères :
Je ne me mêle plus de toutes vos affaires.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

FLORIMOND, seul.

Tant mieux. Voyez un peu quel bruit ces oncles font !

SCÈNE X.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND, à Crispin, qui lui remet une lettre.

Ah! ah! de quelle part?

CRISPIN.

De chez monsieur Valmont.

FLORIMOND.

Donne, mon cher La Fleur. Ouvrons vite : sans doute,
Il me marque le jour où l'on se met en route.
Attends.

(Il lit tout haut.)

« Pardon, mon cher ami, si je ne vais pas te
» rendre ta visite. Je ne le puis aujourd'hui, ayant
» une affaire pressée à terminer avant mon départ.
» Car, toutes réflexions faites, nous partons de-

» main matin, si tu le veux bien. Aie soin de te
» tenir tout prêt... »

Je le serai. La Fleur, va promptement
Préparer tout : allons, ne perds pas un moment.

CRISPIN.

Tout sera prêt, Monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

FLORIMOND, seul.

O la bonne nouvelle!
A demain, c'est demain que je pars avec elle.
Poursuivons.

« Ma sœur est enchantée que tu sois du voyage :
» elle paraît t'estimer beaucoup... »

De nouveau, lisons ces mots charmans :

« Ma sœur est enchantée que tu sois du voyage :
» elle paraît t'estimer beaucoup... »

Ah! j'espère inspirer de plus doux sentimens.

« J'ai même voulu te ménager un plaisir de plus,
» et j'ai engagé son mari à nous accompagner... »

Son mari!... que dit-il?... sa sœur est mariée?
Par nul engagement je ne la crus liée...
Relisons.

« Et j'ai engagé son mari à nous accompagner;
» c'est un homme charmant... »

Mon malheur n'est que trop assuré.
D'un chimérique espoir je me suis donc leurré.
(Il tombe accablé sur son fauteuil, et reste quelque temps ainsi.)
Je suis bien malheureux! Il n'était qu'une femme
Que je pusse chérir... là... de toute mon âme :
Elle seule, en dépit de tous mes préjugés,
M'eût fait aimer l'hymen. Hé bien, morbleu, jugez
Si jamais infortune approcha de la mienne!
D'un mois, peut-être il faut qu'un autre me prévienne.

SCÈNE XII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur, combien faut-il que je mette d'habits?

FLORIMOND.

Aucun. Je ne pars plus.

CRISPIN.

Quoi?

FLORIMOND.

J'ai changé d'avis :
Je reste.

CRISPIN.

Mais, Monsieur, vous n'êtes point malade?

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN, à part.

C'est, je gage, encore ici quelque boutade.
(Haut.)
Comment, vous n'allez point visiter ce château!

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN.

C'est pourtant dommage : on dit qu'il est si beau!

FLORIMOND.

Quelque château bien vieux, avec un parc bien triste :
Veux-tu que j'aille là m'établir botaniste,
Et goûter le plaisir unique et sans pareil,
D'assister, chaque jour, au lever du soleil?

CRISPIN.

Vous faisiez cependant une belle peinture
Des touchantes beautés de la simple nature!

FLORIMOND.

Qui? moi?

CRISPIN.

Je m'en souviens. De plus, contre Paris
Dieu sait comme tantôt vous jetiez les hauts cris!
Si vous fuyez la ville, et craignez la campagne,
Où faut-il donc, Monsieur, que je vous accompagne?

FLORIMOND.

Je ne demande pas ton sentiment, bavard.

CRISPIN.

Mais il faut bien pourtant demeurer quelque part.

FLORIMOMD.

Que t'importe?

CRISPIN.

Du moins, nous soupons?

FLORIMOND.

Paix, je pense :
Il me vient un projet d'une grande importance,
Et qui me rit.

CRISPIN.

Quoi donc?

FLORIMOND.

Je me fais voyageur.

CRISPIN.

Superbe état pour vous, mon cher maître!

FLORIMOND.

Ah! La Fleur!
Quel plaisir! quel délice en voyageant l'on goûte!
Toujours nouveaux objets s'offrent sur votre route.
Chaque pas vous présente un spectacle inconnu.
On ne revoit jamais ce qu'on a déjà vu.
Une plaine aujourd'hui, demain une montagne;
Le matin c'est la ville, et le soir la campagne.
Ajoute qu'on ne peut s'ennuyer nulle part;
Un lieu vous plaît, on reste; il vous déplaît, on part.

CRISPIN.

Et l'amour?

FLORIMOND.

Plus d'amour, plus de brûlantes flammes.

CRISPIN.

Quoi, tout de bon, Monsieur, vous renoncez aux femmes?

FLORIMOND.

Dis que j'y renonçais, quand mon cœur enchanté,
Adorait constamment une seule beauté;
Quand mes yeux, éblouis par un charme funeste,
Fixés sur une seule, oubliaient tout le reste :
Car je faisais, alors, injure au sexe entier.
Mais cette erreur, enfin, je prétends l'expier.
Je le déclare donc; je restitue aux belles
Un cœur qui trop long-temps fut aveugle pour elles.
Entr'elles, désormais, je vais le partager,
Le donner, le reprendre, et jamais l'engager.
J'offensais cent beautés, quand je n'en aimais qu'une :
J'en veux adorer mille, et n'en aimer aucune...
Quel jour est-ce?

CRISPIN.

Jeudi.

FLORIMOND.

Bon. Jour de bal; j'y cours.
C'est là le rendez-vous des jeux et des amours ;
C'est là que je vais voir, parés de tous leurs charmes,

Tant d'objets enchanteurs, de beautés sous les armes.
Je ne pouvais choisir plus belle occâsion,
Pour faire au sexe entier ma réparation.

FIN.

VARIANTES[1].

FLORIMOND.

Je connais maintenant à fond mon caractère.
Il ne me permet pas de rester sédentaire,
De prendre une moitié, d'embrasser un état.
La liberté, La Fleur, avec le célibat,
Voilà ce qu'il me faut : et je réponds d'avance,
Que l'on ne viendra plus m'accuser d'inconstance :
Car on ne peut changer dès qu'on ne choisit rien.
Débarrassé du choix, libre de tout lien,
Qu'on ne me parle plus d'états, de mariages :
Je vais, dès ce matin, commencer mes voyages.
Je le voulais tantôt, et je le veux encor.

[1] Ces deux dénouemens ont été joués, et tous deux ont réussi ; cependant je n'en ai jamais été satisfait ; et en réduisant l'*Inconstant* en trois actes, j'ai trouvé dans ma pièce même mon vrai dénouement, à ce que je crois.

J'observerai seulement que le dernier vers de la tirade sur le cloître parut dans le temps un trait de caractère :

« Rassure-toi ; mes vœux ne sont pas encor faits. »

Mais que le vers de Crispin qui termine l'autre dénouement :

« Il n'est pas de raison pour que cela finisse, »

était plus heureux encore, en ce qu'il faisait la juste critique du dénouement et du sujet.

CRISPIN.

Oui.

(A part.)

Pour combien de temps?

(Haut.)

Prenons donc notre essor :
Sans doute, nous allons en Russie, en Asie?

FLORIMOND.

En Russie? Oh! non.

CRISPIN.

Quoi? quelle autre fantaisie?

FLORIMOND.

Une très-bonne idée. Oui, je songe, mon cher,
Qu'il vaut mieux commencer par voyager sur mer.
Je vais en Amérique.

CRISPIN.

Hé bien donc, pour vous plaire;
En Amérique, soit; et vogue la galère!

FLORIMOND.

Mais je n'y songeais pas : moi? voyager sur l'eau?
Je ne pourrais jamais sortir de mon vaisseau.
Ce n'est pas voyager que de rester en place.

CRISPIN.

En effet; mais alors... Voici qui m'embarrasse :
Il faut se mettre en route, ou par terre ou par mer.
Il n'est point de milieu.

FLORIMOND.

Sot! le milieu, c'est l'air :
Eh! que n'ai-je à l'instant un ballon qui m'emporte!

CRISPIN.

Je n'y monterais pas; pour aller où?

FLORIMOND.

Qu'importe?
En attendant, courons et par monts et par vaux :
Eh! oui, sans but, sans gêne, au gré de nos chevaux;
Partons vite.

CRISPIN.

Partons : et que Dieu nous bénisse!
Il n'est pas de raison pour que cela finisse.

AUTRE DÉNOUEMENT.

Ne pourrai-je trouver quelques partis plus stables?
Car tous ces changemens, d'honneur! sont détestables[1].
Eh! mais... en ce moment, il me vient à l'esprit
Une idée excellente, et qui vraiment me rit.
Je lisais ce matin, dans Boileau, le grand maître,
Quelques vers, où d'abord je crus me reconnaître :
« Il tourne au premier vent, il tombe au moindre choc,
» Aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc. »

[1] Le marquis de Bièvre, si heureux pour les jeux de mots, appliquait, assez plaisamment, ce vers-là même à tous les divers dénouemens que je présentai, tour à tour, au public.

Il serait bien plaisant que ce trait de satire,
Que le siècle passé Boileau mit là, pour rire,
Me peignît aujourd'hui, tout de bon, trait pour trait.
J'essayai vingt états, celui-ci me manquait :
Voyons : entrer au cloître, au sortir du service,
Et, capitaine hier, être aujourd'hui novice!
Le trait est bien de moi : ce projet est charmant;
Et je voudrais déjà me voir dans mon couvent.
Allons...

CRISPIN.

N'espérez pas que La Fleur vous imite :
Le diable était plus vieux quand il se fit ermite.
Et puis, quand on est là, Monsieur, c'est pour jamais.

FLORIMOND.

Rassure-toi ; mes vœux ne sont pas encor faits.

AUTRES VARIANTES.

SCÈNES DES MÉDECINS [1].

(*N. B.* Dans mon ancien plan, Florimond éprouvant une sorte de malaise, avait envoyé chercher un médecin par Crispin; et Padrige lui en faisait venir un autre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIMOND, M. BOURRIFARD.

M. BOURRIFARD, toujours d'un ton brusque.

C'est pour vous?

FLORIMOND.

Oui, Monsieur, pour votre serviteur.

BOURRIFARD.

Beau malade, vraiment!

FLORIMOND.

Eh! monsieur le docteur!

[1] Ces scènes paraîtront exagérées et un peu folles. Mais ce sont mes premiers vers, et j'eus le bon esprit de les supprimer avant la représentation. Si je les fais imprimer en Variantes, c'est qu'elles ont, je crois, du sel, de la gaîté, une sorte de verve; c'est un peu le ton de l'ancienne comédie.

Je ne suis point malade.

BOURRIFARD.

Alors, je me retire :
Si vous vous portez bien, je n'ai rien à vous dire.

FLORIMOND.

Mais je ne vous dis pas que je me porte bien.

M. BOURRIFARD.

Vous êtes donc malade? Allons, qu'avez-vous?

FLORIMOND.

Rien.

M. BOURRIFARD.

Eh! si vous n'avez rien, vous n'êtes pas malade.
(A mi-voix.)
Je pense qu'il est fou.

FLORIMOND.

Monsieur, point d'incartade :
Je ne suis point malade, il est vrai, mais pourtant
Je ne m'aperçois point que je sois bien portant.

M. BOURRIFARD, à part.

A-t-il perdu l'esprit?

FLORIMOND.

Une douleur aiguë,
Ou la langueur, du mal annonce la venue :
Au contraire, une vive ou douce volupté
Doit toujours précéder et suivre la santé;
Et moi, je ne sens rien.

M. BOURRIFARD.

Vous seriez insensible?

FLORIMOND.

Je ne sais...

M. BOURRIFARD.

Allons donc, cela n'est pas possible.

FLORIMOND.

Je vous dis...

M. BOURRIFARD.

Mangez-vous... là, de bon appétit?

FLORIMOND.

Eh! oui.

M. BOURRIFARD.

Vous digérez fort bien?

FLORIMOND.

Sans contredit.

M. BOURRIFARD.

Dormez-vous?

FLORIMOND.

De la nuit, jamais je ne m'éveille.

M. BOURRIFARD.

Eh! ventrebleu! c'est là se porter à merveille.
L'appétit, le sommeil, que voulez-vous de mieux?

FLORIMOND.

Eh bien! Monsieur, pour moi rien n'est plus ennuyeux;
Une santé pareille est insipide et fade :

J'aimerais presque autant, je crois, être malade.

M. BOURRIFARD, riant aux éclats.

Courage!

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. POUPELIN.

M. BOURRIFARD, à M. Poupelin qui entre.

Vous allez bien rire, en vérité :
Monsieur se plaint à moi de son trop de santé.
Avez-vous jamais vu chagrin aussi bizarre?

M. POUPELIN, d'un ton mielleux.

Bizarre, ditez-vous? pas tant; je vous déclare
Que de ces santés-là l'on se dégoûte fort;
Et quand j'y réfléchis, je vois qu'on n'a pas tort.

M. BOURRIFARD.

Comment, vous oseriez?...

M. POUPELIN.

Ah! si Monsieur s'emporte,
Je me tais; je n'ai pas la poitrine assez forte.
Une grosse santé convient aux artisans,
Dans leurs rudes travaux soutient les paysans;
J'y consens : elle donne à tous nos mercenaires
Ces grossiers appétits qui leur sont nécessaires;
Mais elle siérait mal à des gens comme il faut :
Pour eux, trop de santé serait un vrai défaut.

M. BOURRIFARD.

Ainsi vous prétendez, Monsieur?...

M. POUPELIN.

Que la faiblesse
Donne aux sensations plus de délicatesse.

FLORIMOND.

C'est aussi mon avis; voilà ce que je sens :
J'enrage d'être égal à ces gros paysans.

M. BOURRIFARD.

Et moi, qu'au paradoxe ainsi l'on applaudisse.
Sans doute qu'au village, un plus rude exercice
Veut une santé forte et des membres nerveux;
Mais quel sot préjugé, mais quel système affreux,
De vouloir loin de nous, reléguer au village
Un bien qui fut aussi créé pour notre usage!

M. POUPELIN.

Je ne dis pas qu'il faille aux champs la reléguer;
Mais je dis qu'on pourrait tant soit peu l'élaguer.
Je voudrais qu'à nos mœurs elle fût mieux liée,
Que des nerfs adoucis, la chaîne déliée
Du moindre sentiment avertît le cerveau;
Je voudrais que l'on vît, au travers de la peau,
Notre sang, goutte à goutte, aller de veine en veine,
Ainsi qu'un doux ruisseau qui coule sur l'arène.
De ces membres nerveux je fais très-peu de cas.
Ayons une peau douce et des os délicats.
On ne s'habille point aux champs comme à la ville;

Ce n'est point le même air; c'est un tout autre style.
Si rien entre eux et nous n'est en communauté,
Pourquoi jouirions-nous de la même santé?

FLORIMOND, à M. Bourrifard.

Répondez.

M. BOURRIFARD.

Tout cela n'est qu'un pur radotage.
Un honnête embonpoint sied bien à tout visage :
Quand on se porte bien, on en vit plus long-temps :
Trop heureux qui par là ressemble à vos manans!

M. POUPELIN.

Dieu m'en garde! Souvent l'arbre haut et robuste
Est plutôt renversé que l'humble et faible arbuste.
Je ne donnerais pas mes petites santés
Pour celles des manans qu'ici vous nous vantez.
Qu'à ces deux santés-là même accident survienne;
Un sort divers attend et la vôtre, et la mienne.
Par ce coup, que jamais elle n'a combattu,
La vôtre sent bientôt son courage abattu;
La mienne, au moindre choc, baisse la tête et plie,
Et jamais par le mal n'est tout-à-fait saisie.

FLORIMOND, à M. Poupelin.

Votre raisonnement est subtil et profond.

M. POUPELIN.

Je possède, il est vrai, cette matière à fond.

M. BOURRIFARD.

On devrait, à l'instant, purger la capitale

De monstres tels que vous, dont la ligue infernale
Semble avoir déclaré la guerre à la santé,
Et, malgré les efforts de notre Faculté,
La mine sourdement, abâtardit l'espèce,
Tout en parlant de nerfs et de délicatesse.

M. POUPELIN.

Ah! Messieurs! soyez donc un peu plus indulgens,
Vous qui, par ignorance, assassinez les gens,
Et confondant sans cesse et le foie, et la rate,
Exterminez l'espèce, en parlant d'Hippocrate.

M. BOURRIFARD.

Médecin de vapeurs, vous osez m'insulter!

M. POUPELIN.

De vapeurs? En ce cas, il faudrait vous traiter.

M. BOURRIFARD.

Craignez...

M. POUPELIN.

Oui, je craindrais un peu votre colère,
Si je n'avais l'honneur d'être votre confrère.

M. BOURRIFARD.

Votre air doux et benin est bien plus dangereux.
(A Florimond.)
Vous serez satisfait au-delà de vos vœux;
J'espère qu'avant peu, vous deviendrez étique,
Pulmonique, asthmatique, enfin, paralytique;
Soyez sûr, en un mot, d'être si bien traité,
Que vous ne reverrez de long-temps la santé.

M. POUPELIN.

Je ferai pour Monsieur tout ce qu'il faudra faire :
S'il eût voulu mourir, vous étiez son affaire.

FLORIMOND, à M. Bourrifard, voulant le payer.

Monsieur....

M. BOURRIFARD, sans accepter.

Bonsoir.

(Il sort brusquement comme il était entré.)

SCÈNE III.

M. POUPELIN, FLORIMOND.

M. POUPELIN.

Il va s'en venger en chemin :
Malheur à qui d'abord tombera sous sa main!

FLORIMOND.

Ce monsieur Bourrifard, par de telles boutades,
A coup sûr ne doit pas réjouir ses malades.

M. POUPELIN.

Bon! de sa belle humeur comment s'apercevoir?
Ses malades à peine ont le temps de le voir.

FLORIMOND.

Ah! j'entends. Vous m'avez tout l'air d'un galant homme,
Monsieur; puis-je savoir de quel nom l'on vous nomme?

M. POUPELIN.

Mille grâces, Monsieur : Poupelin est mon nom.
Vous n'avez donc jamais été malade?

FLORIMOND.

Non.

M. POUPELIN.

Hai... La santé chez vous doit avoir pris racine,
Et pourra tenir bon contre la médecine.

FLORIMOND.

Comment?...

M. POUPELIN.

Rassurez-vous : mon art triomphera,
Et la santé robuste avant peu cédera.
Il faudra débuter par... ce que l'on doit taire,
Qui sache s'introduire à l'ombre du mystère,
Reconnaisse la place, et nous puisse du corps
Révéler, au retour, les faibles et les forts.
Puis d'une potion, ensemble amère et douce,
Nous pourrons hasarder la légère secousse,
A votre intérieur annoncer l'ennemi,
Réveiller en sursaut l'estomac endormi;
Égratigner ce cœur, à la marche discrète,
Qui bat *incognito* dans sa sombre retraite,
Gourmander ces poumons, que trop de liberté
Engourdissait au sein de la sécurité.
Avec eux tous, ainsi, vous ferez connaissance,
Et vous allez enfin entrer en jouissance.

FLORIMOND, qui commence à s'ennuyer.

J'entends.

M. POUPELIN.

De la lancette empruntant le secours,
J'interromprai du sang cet uniforme cours,
Et troublerai par là cet accord immobile
Entre un sang trop épais et la stagnante bile.
Un essaim de vapeurs d'en bas s'élèvera,
Et dans votre cerveau s'impatronisera.
Grâce à ce tourbillon, désormais vos idées
Par un principe exact ne seront plus guidées :
Ce pouls qui, pas à pas, marchait également,
Ira tantôt fort vite, et tantôt lentement ;
Et...

FLORIMOND.

Monsieur Poupelin, s'il faut que je le dise,
Votre voix m'affadit par trop de mignardise.

M. POUPELIN.

Le reproche est nouveau ; mais je puis...

FLORIMOND.

C'est assez.

M. POUPELIN.

Je n'ai plus que deux mots...

FLORIMOND.

De grâce, finissez.

M. POUPELIN.

Je reviendrai demain.

FLORIMOND.

Non, je vous en dispense.

M. POUPELIN.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

FLORIMOND.

Que voulez-vous? Je pense
Qu'il vaut encore mieux rester comme je suis :
Avec mon ennemi je vivrai, si je puis.

(Il paie M. Poupelin, qui accepte.)

Votre peine, du moins, ne sera pas perdue.

M. POUPELIN souriant.

Vous et votre ennemi, Monsieur, je vous salue.

(Il sort.)

FIN DES VARIANTES.

L'OPTIMISTE,

OU

L'HOMME TOUJOURS CONTENT,

COMÉDIE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 22 FÉVRIER 1788.

PRÉFACE.

Je voudrais ne pas faire une préface trop longue, et cependant j'ai bien des choses à dire. Mon cœur est plein de joie et de reconnaissance; il a besoin de s'épancher. Que je suis heureux! que j'ai bien sujet de m'écrier avec mon Optimiste : Tout est bien! Le public avait accueilli mon Inconstant avec indulgence, dans l'espoir d'un meilleur ouvrage. Cet ouvrage meilleur, il a cru le trouver dans l'Optimiste; mais je vois bien qu'il attend de moi pour l'avenir quelque chose encore de mieux. Je tâcherai de faire mieux, sans doute; mais je craindrais, je l'avoue, de ne jamais rencontrer un sujet aussi intéressant que l'Optimiste. Je puis, je crois, sans qu'on me taxe de vanité, louer ce caractère; ce n'est pas moi qui l'ai inventé; il s'est présenté à mon esprit, et je l'ai saisi. Quelques personnes ont dit qu'il n'était pas dans la nature, qu'il n'existait point : on a répondu pour moi qu'il était possible, au moins; et cette réponse suffirait. J'ajoute que j'en ai trouvé le modèle dans la maison paternelle. Quand je lus mon manuscrit à ma mère, à mes sœurs, à mon frère, tous reconnurent d'abord mon père. Il lui était plus aisé qu'à M. de Plinville d'être optimiste. Peu riche, il est vrai, mais jouissant d'une honnête médiocrité, libre, chéri de tout son village, il habitait une jolie maison qu'il avait fait bâtir, des bois et des jar-

dins qu'il avait plantés et dessinés lui-même, et que, dans son enthousiasme, il trouvait aussi beaux que le parc de Versailles, dans une vallée délicieuse, sur les bords de l'Eure, à une demi-lieue du bel aquéduc de Maintenon, de Maintenon, ma patrie : il était aimé et caressé du seigneur, de feu M. le maréchal de Noailles, qui venait de temps en temps le visiter dans son ermitage. Plus heureux que l'Optimiste, il avait une compagne aimable, aussi vertueuse que belle; il n'avait pas une fille seulement, il en avait six, qui m'ont souvent inspiré, et deux garçons, dont le cadet a seul pu mettre à l'épreuve son caractère, en s'obstinant à suivre un penchant qui n'a été justifié que par l'événement. Encore, entendait-il louer avec un secret plaisir mes premiers essais semés dans l'Almanach des Muses; et si le ciel n'eût ravi ce bon père chargé d'ans et de bonnes actions, il aurait souri peut-être aux descriptions champêtres de l'Inconstant, et se serait attendri en voyant son image dans l'Optimiste.

Ce caractère existait donc. On me dit chaque jour que mille personnes s'y reconnaissent plus ou moins, ou reconnaissent leurs amis. J'ai eu tort peut-être d'intituler ma comédie l'Optimiste. Ce titre a pu promettre un homme à systèmes, et annoncer Candide mis en action. J'avais prévu d'avance cette objection, et c'est ce qui m'avait fait ajouter, ou l'Homme content de tout [1]. Ce n'est pas la seule objection que l'on ait faite contre mon ouvrage. J'aime à croire que toutes

[1] J'ai craint que le second titre ne fût encore trop général, et je m'arrête à celui-ci : l'Homme toujours content.

ont été dictées pas l'amour de l'art : plusieurs sont sans réplique. Je pourrais répondre à quelques-unes. J'aime mieux convenir que je n'ai point eu la prétention de faire une comédie parfaite. Celle-ci serait bien plus défectueuse encore, sans les conseils sages et sévères d'un digne académicien, recommandable par son goût exquis, par le don heureux de sentir finement, et de s'exprimer avec grâce; d'un académicien, d'abord mon censeur seulement, puis mon guide, puis enfin mon ami. L'Inconstant lui eut bien des obligations; l'Optimiste lui en a davantage. Il ne veut pas que je le nomme : j'obéis; mais il se nommera lui-même à la fin de mon ouvrage [1].

Après lui, un jeune ami m'a été de tous le plus utile. C'est l'auteur d'Anaximandre, et des Étourdis, cher au public à ces deux titres, plus cher à mon cœur par ses vertus et par son amitié. Je ne parle pas des vers qu'il m'a prêtés çà et là, et que je lui rendrai en nature à la première occasion; mais je déclare hautement qu'il y a dans l'Optimiste une scène tout entière de lui (celle de madame de Roselle avec Belfort au second acte). Ce n'est pas la moins bonne, assurément; c'est un enfant adoptif, que je chéris autant que les miens propres.

J'ai fait usage de beaucoup d'autres conseils; car j'ai le double bonheur d'avoir des amis éclairés, et d'être assez docile. En un mot, j'ai lieu d'être content de tout; content de tout le monde, de mes amis, qui ne m'ont point flatté ni épargné; de MM. les journalistes, qui,

[1] M. Suard.

presque tous, m'ont traité avec indulgence; des acteurs, qui ont déployé pour moi tout leur zèle et tous leurs talens; enfin, du public, qui m'a accueilli avec tant de bienveillance. Puissé-je mériter un jour tout cela! Puisse ma santé faible et délicate, me permettre de mettre au jour quelques comédies, que je sens que j'ai dans la tête, ou plutôt dans le cœur!

PERSONNAGES.

M. DE PLINVILLE, l'Optimiste.
Mme DE PLINVILLE.
ANGÉLIQUE, leur fille.
Mme DE ROSELLE, nièce de M. de Plinville.
M. DE MORINVAL.
M. DORMEUIL.
M. BELFORT, secrétaire de M. de Plinville.
ROSE, jeune suivante d'Angélique.
PICARD, vieux portier de M. de Plinville.
L'ÉPINE, laquais de M. de Plinville.
UN POSTILLON.

La scène est en Touraine, au château de Plinville.

L'OPTIMISTE,

OU

L'HOMME TOUJOURS CONTENT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

La scène représente un bosquet rempli d'arbres odoriférans.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE ROSELLE, un bouquet à la main, tire sa montre.

Est-il bien vrai? qui? moi! levée avant six heures?
Moi! dans ce vieux château, dans ces tristes demeures?
Chez mon oncle?... Heureux homme! il prétend que chez lui
Tout va le mieux du monde; et moi j'y meurs d'ennui...
Peut-être ai-je bien fait d'y venir... J'imagine
Que je puis être utile à ma jeune cousine.

Je crois... s'il était vrai?... j'avoûrai qu'à ce prix,
Je regretterais peu les plaisírs de Paris.
Près de se marier, cette pauvre Angélique
Paraît de plus en plus triste et mélancolique...
Ce jeune secrétaire, au maintien noble, aisé,
Serait-il, par hasard, un amant déguisé?
C'est un point qu'il faudrait éclaircir : je soupçonne
Qu'on va sacrifier cette jeune personne :
Tâchons de l'empêcher. Observons... Cependant
Le mariage peut se faire en attendant.
Comment le retarder? Il faudra que j'y songe :
Un prétexte... ma sœur.... bon! le premier mensonge
Suffira...

SCÈNE II.

Mme DE ROSELLE, ROSE.

Mme DE ROSELLE.

Bonjour, Rose. Où portez-vous vos pas?

ROSE.

Ah! Madame! pardon; je ne vous voyais pas.
J'ai poussé jusqu'au bout de la grande avenue;
Et puis, sans y songer, je suis ici venue.
Je vais...

(Elle veut se retirer.)

Mme DE ROSELLE.

Vous me fuyez? causons.

ROSE.

Avec plaisir :
Car, moi, j'aime à causer; d'ailleurs, j'ai du loisir;
Mademoiselle écrit.

Mme DE ROSELLE.

Elle est déjà levée?

ROSE.

Bon! jamais le soleil au lit ne l'a trouvée :
Elle n'en dort pas mieux.

Mme DE ROSELLE.

Elle a donc mal dormi?

ROSE.

Très-mal : je l'entendais; elle a pleuré, gémi.

Mme DE ROSELLE.

Elle a du chagrin?

ROSE, soupire.

Oui.

Mme DE ROSELLE.

Ma tante aussi la gronde!

ROSE.

Elle est grondée ainsi depuis qu'elle est au monde.

Mme DE ROSELLE.

Oui, ma tante souvent prend de l'humeur pour rien.

ROSE.

Tout en nous querellant, elle nous veut du bien :

Pour sa fille surtout sa tendresse est extrême.

Mme DE ROSELLE.

Elle aime aussi mon oncle, et le gronde de même.

ROSE.

Tenez, je sais fort bien la cause de son mal.
C'est qu'elle n'aime point Monsieur de Morinval;
Car, lorsqu'elle le voit, ou dès qu'on le lui nomme...

Mme DE ROSELLE.

Morinval, cependant, a l'air d'un galant homme.

ROSE.

Galant homme, d'accord; mais boudeur et chagrin :
On ne lui voit jamais un air ouvert, serein.
Pour moi, son seul aspect m'inspire la tristesse :
Il se peint tout en noir, excepté ma maîtresse;
Et puis, il n'est point jeune, et ma maîtresse l'est.

Mme DE ROSELLE.

Il n'est pas vieux non plus.

ROSE.

Ah! pardon, s'il vous plaît.
Il a bien cinquante ans, elle n'en a que seize :
Comment voulez-vous donc qu'un tel époux lui plaise?
Pour moi, je ne sais pas quand je me marîrai;
Mais je répondrais bien que je n'épouserai
Qu'un jeune homme : du moins, quand on est du même âge,
On fait jusques au bout, ensemble, le voyage.

Mme DE ROSELLE.

Monsieur Belfort paraît aimable.

ROSE.

Oh! oui.

Mme DE ROSELLE.

Sait-on,
Dites-moi, ce que c'est que ce jeune homme?

ROSE.

Non;
Car Monsieur l'a reçu sur sa seule figure.

Mme DE ROSELLE.

Par quel hasard?

ROSE.

Un soir, la nuit était obscure,
Un jeune homme demande un asile : on l'admet...
C'était monsieur Belfort. Il entre; l'on soupait :
On l'invite. Il paraît spirituel, honnête.
Le lendemain, il veut repartir; on l'arrête.
Il pleuvait : cependant comme il pleuvait toujours,
Monsieur, qui le retint ainsi pendant huit jours,
Goûtait de plus en plus son ton, son caractère.
Enfin, quoiqu'il n'eût pas besoin de secrétaire,
En cette qualité, Monsieur l'a retenu.

Mme DE ROSELLE.

Bon! et depuis ce temps n'est-il pas mieux connu?

ROSE.

Ses bonnes qualités l'ont assez fait connaître.

Mme DE ROSELLE.

Il a plus d'un emploi, car il tient lieu de maître
A ma cousine.

ROSE.

Eh! oui : comme il parlait un soir
D'anglais, Mademoiselle a voulu le savoir.
« Donnez-en des leçons, » dit Monsieur : il en donne.

Mme DE ROSELLE.

Avec succès, dit-on?

ROSE.

Il dit qu'elle l'étonne,
Madame; elle savait sa grammaire en huit jours.

Mme DE ROSELLE.

En huit jours! Êtes-vous toujours là?

ROSE.

Moi? toujours.

Mme DE ROSELLE.

Belfort paraît donner ces leçons avec zèle.

ROSE.

Tout-à-fait; il chérit beaucoup Mademoiselle.

Mme DE ROSELLE.

A ce que je puis voir, elle-même en fait cas?

ROSE.

Oh! beaucoup; en effet, qui ne l'aimerait pas?
Mademoiselle et moi, même esprit nous anime,
Et, comme elle, pour lui, moi, j'ai beaucoup d'estime.

Si vous saviez combien il est honnête, doux!...

Mme DE ROSELLE.

Je l'ai jugé d'abord. Que dit-il, entre nous,
De l'air triste et rêveur de ma jeune cousine?

ROSE.

Mais il est bien chagrin de la voir si chagrine.
On lit dans ses regards une tendre pitié :
Un frère pour sa sœur n'a pas plus d'amitié.
Le matin, de sa chambre il attend que je sorte,
Et me demande alors comment elle se porte.
Mais on rit; c'est Monsieur.

SCÈNE III.

Mme DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

Ah! ma nièce, c'est toi?
La rencontre vraiment est heureuse.

Mme DE ROSELLE.

Pour moi.
Mon cher oncle est toujours au comble de la joie.

M. DE PLINVILLE.

Pour en avoir, Madame, il suffit qu'on vous voie.
(A Rose.)
Bonjour, Rose.

ROSE.

Monsieur...

M. DE PLINVILLE.

Mais comme elle embellit!
Du matin jusqu'au soir, elle chante, elle rit.

ROSE.

Monsieur me dit toujours quelque chose d'honnête.

M. DE PLINVILLE.

Nous aurons du plaisir, j'espère, à notre fête.
J'ai dans l'idée;... oh! oui : j'ai fait, ma chère enfant,
Un rêve!... car je suis heureux, même en dormant.

Mme DE ROSELLE.

Oh! je le crois.

ROSE.

Monsieur, contez-nous donc, de grâce...

M. DE PLINVILLE.

Il n'en reste au réveil qu'une légère trace;
Et j'aurais maintenant peine à le ressaisir :
Je me souviens du moins qu'il m'a fait grand plaisir,
Et cela me suffit; car lorsque je me lève,
Je suis heureux encor, mais ce n'est plus en rêve.

Mme DE ROSELLE.

Vous rêvez bien encor, mais c'est tout éveillé.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai : que de fois je me suis oublié
Au bord d'une fontaine, ou bien dans la prairie!

Là, seul, dans une vague et douce rêverie,
Je suis... ce que je veux, grand roi, simple berger!...
Que sais-je, moi? Quelqu'un vient-il me déranger?
Alors j'aime encor mieux être moi que tout autre.

Mme DE ROSELLE.

Le sort d'un roi n'est pas plus heureux que le vôtre.
Je suis contente aussi : pour la première fois
J'ai vu l'aurore.

M. DE PLINVILLE.

Bon!

ROSE.

Tous les jours je la vois.

M. DE PLINVILLE.

En effet, on n'est pas plus matinal que Rose.

Mme DE ROSELLE.

Savez-vous que l'aurore est une belle chose?

M. DE PLINVILLE.

Oh! oui, surtout ici, surtout au mois de mai.
C'est bien le plus beau mois de l'année.

Mme DE ROSELLE.

Il est vrai.

ROSE.

C'est un mois qu'en effet, comme vous chacun aime.
Mais en janvier, Monsieur, vous disiez tout de même.

M. DE PLINVILLE.

J'avoûrai, mon enfant, que toutes les saisons

Me plaisent tour-à-tour, par diverses raisons :
Janvier a ses beautés, et la neige est superbe.

Mme DE ROSELLE.

Il est plus doux pourtant de voir renaître l'herbe,
Et les fleurs...

M. DE PLINVILLE.

Oui, les fleurs. Par exemple, en ces lieux
On respire une odeur, un frais délicieux.
Dis-moi, vit-on jamais plus belle matinée?
Que nous allons avoir une belle journée!
Il semble, en vérité, que le ciel prenne soin
D'envoyer du beau temps lorsque j'en ai besoin!

Mme DE ROSELLE.

Tout exprès!

M. DE PLINVILLE.

Pouvions-nous enfin pour notre pêche,
Choisir une journée et plus douce, et plus fraîche?

Mme DE ROSELLE.

Oh! non. J'aime beaucoup à voyager sur l'eau.

M. DE PLINVILLE.

Oui? tant mieux!... Tu verras le plus joli bateau!...

ROSE.

Ah! charmant.

M. DE PLINVILLE, à Rose.

Angélique est sans doute habillée?

ROSE.

Pas encor.

M. DE PLINVILLE.

Bon! Du moins est-elle réveillée?

ROSE.

Oh! oui, Monsieur : je vais l'habiller à l'instant.
Ne partez pas sans nous.

M. DE PLINVILLE.

Non, non; l'on vous attend.
Hâtez-vous.

ROSE, en s'en allant.

Je voudrais être déjà partie!
Une pêche! un bateau!... la charmante partie!

SCÈNE IV.

Mme DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE la suit des yeux.

Heureux âge! à seize ans on n'a point de souci :
Tout plaît.

Mme DE ROSELLE.

Mais ma cousine est pourtant jeune aussi.
D'où vient donc le chagrin qui chaque jour la mine?

M. DE PLINVILLE.

Quoi! le chagrin, dis-tu? Serait-elle chagrine?

Mme DE ROSELLE.

Vous ne remarquez pas?

M. DE PLINVILLE.

Non.

Mme DE ROSELLE.

Pourtant, on voit bien
Qu'elle rêve...

M. DE PLINVILLE.

En effet. Mais, bon! cela n'est rien.
Elle a quelque regret de nous quitter, sans doute;
Et puis, elle est modeste : on sait ce qu'il en coûte...
Mais dès que Morinval aura reçu sa main,
Tu verras : je voudrais que ce fût dès demain.

Mme DE ROSELLE.

A propos, cet hymen, il faudra le remettre.

M. DE PLINVILLE.

Et pourquoi?

Mme DE ROSELLE.

De ma sœur je reçois une lettre;
A la noce, dit-elle, elle veut se trouver,
Et dans huit jours, peut-être, elle doit arriver.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi donc avec toi n'est-elle pas venue?

Mme DE ROSELLE.

Elle hésitait toujours : sa lenteur est connue.
Moi, je l'ai devancée.

M. DE PLINVILLE.

A ravir.

Mme DE ROSELLE.

Ce délai
N'est rien : qu'est-ce, après tout, que huit jours?

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai.
Trop heureux de revoir madame de Mirbelle!
Nous allons tous les deux disputer de plus belle.
Je la connais, aussi, je vais me préparer.

Mme DE ROSELLE, à part.

Cela nous donnera le temps de respirer.

M. DE PLINVILLE.

Nous ne l'attendrons pas du moins pour notre fête.
Mais, on vient.

Mme DE ROSELLE.

Comment donc, ma tante est déjà prête!

M. DE PLINVILLE.

Oh! ma femme est toujours exacte aux rendez-vous.

SCÈNE V.

Mme DE ROSELLE, Mme DE PLINVILLE,
M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE l'embrasse.

Bonjour, ma chère amie.

Mme DE PLINVILLE.

Ah! ah! Monsieur, c'est vous?
Bonjour, ma nièce. Non, je crois que de la vie,
Maîtresse de maison ne fut plus mal servie.
En voilà déjà trois qu'il m'a fallu gronder.

M. DE PLINVILLE.

Ma femme est vigilante; elle sait commander.

Mme DE PLINVILLE.

J'en ai besoin, Monsieur, car vous n'y songez guère.

M. DE PLINVILLE.

Puisque vous faites tout, je n'ai plus rien à faire.

Mme DE PLINVILLE.

Il faut bien faire tout, si vous ne faites rien.

M. DE PLINVILLE.

Bonne réplique! Allons, point de souci.

Mme DE PLINVILLE.

Fort bien!
Et vous croyez, Monsieur, qu'avec ce beau système,
Les choses vont ici se faire d'elles-même.

M. DE PLINVILLE.

Il me semble pourtant qu'elles ne vont pas mal.
Nous rirons ce matin, Dieu sait! Si Morinval
Et ma fille venaient, on se mettrait en route.

Mme DE PLINVILLE.

On ne s'y mettra point.

M. DE PLINVILLE.

On ne part pas?

Mme DE PLINVILLE.

Sans doute.
La partie est remise.

Mme DE ROSELLE.

Est remise!... Comment?...
Vous riez?

Mme DE PLINVILLE.

Oui; je suis en belle humeur, vraiment!

M. DE PLINVILLE.

Mais encor, dites-moi quelle raison soudaine?...

Mme DE PLINVILLE.

Cette raison, Monsieur, c'est que j'ai la migraine.

Mme DE ROSELLE.

Cette migraine-là vient bien mal-à-propos.

Mme DE PLINVILLE, à madame de Roselle.

Aussi, dès le matin il trouble mon repos :
Il fait un bruit!...

M. DE PLINVILLE.

Qui? moi?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROSE.

ROSE accourt.

Monsieur, Mademoiselle
Va venir à l'instant.

Mme DE PLINVILLE.

On n'a pas besoin d'elle.

ROSE.

Comment?

Mme DE ROSELLE.

On ne part point.

ROSE.

Et le joli bateau?
Où déjeûnera-t-on, en ce cas?

Mme DE PLINVILLE.

Au château.

(A Madame de Roselle.)

Venez-vous? il s'agit d'une affaire importante;
Je reçois de Paris des étoffes...

Mme DE ROSELLE.

Ma tante,...
Vous avez plus de goût...

Mme DE PLINVILLE.

Le mien est peu commun,

D'accord; mais deux avis valent toujours mieux qu'un.
Ma fille, là-dessus est d'une insouciance!...
Je suis prête vingt fois à perdre patience.

M. DE PLINVILLE.

Elle fait la méchante.

Mme DE ROSELLE.

Il me semble, entre nous,
Qu'au fond, l'essentiel est le choix d'un époux.

Mme DE PLINVILLE.

J'en conviens : mais ce choix est une affaire faite;
Et de ce côté-là, ma fille est satisfaite.
Venez donc.

M. DE PLINVILLE.

Un moment.

Mme DE PLINVILLE.

Eh! oui, pour babiller
Restez ici, Monsieur; nous allons travailler.

Mme DE ROSELLE.

Mon oncle, dans le port faites rentrer la flotte.

SCÈNE VII.

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

(En riant.) (A Rose.)

Ah! la flotte! il est gai. Te voilà toute sotte!

ROSE.

J'en pleurerais.

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a de fâcheux instans...
Heureusement, cela ne dure pas long-temps.

ROSE.

Mais cela recommence.

M. DE PLINVILLE.

Elle crie, elle gronde;
Mais c'est la femme, au fond, la meilleure du monde.

ROSE.

A cela près; pourquoi ne part-on pas, Monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a la migraine; et l'on n'est pas d'humeur,
Quand on souffre... D'ailleurs le temps, je crois, se brouille:
Regarde.

ROSE.

Vous riez si bien, lorsqu'on se mouille!
L'autre jour encore...

M. DE PLINVILLE.

Oui; mais un temps pluvieux
Nuirait à ma santé.

ROSE.

Vous êtes beaucoup mieux,
Ce me semble, Monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Oui, vraiment, à merveille;
Je me sens chaque jour mieux portant que la veille.
Et je vois revenir les forces, l'appétit.

ROSE.

Hai... vous avez été bien malade.

M. DE PLINVILLE.

On le dit.

ROSE.

Vous en douteriez ?

M. DE PLINVILLE.

Non; mais, vois-tu, chère Rose,
D'honneur! je n'ai pas, moi, senti la moindre chose.
J'étais dans un profond et morne accablement,
Mais qui ne me faisait souffrir aucunement.

ROSE.

Ah! ah!

M. DE PLINVILLE.

Notre machine alors est engourdie,
Et c'est un vrai sommeil, que cette maladie.
Mais, en revanche aussi, que le réveil est doux!
Nous renaissons alors, et le monde avec nous.
Vous vivez par instinct; moi, je sens que j'existe.
J'éprouve une langueur, mais elle n'est point triste;
Et ma faiblesse même est une volupté
Dont on n'a pas d'idée en parfaite santé :
La santé peut paraître, à la longue, un peu fade;

Il faut, pour la sentir, avoir été malade.
Je voudrais, qu'à ton tour, tu pusses l'être aussi,
Et tu verrais toi-même...

ROSE.

Ah! Monsieur, grand merci;
Tomber malade, moi!

M. DE PLINVILLE.

Ce serait bien dommage.

ROSE.

Et puis si je mourais?...

M. DE PLINVILLE.

Bon! meurt-on à ton âge?
Tu me vois!...

ROSE.

Vous vivez, nous sommes tous contens :
Mais, Monsieur, je m'arrête en ce lieu trop long-temps.
Je m'en vais, de ce pas, trouver Mademoiselle :
Car le moins que je puis, je me sépare d'elle.

M. DE PLINVILLE.

C'est bien fait.

(Rose sort.)

SCÈNE VIII.

M. DE PLINVILLE, seul.

Cette Rose est une aimable enfant;

Elle aime sa maîtresse, oh! mais si tendrement!
Dès sa première enfance, auprès d'elle nourrie,
On la prendrait plutôt pour une sœur chérie.
Hé bien, pour un peu d'or, voyez quelle douceur!
A ma fille je donne une amie, une sœur :
On est vraiment heureux d'être né dans l'aisance.
Je suis émerveillé de cette Providence,
Qui fit naître le riche auprès de l'indigent :
L'un a besoin de bras, l'autre a besoin d'argent :
Ainsi tout est si bien arrangé dans la vie,
Que la moitié du monde est par l'autre servie.

SCÈNE IX.

M. DE PLINVILLE, PICARD.

PICARD.

Bien arrangé, pour vous; mais moi, j'en ai souffert.
Pourquoi ne suis-je pas de la moitié qu'on sert?

M. DE PLINVILLE.

Parce que tu n'es point de la moitié qui paie.

PICARD.

Et pourquoi, par hasard, ne faut-il point que j'aie
De quoi payer?

M. DE PLINVILLE.

Eh! mais, pouvions-nous être tous
Riches?

PICARD.

Je pouvais, moi, l'être aussi-bien que vous.

M. DE PLINVILLE.

Tu ne l'es pas, enfin.

PICARD.

Voilà ce qui me fâche.
Je remplis dans ce monde une pénible tâche,
Et depuis cinquante ans.

M. DE PLINVILLE.

Tu devrais, en ce cas,
Être fait au service.

PICARD.

Eh ! l'on ne s'y fait pas.
Lorsque je veux rester, vous voulez que je sorte ;
Veux-je sortir, il faut que je garde la porte.
Vous êtes maître enfin, et moi, je suis valet :
Je dois aller, venir, rester, comme il vous plaît.

M. DE PLINVILLE.

Tu n'en prends qu'à ton aise.

PICARD.

Oh !...

M. DE PLINVILLE.

L'on te considère,
Et tous mes gens ici te traitent comme un père.

PICARD.

Et je sers tout le monde.

M. DE PLINVILLE.

Eh! cela n'y fait rien :
Sois content de ton sort, ainsi que moi du mien.

PICARD.

Je n'ai point, comme vous, l'art de m'en faire accroire,
Et ne sais point voir clair, quand la nuit est bien noire.

M. DE PLINVILLE.

Je suis donc bien crédule?

PICARD.

On vous vole à l'envi;
Et vous vous croyez, vous, parfaitement servi?

M. DE PLINVILLE riant.

En vérité?

PICARD.

Chez vous, on pille, on pleure, on gronde;
Vous trouvez tout cela le plus joli du monde.

M. DE PLINVILLE.

Mais je ne savais pas un mot de tout ceci.

PICARD.

On vous battrait enfin; vous diriez, *grand merci.*

M. DE PLINVILLE.

Le bon Picard a donc le petit mot pour rire!

PICARD, en s'en allant.

Oui! je suis fort plaisant!

M. DE PLINVILLE.

Tu n'as plus rien à dire!

PICARD, enroué à force de s'être échauffé.

Eh! je sors.

M. DE PLINVILLE.

Où vas-tu?

PICARD.

Du matin jusqu'au soir
Ne faut-il pas courir? je ne saurais m'asseoir :
Madame, à tous momens, m'envoie à ce village;
Et... pour je ne sais quoi : dès le matin, j'enrage.

M. DE PLINVILLE.

Allons, va, mon ami.

PICARD.

Voilà bien leurs propos!
Va, mon ami! Pour eux, ils restent en repos.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DE PLINVILLE, seul.

Picard est un peu brusque, il faut que j'en convienne.
Chacun a son humeur, après tout : c'est la sienne.
Je dois quelques égards à ce vieux serviteur.
Il m'est fort attaché, malgré son air grondeur.
Ce bon Picard est las de servir, à l'entendre;

Et cependant au mot si je voulais le prendre,
Je l'attraperais bien : car, j'ai cela de bon,
Je suis aimé, chéri de toute ma maison.

(Il s'arrête un moment, comme pour se recueillir.)

Quand j'y songe, je suis bien heureux! je suis homme,
Européen, Français, Tourangeau, gentilhomme :
Je pouvais naître Turc, Limousin, paysan;
Je ne suis magistrat, guerrier ni courtisan;
Non : mais je suis seigneur d'une lieue à la ronde.
Le château de Plinville est le plus beau du monde.
Je suis de mes vassaux respecté comme un roi,
Adoré comme un père : il n'est autour de moi
Pas un seul pauvre, oh! non; mes voisins me chérissent;
Mes fermiers sont heureux, et même ils s'enrichissent.
J'ai, du moins je le crois, une agréable humeur;
Trop ni trop peu d'esprit, et surtout un bon cœur.
Je suis heureux époux, et père de famille.
Je n'ai point de garçons : mais aussi quelle fille!
J'ai de bons vieux amis, des serviteurs zélés.
Je te rends grâce, ô ciel! tous mes vœux sont comblés.

SCÈNE XI.

M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE.

Ah! bonjour, mon ami.

M. DE MORINVAL.

Bonjour, je vous salue.

M. DE PLINVILLE.

Vous venez à propos : je passais en revue
Tous mes sujets de joie...

M. DE MORINVAL.

Et moi, tous mes chagrins.

M. DE PLINVILLE.

Je songeais comme ici mes jours sont purs, sereins.

M. DE MORINVAL.

Que ne puis-je me croire heureux comme vous faites!

M. DE PLINVILLE.

Mais il ne tient qu'à vous de le croire; vous l'êtes.

M. DE MORINVAL.

Heureux, moi? sans sujet mes parens m'ont haï;
Par des gens que j'aimais, je me suis vu trahi.

M. DE PLINVILLE.

Oubliez-les; songez à l'ami qui vous reste.

M. DE MORINVAL.

Puis-je oublier encor cet accident funeste,
Qui me priva d'un frère, hélas! que j'adorais?

M. DE PLINVILLE.

Je vous en tiendrai lieu.

M. DE MORINVAL.

Puis, quatre mois après,

Je devins veuf. Dès-lors isolé, sans famille...

M. DE PLINVILLE.

Mais, si vous n'étiez veuf, vous n'auriez pas ma fille.

M. DE MORINVAL.

Je l'avoue.

M. DE PLINVILLE.

A propos, ma nièce a désiré
Que de huit jours au moins l'hymen fût différé.

M. DE MORINVAL.

Et pourquoi donc?

M. DE PLINVILLE.

Sa sœur en ces lieux doit se rendre
Dans huit jours : je ne puis m'empêcher de l'attendre.

M. DE MORINVAL.

Mais elle ne devait pas venir.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai;
Elle a changé d'avis.

M. DE MORINVAL.

Mon ami, ce délai
N'est point naturel.

M. DE PLINVILLE.

Bon!

M. DE MORINVAL.

Je crains quelque mystère.

M. DE PLINVILLE.

A l'autre!

M. DE MORINVAL.

J'ai, je crois, le malheur de déplaire
A votre nièce.

M. DE PLINVILLE.

Eh! mais, vous êtes singulier;
Ma nièce fait de vous un cas particulier.
Et d'ailleurs, il suffit que ma fille vous aime.

M. DE MORINVAL.

Mais êtes-vous bien sûr qu'Angélique elle-même?...

M. DE PLINVILLE.

Eh! puisqu'elle consent à vous donner sa main...

M. DE MORINVAL.

J'ai peur qu'elle ne forme à regret cet hymen.

M. DE PLINVILLE.

Vos frayeurs, entre nous, ne sont pas raisonnables.

M. DE MORINVAL.

Si fait : je ne suis point de ces gens fort aimables :
Je ne suis plus très-jeune.

M. DE PLINVILLE.

Avez-vous cinquante ans?

M. DE MORINVAL.

Non, pas encor.

M. DE PLINVILLE.

Hé bien! ce n'est plus le printemps,
Mais ce n'est pas l'hiver. Ma fille est douce et sage;
Elle aimera bien mieux un époux de votre âge.

M. DE MORINVAL.

Je ne sais :... cependant elle me parle peu.

M. DE PLINVILLE.

Elle n'est point parleuse, et j'en rends grâce à Dieu.

M. DE MORINVAL.

Je ne lui trouve pas cet air satisfait, tendre...

M. DE PLINVILLE.

Écoutez; à notre âge, il ne faut pas s'attendre
A des transports d'amour...

M. DE MORINVAL.

Non, mais...

M. DE PLINVILLE.

Vous lui plaisez,
Vous avez son estime : hé bien! vous l'épousez.
Je vais vous confier le bonheur de ma fille,
Et nous ne ferons plus qu'une seule famille.
Déjà depuis long-temps nous étions bons amis,
Séparés par l'humeur, par le cœur réunis.
Vous me grondez toujours, et toujours je vous aime.
Vous me convenez fort, je vous conviens de même.
Vous avez, comme moi, naissance, bien, santé :

Il ne vous manque plus qu'un peu de ma gaîté;
Mais c'est un beau secret que vous allez apprendre :
On doit devenir gai, quand on devient mon gendre.

(Il prend Morinval sous le bras, et sort avec lui.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BELFORT, seul.

Que mon sort est cruel! Que de maux j'ai soufferts!
L'avenir m'en prépare encor de plus amers.
Non, je ne puis jamais être heureux ni tranquille.
Ah! je devrais quitter ce dangereux asile;
Je le veux, et pourtant j'y reste malgré moi.

(Il rêve.)

SCÈNE II.

Mme DE ROSELLE, M. BELFORT [1].

Mme DE ROSELLE, de loin, à part.

Il doit être en ces lieux. Oui, c'est lui que je voi;
Profitons du moment. Avec un peu d'adresse,
De ses secrets bientôt je me rendrai maîtresse.
A son âge, on est franc, facile à pénétrer.

[1] Cette scène est de mon ami Andrieux. (Voyez la préface de l'Optimiste.)

(Haut, à Belfort.)

Ah! je n'espérais pas ici vous rencontrer,
Monsieur Belfort.

M. BELFORT.

Madame!...

Mme DE ROSELLE.

Excusez, je vous prie;
Je trouble quelque douce et tendre rêverie.

M. BELFORT.

Vous m'honorez beaucoup, en daignant la troubler.

Mme DE ROSELLE.

Moi, je serai fort aise aussi de vous parler.
Soyez persuadé qu'à vous je m'intéresse :
Je vous crois l'âme honnête et pleine de noblesse.
Vous avez de l'esprit.

M. BELFORT.

Ah! Madame!

Mme DE ROSELLE.

Je veux
Que nous fassions ici connaissance tous deux.

M. BELFORT.

Madame, un tel discours et me flatte et m'oblige.

Mme DE ROSELLE.

Oui, je veux tout-à-fait vous connaître, vous dis-je.
Vous pouvez me parler sans nul déguisement.
Que faites-vous ici? répondez franchement.

M. BELFORT.

Moi? j'y suis secrétaire, et fort content de l'être.

Mme DE ROSELLE.

Voilà tout?

M. BELFORT.

Voilà tout.

Mme DE ROSELLE.

Vous êtes bien le maître
De ne pas m'avouer, Monsieur, tous vos secrets :
Mais, tenez, je les sais, ou du moins à-peu-près.

M. BELFORT.

Que savez-vous?

Mme DE ROSELLE.

En vain vous voudriez me taire
Que vous n'êtes point fait pour être secrétaire.

M. BELFORT.

Sur quoi le jugez-vous?

Mme DE ROSELLE.

C'est que j'ai de bons yeux,
Le talent d'observer, et l'esprit curieux.
Un geste, un seul regard en dit plus qu'on ne pense.
Et puis, quelqu'un peut-être a votre confidence :
On aurait pu savoir par des gens bien instruits...

M. BELFORT.

Oh! non : je réponds bien qu'on ignore où je suis.
Mon père, dans le monde, est le seul qui le sache.

Mme DE ROSELLE.

Oui? j'avais donc raison. Ici Monsieur se cache.
Vous allez admirer ma pénétration.
Vous êtes, je le vois, né de condition.

M. BELFORT.

Qui peut vous avoir dit?... quelle surprise extrême!

Mme DE ROSELLE.

Faut-il vous raconter votre histoire à vous-même?
Votre nom de Belfort est un nom supposé.

M. BELFORT.

Vous le savez?

Mme DE ROSELLE.

Ici vous êtes déguisé.

M. BELFORT.

Déguisé? point du tout.

Mme DE ROSELLE.

Par quelle fantaisie
Avez-vous accepté cet emploi, je vous prie?

M. BELFORT.

Mais, par nécessité.

Mme DE ROSELLE.

Vous plaisantez. Comment?
Votre père a du bien!

M. BELFORT.

Oh! non, certainement.
Il en avait jadis; mais un revers funeste...

Mme DE ROSELLE.

Allons : dispensez-moi de vous conter le reste.
Vous voyez que je sais votre histoire assez bien.

M. BELFORT.

Je vois que vous savez très-peu de chose ou rien.

Mme DE ROSELLE.

Oui-da! Vous me piquez. Hé bien! voulez-vous faire
Entre nous un accord qui ne peut vous déplaire?
Je vais vous dire encor quelque chose en secret.
Si je me trompe, à vous permis d'être discret;
Vous ne m'avoûrez rien. Mais si, par aventure,
Je ne vous dis ici que la vérité pure;
Alors, promettez-moi de ne me rien cacher.
Il faut y consentir, ou vous m'allez fâcher.

M. BELFORT.

Eh bien! j'en cours le risque, et j'y consens, Madame.

Mme DE ROSELLE.

Voici donc mon secret : c'est qu'au fond de votre âme
Vous aimez ma cousine, et que vous combattez
En vain un sentiment...

M. BELFORT.

Ah! Madame, arrêtez :
Comment avez-vous pu deviner que je l'aime,
Tandis que je voulais le cacher à moi-même?

Mme DE ROSELLE.

C'est donc là le moyen de vous faire parler?

J'en étais sûre.

M. BELFORT.

Ah! Dieu! vous me faites trembler.
Ce secret qu'en mon cœur vous venez de surprendre,
Gardez-le-moi du moins. Je vais tout vous apprendre,
Madame; vos bontés ont su m'encourager.
Vous lirez dans mon cœur, et vous m'allez juger.
Vos conseils guideront mon inexpérience;
Ne vous offensez pas de tant de confiance.

Mme DE ROSELLE.

M'en offenser, Monsieur, moi qui veux l'obtenir?
Non, en me l'accordant, vous me ferez plaisir.
Mais quoi! si vous voulez qu'en ceci je vous serve,
Il faudra me parler franchement, sans réserve.
On vous nomme?

M. BELFORT.

Dormeuil.

Mme DE ROSELLE.

Dormeuil! Eh! mais je crois
Que nous avons beaucoup de Dormeuil en Artois.

M. BELFORT.

J'en suis.

Mme DE ROSELLE.

Bon! en ce cas, je connais votre père,
Je l'ai vu fort souvent. C'est un bon militaire,
Fort estimé, rempli de courage et d'honneur :

Mais il aime le jeu, dit-on, à la fureur;
Et cette passion, aujourd'hui trop commune,
A dérangé, je crois, tout-à-fait sa fortune.

M. BELFORT.

Il est vrai : vous savez d'où vient tout mon malheur.
Un père que j'adore en est le seul auteur.
Je sais qu'il m'aime, au fond, et je lui rends justice.
Il m'avait, jeune encor, fait entrer au service.
Mais, privé de secours, y pouvais-je rester?
Manquant de tout, Madame, il m'a fallu quitter.
J'ai fui. J'ai cru devoir, honteux de ma misère,
Déguiser ma naissance et le nom de mon père.
Je vins ici : mon cœur y perdit son repos;
Et c'est là le dernier, le plus grand de mes maux.

Mme DE ROSELLE.

A ma jeune cousine avez-vous fait connaître
Votre amour?

M. BELFORT.

Ah! jamais. Moi le laisser paraître!
Hasarder un aveu? j'étais loin d'y penser.
A la fuir dès long-temps j'aurais dû me forcer.
Souvent j'allais partir; un charme involontaire
M'a retenu près d'elle : au moins j'ai su me taire;
Trop heureux de songer, quand je vois sa froideur,
Que je n'ai pas troublé sa paix et son bonheur!
Mais on vient : c'est Monsieur. Il faut que je l'évite;
Il pourrait voir mon trouble.

Mme DE ROSELLE.

Eh quoi! partir si vite?

(Il va pour sortir.)

SCÈNE III.

M. BELFORT, M. DE PLINVILLE, Mme DE ROSELLE.

M. DE PLINVILLE, à M. Belfort.

Bon! vous vous retirez, en me voyant? pourquoi?
Eh mais, ne faites point d'attention à moi.
Du matin jusqu'au soir, je viens, je me promène;
Vers ce lieu-ci, surtout, un penchant me ramène.

Mme DE ROSELLE.

J'y viens souvent aussi. C'est un joli berceau,
Solitaire, et pourtant très-voisin du château.

M. DE PLINVILLE.

Vous-même, cher Belfort, c'est ici, ce me semble,
Que vous et votre élève étudiez ensemble.

M. BELFORT.

Oui, Monsieur, très-souvent.

M. DE PLINVILLE.

Et vous avez raison.
Voici, je crois, bientôt l'heure de la leçon.

(A Madame de Roselle.)

Angélique est savante : elle lit les poètes.

(A M. Belfort.)

Moi, je l'ai toujours dit : jeune comme vous l'êtes,
On enseigne bien mieux : rien n'est plus naturel.
Vous êtes, sans mentir, un bien heureux mortel!
Vous avez pour élève une jeune personne,
J'ose le dire, aimable, aussi belle que bonne.
Vous habitez d'ailleurs le plus charmant pays!...
Je vous traite aussi bien qu'on traiterait un fils.
Il est aisé de voir que ma femme vous aime.
Chacun en fait autant ; et ma fille elle-même,
Quand on parle de vous...

M. BELFORT, très-ému.

Elle me fait honneur.
Monsieur... assurément... je sens tout mon bonheur.
Je ne puis exprimer... Pardon, je me retire.

M. DE PLINVILLE.

Allez, j'entends fort bien ce que cela veut dire.

Mme DE ROSELLE, à part.

Ah mon cher oncle! moi, je l'entends mieux que vous.

SCÈNE IV.

M. DE PLINVILLE, Mme DE ROSELLE.

M. DE PLINVILLE.

Intéressant jeune homme! il s'éloigne de nous,
Tout pénétré de joie et de reconnaissance.

Je suis charmé d'avoir fait cette connaissance.

Mme DE ROSELLE.

De sa réception on m'a fait le récit :
Il est plaisant.

M. DE PLINVILLE.

Toujours cela me réussit.
Je suis, sans me vanter, bon physionomiste ;
Et je ne pense pas que, depuis que j'existe...

Mme DE ROSELLE.

Vous prîtes cependant un laquais, l'an passé :
Pour vol, presqu'aussitôt, ma tante l'a chassé.
Vous aimiez, m'a-t-on dit, sa physionomie.

M. DE PLINVILLE.

Oh ! l'on peut se tromper une fois en sa vie.
Mais tu vois, sur Belfort si je me suis trompé !
Dès le premier abord sa candeur m'a frappé.

Mme DE ROSELLE.

Oui, moi-même, en effet, dès la première vue,
Son air modeste et franc pour lui m'a prévenue,
J'en conviens.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois. Il suffit de le voir.

Mme DE ROSELLE.

Mais, entre nous, pourtant, j'aurais voulu savoir...

M. DE PLINVILLE.

Savoir? quoi?

Mme DE ROSELLE.

M'informer...

M. DE PLINVILLE.

Si Belfort est honnête!
Me préserve le ciel d'une pareille enquête!
Loin de moi les soupçons et les certificats :
Cela répugne trop à des cœurs délicats.
Le charme de la vie est dans la confiance.
J'en ai fait, mille fois, la douce expérience :
Chaque jour je l'éprouve au sujet de Belfort.
Va, les honnêtes gens se connaissent d'abord.
Un certain... ou plutôt, veux-tu que je te dise?
Je crois fort, et toujours ce fut là ma devise,
Que les hommes sont tous, oui, tous, honnêtes, bons.
On dit qu'il est beaucoup de méchans, de fripons;
Je n'en crois rien; je veux qu'il s'en trouve peut-être
Un ou deux; mais ils sont aisés à reconnaître :
Et puis, j'aime bien mieux, je le dis sans détours,
Être une fois trompé, que de craindre toujours.

Mme DE ROSELLE.

Eh! qui de vous tromper pourrait être capable?
Vous êtes pour cela trop bon et trop aimable.
Je me sens attendrie; il semble, auprès de vous,
Que je respire un air et plus calme et plus doux.
Mais quelqu'un vient, je crois.

M. DE PLINVILLE regarde.

C'est ma chère Angélique.

Mme DE ROSELLE.

Voyez, n'est-elle pas sombre, mélancolique?

M. DE PLINVILLE.

Non. Ma fille toujours a l'esprit occupé.
Elle pense à l'anglais, ou je suis bien trompé.

Mme DE ROSELLE.

Elle marche à pas lents.

M. DE PLINVILLE.

Oui, sa démarche est sage.
Quelle aimable candeur brille sur son visage!

Mme DE ROSELLE.

Elle ne nous voit pas.

M. DE PLINVILLE.

Oh! ce bois est charmant :
Nous allons, nous venons, sans nous voir seulement.

SCÈNE V.

Mme DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

(Angélique vient sur le théâtre, et rêve sans voir son père ni sa cousine.)

M. DE PLINVILLE, s'avance doucement derrière elle.

Angélique! Angélique!

ANGÉLIQUE.

Ah! mon père! ah! Madame!

M. DE PLINVILLE.

Ce cri-là m'est allé jusques au fond de l'âme.

Mme DE ROSELLE.

Bonjour, mon cœur.

M. DE PLINVILLE.

Bonjour. Quel teint frais et vermeil!

ANGÉLIQUE.

J'ai cependant dormi d'un très-léger sommeil.

M. DE PLINVILLE.

Léger, mais calme et doux, celui de l'innocence.
C'est aussi le sommeil de la convalescence.
Mais je suis un peu las : depuis le déjeûné,
Je cours. Asseyons-nous.

(Il s'assied.)

SCÈNE VI.

Mme DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE, Mme DE PLINVILLE.

Mme DE PLINVILLE.

Je l'avais deviné.
Ce bosquet deviendra salon de compagnie.
Et moi, je reste seule : avec moi, l'on s'ennuie.

Mme DE ROSELLE.

A la campagne, on peut quelquefois se quitter.

Mme DE PLINVILLE.

Fort bien. Mais vous, Monsieur, allez donc visiter
Vos ouvriers.

M. DE PLINVILLE.

J'y vais. J'aurais été bien aise
De rester : mais, pour peu que cela te déplaise,
Je pars. Puis, j'aime à voir ces pauvres malheureux
Travailler en chantant. Je raisonne avec eux.

Mme DE PLINVILLE.

Et vous les dérangez.

M. DE PLINVILLE.

Voyez le grand dommage!
Cela les désennuie : ils font assez d'ouvrage.

Mme DE PLINVILLE.

Mais allez donc, enfin.

M. DE PLINVILLE.

Eh! calme-toi, bon Dieu!
Ce ton-là, tu le sais, m'épouvante fort peu :
Si je cède souvent, va, ce n'est pas, ma chère,
Que je te craigne; oh non! c'est que j'aime à te plaire.

Mme DE ROSELLE.

Eh! nous le savons bien.

(Il s'en va, se retourne, envoie un baiser à sa femme, sourit à sa nièce et à sa fille, et sort gaîment.)

SCÈNE VII.

Mme DE ROSELLE, Mme DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

Mme DE PLINVILLE.

C'est un cœur excellent :
Mais, si quelqu'un n'avait pas le talent...

Mme DE ROSELLE.

Vous l'avez ; car à tout ma tante sait suffire.
C'est un coup d'œil! un tact!... Pour moi je vous admire.
Mais j'aime bien mon oncle. Il est si gai!

Mme DE PLINVILLE.

Fort bien :
Mais cette gaîté-là, pourtant, n'est bonne à rien.

Mme DE ROSELLE.

Elle est bonne pour lui, du moins.

Mme DE PLINVILLE.

Le beau mérite!
Cette indulgence enfin, sa vertu favorite,
Fait que tout va de mal en pis dans sa maison :
Trouver tout bien, ainsi, sans rime ni raison,
C'est ne penser qu'à soi.

Mme DE ROSELLE.

Bon!

Mme DE PLINVILLE.

Un tel optimisme,
A parler franchement, ressemble à l'égoïsme.

Mme DE ROSELLE.

Égoïsme? mon oncle un égoïste, ô ciel!
Il a, je vous l'avoue, un heureux naturel :
Mais s'il prend très-souvent ses maux en patience,
Même gaîment; a-t-il la même insouciance,
Quand il s'agit des maux et des revers d'autrui?
Quel est le pauvre enfin qui n'ait un père en lui?
Je conçois, en effet, que mon oncle, à la ronde
Faisant autant d'heureux, croie heureux tout le monde.

(Regardant Angélique avec intérêt.)

Il peut bien se tromper sur le choix des moyens
D'assurer son bonheur, et le bonheur des siens :
Mais son intention est toujours droite et pure;
Et je souhaiterais à tel qui le censure,
Et la même franchise et la même bonté.

Mme DE PLINVILLE.

Eh mais quelle chaleur! il semble, en vérité!...

Mme DE ROSELLE.

Que du nom d'*Optimiste* en riant on le nomme;
Mais qu'on dise que c'est un honnête, un digne homme.

Mme DE PLINVILLE.

Qui vous dit le contraire?

ANGÉLIQUE.

Oh! personne; mais quoi!

L'entendre ainsi louer, est un plaisir pour moi,
Je ne m'en défends pas.

Mme DE PLINVILLE.

Fort bien, Mademoiselle.
Mais la leçon d'anglais, quand commencera-t-elle?

ANGÉLIQUE.

Je croyais rencontrer monsieur Belfort ici.

Mme DE PLINVILLE.

Eh bien, de son côté, Belfort vous cherche aussi.

ANGÉLIQUE, voulant sortir.

Je vais...

Mme DE PLINVILLE.

Où? le chercher au bout de l'avenue?
Perdez tout votre temps en allée et venue!
Je retourne au château; je vais vous l'envoyer.
Attendez-le, et songez à bien étudier.
Car vous vous mariez dans quelques jours peut-être :
Il faudra bien qu'alors vous vous passiez de maître.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

Mme DE ROSELLE, ANGÉLIQUE.

Mme DE ROSELLE.

Je vous possède donc pour un petit moment.
On ne peut vous parler, ni vous voir seulement.

Il semble, en vérité, que vous fuyez ma vue;
C'est cependant pour vous qu'ici je suis venue.

ANGÉLIQUE.

D'un tel empressement mon cœur est pénétré.

Mme DE ROSELLE.

En ce cas, prouvez-moi que vous m'en savez gré.
De ma jeune cousine on me vantait sans cesse
L'enjoûment, la beauté, la grâce, la finesse.
Je trouve bien l'esprit, la grâce, les appas;
Mais, quant à l'enjoûment, je ne le trouve pas.

ANGÉLIQUE.

Vous me flattez. Pour moi, s'il faut que je le dise,
Plus agréablement je fus d'abord surprise;
Car tout ce que je vois est encore au-dessus...

Mme DE ROSELLE.

Ne me louez pas tant, et riez un peu plus.
Faut-il donc vous prier d'être gaie, à votre âge,
Surtout quatre ou cinq jours avant le mariage?
Le mari dont pour vous vos parens ont fait choix,
Mérite votre amour, ou du moins je le crois.

ANGÉLIQUE.

Il est fort estimable.

Mme DE ROSELLE.

Oh! tout-à-fait, ma chère.
Et vous formez ces nœuds avec plaisir, j'espère?

ANGÉLIQUE.

Avec plaisir, Madame? oui, c'en est un pour moi
De contenter mon père; il engage ma foi,
Me donne à son ami : j'obéis sans murmure.

Mme DE ROSELLE.

Vous serez très-heureuse avec lui, j'en suis sûre.
(A part.)
Pauvre enfant! Ne laissons point faire cet hymen.
Mais j'aperçois Belfort. Suivons notre examen :
Sachons si, par hasard, ils sont d'intelligence.

SCÈNE IX.

Mme DE ROSELLE, ANGÉLIQUE,
M. BELFORT.

Mme DE ROSELLE.

On pourrait vous gronder d'un peu de négligence.
On vous attend ici depuis long-temps...

M. BELFORT.

Pardon.
J'ai peut-être manqué l'heure de la leçon :
Mais c'est que j'ai cherché long-temps Mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Point d'excuse, Monsieur. Je connais votre zèle.

Mme DE ROSELLE.

Avez-vous un livre?

M. BELFORT.

Oui; j'ai là Milton.

Mme DE ROSELLE.

Eh bien!
Commencez la leçon. Que je n'empêche rien.

(A part.)

Je vais les observer.

ANGÉLIQUE.

Mais...

Mme DE ROSELLE.

Commencez, de grâce.
Je n'entends point l'anglais; mais j'ai sur moi le Tasse.
Je vais lire à deux pas. Allons, point de façon.

(Elle se retire, mais ne va pas loin; et pendant la scène suivante, paraît de temps en temps à travers le feuillage.)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, M. BELFORT.

(Ils restent un moment sans rien dire.)

ANGÉLIQUE.

Je vais mettre à profit, Monsieur, cette leçon.
Car... que sais-je?... peut-être est-elle la dernière.

M. BELFORT.

Vous croyez?...

ANGÉLIQUE.

Je le crains, Monsieur. Votre écolière
Aurait encor besoin de vos leçons, je croi.

M. BELFORT.

Monsieur de Morinval sait l'anglais mieux que moi,
Et...

ANGÉLIQUE.

Je ne doute point du tout de sa science;
Mais je doute qu'il ait autant de patience.

M. BELFORT.

Croyez qu'auprès de vous, on n'en a pas besoin.
Sans doute, avec plaisir, il va prendre ce soin :
Puis il parle la langue, il arrive de Londre;
Et c'est un avantage...

ANGÉLIQUE.

Oh! je puis vous répondre
Que je n'apprendrai point à prononcer l'anglais;
L'entendre bien, voilà tout ce que je voulais.

M. BELFORT.

Mais vous en êtes là : car enfin il me semble
Que vous l'entendez...

ANGÉLIQUE.

Oui, quand nous lisons ensemble.
Grâces à vous, Monsieur, je suis prompte à saisir;
Vous enseignez si bien!

M. BELFORT.

J'enseigne avec plaisir;
Du moins il est aisé d'instruire une personne
Qui profite si bien des leçons qu'on lui donne!

ANGÉLIQUE.

Vous trouvez donc, vraiment, que je fais des progrès?

M. BELFORT.

Ah! beaucoup.

ANGÉLIQUE.

Cette étude a pour moi des attraits,
Monsieur : j'ai tout de suite aimé la langue anglaise.

M. BELFORT.

Je ne suis point du tout surpris qu'elle vous plaise,
Mademoiselle : il est des Anglaises à vous
Un tel rapport d'humeur, de sentimens, de goûts!...

ANGÉLIQUE.

Vous croyez?...

M. BELFORT.

Vous avez beaucoup de leurs manières.
Elles sont nobles, même elles sont un peu fières;
Elles parlent très-peu, mais parlent à propos,
Ne médisent jamais; et dans leurs moindres mots,
On voit régner toujours une sage réserve.
Voilà leur caractère; et plus je vous observe,
Plus je crois voir qu'au vôtre il ressemble en tout point.

ANGÉLIQUE.

Je le souhaite, mais je ne m'en flatte point.

M. BELFORT.

Hé bien! je trouve encore une autre ressemblance.
Oui, d'elles vous avez jusqu'à l'indifférence...
Ah! pardon, je n'ai pas dessein de vous blâmer :
C'est sans doute un bonheur que de ne point aimer.
Mais vous leur ressemblez en cela davantage.
Car enfin, chacun sait qu'elles ont en partage
Un calme, une froideur... et peut-être un dédain
Qui sait les préserver...

ANGÉLIQUE.

Oui, d'un penchant soudain.
Mais elles ne sont pas toujours aussi paisibles.
Souvent ces dehors froids cachent des cœurs sensibles,
Où l'amour, en effet, entre d'un pas plus lent,
Mais tôt ou tard allume un feu plus violent...
Nous avons vu cela, Monsieur, dans nos lectures.

M. BELFORT.

Oui, nous en avons lu d'assez belles peintures :
Mademoiselle lit avec goût, avec fruit.

ANGÉLIQUE.

Nous oublions, je crois, la leçon : le temps fuit.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, Mme DE ROSELLE,
M. BELFORT.

Mme DE ROSELLE.

Hé bien! notre écolière est-elle un peu savante?

M. BELFORT.

Tout-à-fait.

Mme DE ROSELLE, sans trop d'affectation.

La lecture était intéressante.
Vous êtes attendrie, et votre maître aussi.
Ce Milton quelquefois est touchant. Mais voici
Rose...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ROSE.

(*Nota.* Dans la scène précédente, on a dû obscurcir le théâtre, pour annoncer l'orage.)

ROSE.

Eh mais, venez donc. Il va faire un orage
Terrible.

ANGÉLIQUE.

Un orage?

ROSE.

Oui, voyez ce gros nuage.

ANGÉLIQUE.

En effet, je n'avais pas fait attention...

Mme DE ROSELLE, finement, mais toujours sans affectation.

Il est vrai, quelquefois la conversation
Nous occupe si fort!

ROSE.

Allons-nous-en bien vite.

Mme DE ROSELLE.

Elle a raison.

ROSE.

N'ayez pas peur que je vous quitte.
Mais j'aperçois Monsieur, ah! j'ai moins de frayeur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. DE PLINVILLE.

M. BELFORT.

Le ciel est tout en feu.

M. DE PLINVILLE.

Quel spectacle enchanteur!
Je vais de ce tableau jouir tout à mon aise.

Mme DE ROSELLE.

Mais comment se peut-il que ce tableau vous plaise?

ROSE.

Ah! Monsieur! sauvons-nous.

M. DE PLINVILLE.

Allons, Rose, du cœur.
Auprès de moi, jamais, peux-tu craindre un malheur?

(Un coup de tonnerre épouvantable.)

TOUTES LES FEMMES.

Ah! Dieu!

M. BELFORT.

Quel bruit affreux!

M. DE PLINVILLE.

Le beau coup! il m'enflamme,
Vers la Divinité cela m'élève l'âme.

ANGÉLIQUE.

Sans doute il est tombé tout près d'ici.

M. DE PLINVILLE.

Non, non.
Le tonnerre jamais ne tombe en ce canton.
La grêle dans nos champs ne fait point de ravages;
La rivière jamais n'inonde nos rivages.

Mme DE ROSELLE.

C'est vraiment un pays rare que celui-ci.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M. DE MORINVAL.

M. DE MORINVAL.

Voyons, trouverez-vous du bonheur à ceci?
Le tonnerre est tombé...

M. DE PLINVILLE.

Bon! où donc?

M. DE MORINVAL.

Sur la grange.
Elle est en feu.

M. BELFORT.

J'y cours.

(Il sort.)

M. DE PLINVILLE.

Je respire.

M. DE MORINVAL.

Qu'entends-je!
Vous vous réjouirez encor de ce fléau?

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi non? il pouvait tomber sur le château[1].

(Ils sortent tous.)

[1] Quoique ce trait ait toujours paru faire plaisir, je n'en ai jamais été très-content. Je regrette de n'avoir pas connu plus tôt l'excellent roman de Goldsmith (le Ministre de Wakefield). J'aurais pu faire

usage d'un passage où il est question aussi d'incendie, mais où l'Optimiste Primerose est bien supérieur au mien. Il craint quelque temps pour ses enfans, s'agite, se dévoue, les sauve enfin; et voyant d'un côté sa femme et ses enfans hors de danger, et de l'autre sa maison en proie aux flammes, il s'écrie : « Tu peux brûler, ô ma maison! j'ai » sauvé les meubles les plus précieux. » Qui ne sent l'énorme différence qu'il y a entre ce trait sublime, et une saillie qui fait rire seulement!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

Le soleil reparaît. L'herbe est déjà plus verte;
Chaque fleur se ranime, et la terre entr'ouverte
Exhale un doux parfum. N'est-il pas vrai qu'on sent...
Un calme,... une fraîcheur,... un charme ravissant?
Car il en est de nous ainsi que d'une plante.
Oh! que voilà, ma chère, une pluie excellente!
Nous avions grand besoin de cet orage-ci.

ROSE.

Mais la grange est détruite.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai; mais aussi
J'ai sauvé l'écurie : elle était presque neuve.
Je le dois à Belfort. J'avais plus d'une preuve
De son bon cœur; mais quoi! c'est un brave, vraiment.
As-tu vu comme il s'est exposé hardiment?

ROSE.

Je le crois bien. Aussi s'est-il blessé.

M. DE PLINVILLE.

Quoi, Rose?

ROSE.

Il s'est brûlé la main.

M. DE PLINVILLE.

Je sais, c'est peu de chose.

ROSE.

Peu de chose?

M. DE PLINVILLE.

Il m'a dit que cela n'était rien.

ROSE.

Il me l'a dit aussi; mais moi, je voyais bien
Qu'il souffrait, et beaucoup; car, à cette nouvelle,
J'étais vite accourue avec Mademoiselle.
Nous le voyons auprès de monsieur Morinval:
Il ne s'occupait pas seulement de son mal.
« Sur votre main, Monsieur, lui dis-je, il faudrait mettre
» Quelque chose : je vais, si vous voulez permettre... »
« Bien obligé, dit-il, il n'en est pas besoin. »
« Oh! dis-je, avec plaisir je vais prendre ce soin. »
Il me donne sa main; ma maîtresse déchire
Un mouchoir, en tremblant : lui, paraissait sourire,
Regardait, tour-à-tour, Mademoiselle et moi :
J'en suis encore émue, et je ne sais pourquoi.

M. DE PLINVILLE.

Tu m'enchantes : l'aimable et douce créature!

ROSE.

Il se faut entr'aider; c'est la loi de nature.
Dans La Fontaine, hier je lisais ce vers-là.

M. DE PLINVILLE.

Vous lisez La Fontaine?

ROSE.

Eh oui, je sais déjà
Douze fables au moins : cela s'apprend sans peine.
J'ai mon livre à la main lorsque je me promène.

M. DE PLINVILLE.

Bien.

ROSE.

C'est monsieur Belfort qui m'en a fait présent.
Il me fait réciter : il est si complaisant !

M. DE PLINVILLE.

D'avoir un pareil maître Angélique est charmée?...

ROSE.

Oh! oui. C'est bien dommage : on est accoutumée...
Ce mariage-là va nous contrarier.

M. DE PLINVILLE.

Que veux-tu, mon enfant? il faut se marier.

SCÈNE II.

M. DE PLINVILLE, Mme DE PLINVILLE
ROSE.

Mme DE PLINVILLE.

A quoi s'amuse-t-elle? à babiller?

ROSE.

J'arrive.

Mme DE PLINVILLE.

Partez, allez ranger. Surtout soyez moins vive.

ROSE.

Pardon.

Mme DE PLINVILLE.

Qu'attendez-vous? partez donc.

ROSE.

Je m'en vais.
Mademoiselle, au moins, ne me gronde jamais.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

M. DE PLINVILLE, Mme DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Je suis vraiment fâché, quand je vois qu'on la gronde;
Car je l'aime beaucoup.

Mme DE PLINVILLE.

Vous aimez tout le monde.

M. DE PLINVILLE.

Rien n'est plus naturel. Hé bien! parlons du feu.
Il est éteint....

Mme DE PLINVILLE.

Enfin!

M. DE PLINVILLE.

En peu de temps, parbleu!
On s'en est rendu maître. Il n'a duré qu'une heure.
On l'a mené!

Mme DE PLINVILLE.

Riez!

M. DE PLINVILLE.

Voulez-vous que je pleure?

Mme DE PLINVILLE.

Je sais bien que jamais vous n'avez de chagrin.

M. DE PLINVILLE.

Eh! tant mieux.

Mme DE PLINVILLE.

A lui voir ce visage serein,
On croirait qu'il s'agit de la grange d'un autre.

M. DE PLINVILLE.

J'aime mieux que le feu soit tombé sur la nôtre.
Pour tout autre, ce coup eût été plus fatal :
Nous sommes en état de supporter le mal.

Mme DE PLINVILLE.

Vous êtes, sans mentir, un homme bien étrange!

M. DE PLINVILLE.

Eh! de quoi s'agit-il, après tout? d'une grange;
Hé bien! ma chère amie, on la rebâtira.
J'ai du bois en réserve, et l'on s'en servira.
Je n'ai pas fait bâtir depuis long-temps, je pense.

Mme DE PLINVILLE.

Vous ne cherchez qu'à faire ici de la dépense.

M. DE PLINVILLE.

Les pauvres ouvriers y gagneront. Enfin,
Sans de tels accidens, beaucoup mourraient de faim.
Eh! ne faut-il donc pas que tout le monde vive?

Mme DE PLINVILLE.

Oui; mais en nourrissant les autres, il arrive
Qu'on se ruine.

M. DE PLINVILLE.

Bon! l'on a toujours assez.
Et les cent mille écus qu'à Paris j'ai laissés!

Mme DE PLINVILLE.

Vous avez mal choisi votre dépositaire.
Que ne les placiez-vous plutôt chez un notaire?

M. DE PLINVILLE.

Un notaire, crois-moi, ne vaut pas un ami.
Dorval, assurément, ne s'est point endormi.
Il devait me placer, comme il faut, cette somme.

Mme DE PLINVILLE.

Mais êtes-vous bien sûr qu'il soit un honnête homme?

M. DE PLINVILLE.

Honnête homme? Dorval!...

Mme DE PLINVILLE.

Je sais qu'il joue.

M. DE PLINVILLE.

Un peu.

Mme DE PLINVILLE.

Beaucoup : c'est un joueur.

M. DE PLINVILLE.

Il est heureux au jeu.

Mme DE PLINVILLE.

La rente cependant ne vient point.

M. DE PLINVILLE.

Oh! j'espère...

Mme DE PLINVILLE.

Vous espérez toujours!

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE,
Mme DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE, à Angélique.

Ah! te voilà, ma chère;

Eh bien! es-tu remise un peu de ta frayeur?

ANGÉLIQUE.

Oui; je craignais encore un bien plus grand malheur.

M. DE PLINVILLE.

Çà, puisque le hasard tous les trois nous rassemble,
Profitons-en : parlons de mariage ensemble.

Mme DE PLINVILLE.

Au lieu d'en parler, moi, je vais tout préparer.
Ce n'est pas tout : il faut promptement réparer
Le tort qu'a fait le feu. Ce soin-là me regarde;
Car à tous ces détails vous ne prenez pas garde.
Voilà la flamme éteinte, et vous croyez tout dit.
Quel homme!

(Elle sort en haussant les épaules.)

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Son humeur, vraiment, me divertit.
Dans un ménage, il faut de petites querelles.
Tu m'en diras bientôt, toi-même, des nouvelles.

ANGÉLIQUE.

Je vais donc vous quitter!

M. DE PLINVILLE.

J'en ai bien du regret,
Mais enfin...

ANGÉLIQUE.

Jour et nuit, j'en gémis en secret.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois aisément : je connais ta tendresse.

ANGÉLIQUE, serrant affectueusement la main de son père.

Mon père!...

M. DE PLINVILLE.

Aimable enfant! Comme elle me caresse!
Délicieux transport! ah! viens, viens dans mes bras.

ANGÉLIQUE.

M'aimez-vous?

M. DE PLINVILLE.

Si je t'aime? Eh! tu n'en doutes pas.
Je donnerais pour toi mon bien, mon sang, ma vie.

ANGÉLIQUE.

Eh bien...

M. DE PLINVILLE.

Parle, dis-moi ce qui te fait envie.

ANGÉLIQUE.

Mon père, auprès de vous que je vive toujours.

M. DE PLINVILLE.

Oui, j'aurais avec toi voulu finir mes jours;
Tu semerais de fleurs la fin de ma carrière :

Je sourirais encore à mon heure dernière.
Mais ton futur époux demeure à trente pas,
Et nous serons voisins.

ANGÉLIQUE.

Vous ne m'entendez pas.

M. DE PLINVILLE.

Si fait. Je t'entends bien. Crois que ton père est tendre,
Qu'il est fait pour t'aimer et digne de t'entendre.
Tu soupires?

ANGÉLIQUE.

Hélas! si vous saviez... combien...
Morinval!...

M. DE PLINVILLE.

Est aimé? va, va, je le sais bien.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. DE MORINVAL, M. BELFORT.

(Celui-ci a la main enveloppée dans un ruban noir.)

M. DE PLINVILLE.

Ah! bonjour, mes amis.

(A Morinval d'un air mystérieux.)

Mais quels progrès vous faites!

M. DE MORINVAL.

Comment? que dites-vous?

M. DE PLINVILLE.

Trop heureux que vous êtes!

M. DE MORINVAL.

Ce n'est pas mon défaut, cependant... Vous riez?

M. DE PLINVILLE.

On vous aime cent fois plus que vous ne croyez;
Et l'on vient de me faire un aveu...

ANGÉLIQUE.

Quoi, mon père?...

M. DE PLINVILLE.

Non, tu voudrais en vain me prier de me taire.
Après tout, Morinval est ton futur époux.
Belfort est notre ami : nous le chérissons tous.
Sans doute il est charmé que Morinval te plaise.
N'est-il pas vrai, Monsieur?

M. BELFORT, d'un air contraint.

Qui? moi? j'en suis fort aise.

M. DE PLINVILLE.

Sachez donc...

ANGÉLIQUE.

C'en est trop. Je ne puis...

M. DE PLINVILLE.

Il suffit.
Je me tais; mais je crois en avoir assez dit.

M. DE MORINVAL.

Mon bonheur est trop grand pour qu'ici je le croie.

Je n'ose me livrer à l'excès de ma joie.

M. DE PLINVILLE.

Allons, doutez encor! Mais quel homme! En ce cas,
Vous mériteriez bien qu'on ne vous aimât pas.
Et vous, mon cher Belfort, comment va la blessure?

M. BELFORT, avec un chagrin concentré.

Ah! je n'y songeais pas, Monsieur, je vous assure.

M. DE PLINVILLE.

Je n'oublîrai jamais ce généreux secours.

M. BELFORT.

Monsieur, sans nul regret j'aurais donné mes jours.
Puis... ces blessures-là ne sont pas dangereuses.

M. DE PLINVILLE.

C'est dommage, mon cher, qu'elles soient douloureuses.

M. BELFORT.

Celle-ci doit, du moins, avant peu se guérir :
Trop heureux qui n'a pas d'autres maux à souffrir!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, M. DE MORINVAL,
M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL.

Il paraît abattu.

M. DE PLINVILLE.

Cette mélancolie
Lui sied : elle vaut mieux cent fois que la folie.
Mais parlons de vous deux. Ma fille, en ce moment,
Nous sommes sans témoins : et tu peux librement
Faire à ce bon ami, l'aveu...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, L'ÉPINE, d'un air niais.

L'ÉPINE.

Mademoiselle,
Madame vous demande.

M. DE PLINVILLE.

Eh! mais, que lui veut-elle?

L'ÉPINE.

Moi, je ne sais, Monsieur. On ne me dit jamais
Le pourquoi : seulement, on me dit *va*, je vais.

M. DE PLINVILLE.

Ce l'Épine est naïf.

L'ÉPINE.

Vous êtes bien honnête.
Madame dit pourtant que je suis une bête ;
Car Madame et Monsieur sont rarement d'accord :
Moi, je suis de l'avis de Monsieur : ai-je tort?

M. DE PLINVILLE.

Non, ce que tu dis-là prouverait le contraire.

(L'Épine sort.)

SCÈNE IX.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Enfin vous êtes sûr que vous avez su plaire ;
Vous allez, je l'espère, être heureux à présent.

M. DE MORINVAL.

Oui, si l'on pouvait l'être.

M. DE PLINVILLE.

Ah! le trait est plaisant.
Si l'on pouvait!... comment, vous en doutez encore?

M. DE MORINVAL.

Toujours.

M. DE PLINVILLE.

Mais, vous aimez ma fille?

M. DE MORINVAL.

Je l'adore.

M. DE PLINVILLE.

Angélique, à son tour, vous aime?

M. DE MORINVAL.

Je le croi.

M. DE PLINVILLE.

Vous allez recevoir et sa main et sa foi :
Que vous faut-il de plus?

M. DE MORINVAL, vivement.

Mais est-on, je vous prie,
Heureux précisément parce qu'on se marie?

M. DE PLINVILLE.

Ah! mon ami, l'hymen...

M. DE MORINVAL.

L'hymen a ses douceurs,
Je le sais; sur la vie il sème quelques fleurs.
Mais j'en vois les soucis, les ennuis, les alarmes.

M. DE PLINVILLE.

Eh! voyez-en plutôt les plaisirs et les charmes;
Voyez ces chers enfans, gages de votre amour...

M. DE MORINVAL.

A des infortunés je donnerai le jour.

M. DE PLINVILLE.

Les voilà malheureux, même avant que de naître!

M. DE MORINVAL.

Je le fus, je le suis : pourraient-ils ne pas l'être?
Ils ne pourront, du moins, échapper aux douleurs :
L'homme, dès en naissant, crie et verse des pleurs.

M. DE PLINVILLE.

Ces pleurs sont un langage, et non pas une plainte.

M. DE MORINVAL.

De mille infirmités son enfance est atteinte.
Pendant deux ans entiers, captif en un berceau,
Il souffre...

M. DE PLINVILLE.

Avant d'être arbre, il faut être arbrisseau.

M. DE MORINVAL.

Tôt ou tard, un poison dans les veines circule,
Qui défigure, ou tue...

M. DE PLINVILLE.

Oui, mais on inocule.

M. DE MORINVAL.

En a-t-on moins le mal?

M. DE PLINVILLE.

Il n'est plus dangereux.
Pour les femmes, surtout, ce secret est heureux :
Elles ne craignent point de se voir enlaidies.

M. DE MORINVAL.

Mais combien d'autres maux!...

M. DE PLINVILLE.

S'il est des maladies,
Il est des médecins.

M. DE MORINVAL.

C'est encore bien pis.

M. DE PLINVILLE.

Répétez les bons mots que tout le monde a dits!

Il est d'habiles gens, et qu'à tort on insulte.
Souffre-t-on? on écrit à Paris; on consulte
Un illustre... Petit, je suppose : il répond;
Et vous guérit bientôt[1].

M. DE MORINVAL.

Ah! tout de suite!

M. DE PLINVILLE.

Au fond,
Soyons de bonne foi; trop souvent nos souffrances
Sont la suite et le fruit de nos intempérances.
La nature nous a prodigué tous ses dons,
Nous abusons de tout; et puis, nous nous plaignons!

M. DE MORINVAL.

Vous pourriez, en ce point, avoir raison peut-être.
Mais qu'on a droit, d'ailleurs, de se plaindre! est-on maître,
Par exemple, d'avoir de la fortune?

M. DE PLINVILLE.

Non :
Mais le pauvre, content de sa condition,
Est heureux comme nous. Allez, le ciel est juste;
Et l'ouvrier actif, le paysan robuste,
Ont aussi leurs plaisirs, plaisirs purs, naturels...

M. DE MORINVAL.

Vous ne croyez donc pas qu'il soit des maux réels?

[1] Quelques critiques ont prétendu que le public, ainsi que M. Petit, n'avaient pas besoin de cet éloge; mais ils n'ont pas pensé que j'en avais besoin, moi, et que j'acquittais ainsi une dette chère à mon cœur.

M. DE PLINVILLE.

Très-peu.

M. DE MORINVAL.

Nos passions, ennemis domestiques,
Ne sont donc, selon vous, que des maux chimériques?

M. DE PLINVILLE.

Ah! fort bien! vous nommez les passions, des maux!
Sans elles, nous serions au rang des animaux.
Il faut des passions, il nous en faut, vous dis-je;
Et ce sont de vrais biens, pourvu qu'on les dirige.

M. DE MORINVAL.

Oui! dirigez l'amour!

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi non? sentez-vous
Ce qu'un amour honnête a de touchant, de doux?
Quel plaisir d'attendrir la beauté que l'on aime,
Et de s'aimer encore en un autre soi-même!
De.... J'en aurais parlé bien mieux à vingt-cinq ans.
Hélas! j'ai, sans retour, passé cet heureux temps...
Mais un bien vient toujours nous tenir lieu d'un autre:
L'amitié me console, et je bénis la nôtre.

M. DE MORINVAL.

Vous nous parlez ici d'amour et d'amitié.
De nos affections ce n'est pas la moitié.
Ne comptez-vous pour rien l'avarice sordide,
L'ambition, l'envie et la haine perfide?
Vous, Monsieur, qui peignez toutes choses en beau,
Je vous défie ici d'égayer le tableau.

M. DE PLINVILLE.

Oui, ces noms sont affreux, mais les choses sont rares.
Au siècle où nous vivons, il est fort peu d'avares.
D'envieux, Dieu merci, je n'en connais pas un :
La haine enfin n'est pas un vice très-commun.
L'ambition, peut-être, est un peu plus commune;
Mais soit qu'elle ait pour but, les honneurs, la fortune,
C'est un beau mouvement qui n'est pas défendu :
Souvent, loin d'être un vice, elle est une vertu.
Chaque chose a son temps. L'enfance est consacrée
Aux doux jeux; la jeunesse à l'amour est livrée,
Et l'âge mûr au soin d'établir sa maison.
Croyez-moi, le bonheur est de toute saison.

M. DE MORINVAL.

Vous allez voir qu'il est aussi dans la vieillesse!

M. DE PLINVILLE.

Sans doute, Morinval. Ainsi que la jeunesse,
A le bien prendre, elle a ses innocens plaisirs.
C'est l'âge du repos, celui des souvenirs.
J'aime à voir d'un vieillard la vénérable marche,
Les cheveux blancs; je crois revoir un patriarche.
Il guide la jeunesse, il en est respecté;
Il raconte une histoire, et se voit écouté.

M. DE MORINVAL.

Et tout cela finit?

M. DE PLINVILLE.

Mais... par la dernière heure.

Je suis né, Morinval; il faut donc que je meure.
Eh bien! tranquille et gai jusqu'au dernier instant,
Comme je vis heureux, je dois mourir content.

M. DE MORINVAL.

Et moi... car à mon tour il faut que je réponde,
Et que par mille faits, enfin, je vous confonde,
Je vous soutiens, morbleu! qu'ici-bas tout est mal,
Tout, sans exception, au physique, au moral.
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière,
Et nous souffrons surtout à notre heure dernière.
Nous sentons, tourmentés au-dedans, au-dehors,
Et les chagrins de l'âme, et les douleurs du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trève :
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se soulève.
Nous-mêmes, à l'envi, déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les supplices.
C'était peu de nos maux, nous y joignons nos vices:
Aux riches, aux puissans l'innocent est vendu.
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente :
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.
L'hymen est sans amour, l'amour n'est nulle part.
Pour le sexe, on n'a plus de respect ni d'égard.
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes;
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.
On fait de plate prose et de plus méchans vers.
On raisonne de tout, et toujours de travers;

Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misère, et sottise.

M. DE PLINVILLE.

Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant!
Vous ne le croyez pas, vous-même, ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause.
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause?
Vous parlez de volcans, de naufrage... Eh! mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute, autant que vous, je déteste la guerre;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent : sans contredit,
Ils ont tort, mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?
L'hymen est sans amour? Voyez dans ma famille.
L'amour n'est nulle part? Demandez à ma fille.
Les femmes sont un peu coquettes; ce n'est rien :
Ce sexe est fait pour plaire : il s'en acquitte bien.
Tous nos plaisirs sont faux? Mais quelquefois, à table,
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchans vers? Eh! ne les lisez pas.
Il en paraît aussi, dont je fais très-grand cas.
On déraisonne! Eh oui, parfois, un faux système
Nous égare... Entre nous, vous le prouvez vous-même.
Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot,
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

M. DE MORINVAL.

Fort bien! Cette réponse est très-satisfaisante.

M. DE PLINVILLE.

Eh! je ne réponds point, mon ami; je plaisante.
Car, si je répliquais, nous ne finirions pas;
Et ce serait matière à d'éternels débats.
Pardon, de disputer vous avez la manie;
Oui, vous semblez goûter une joie infinie
A ces tristes tableaux; d'honneur! vous affectez
De voir tous les objets par leurs mauvais côtés.

M. DE MORINVAL.

Ah! j'ai grand tort!...

M. DE PLINVILLE.

Peut-être; oui, celui d'être extrême,
Et surtout de juger en moi comme un système,
Ce qui n'est que l'effet d'un heureux naturel,
Qu'on peut blâmer, dont, moi, je rends grâces au ciel.
Je n'ai point cet esprit de fiel et de critique :
Simple, et me piquant peu de vaste politique,
Je supporte les maux, je savoure les biens :
J'en jouis, à-la-fois, pour moi-même et les miens;
Car mes soins ne pouvant embrasser tous les hommes,
Je tâche, ici du moins, que tous tant que nous sommes,
Goûtions la paix, l'aisance et le bonheur,... bonheur
Que je trouve surtout dans le fond de mon cœur.

M. DE MORINVAL.

Je vois bien qu'avec vous je n'ai plus qu'à me taire.
Gardez, Monsieur, gardez votre heureux caractère.

SCÈNE X.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, Mme DE ROSELLE.

Mme DE ROSELLE.

En vérité, voilà des chasseurs bien hardis!

M. DE PLINVILLE.

Comment donc?

Mme DE ROSELLE.

Ils sont là sept ou huit étourdis,
Qui ne se gênent pas.

M. DE MORINVAL.

Ayez donc une chasse!

M. DE PLINVILLE.

Ils se seront trompés : il faut leur faire grâce.

M. DE MORINVAL.

Mais allez voir, du moins...

M. DE PLINVILLE.

J'y vais;... quoiqu'entre nous,
Mon cher, je ne sois point de ces seigneurs jaloux
Qui gardent leur gibier, comme on fait sa maîtresse.
Je sens très-bien qu'il faut excuser la jeunesse.
Qu'un jeune homme, en passant, tire sur un perdreau...

M. DE MORINVAL.

On ne vient pas tirer à vingt pas d'un château.

M. DE PLINVILLE.

Aussi, j'y vais mettre ordre. En me voyant paraître,
Ils seront plus fâchés que moi-même, peut-être.

M. DE MORINVAL.

Ne vous exposez pas.

M. DE PLINVILLE.

A quoi, cher Morinval?
Pourquoi donc voulez-vous qu'on me fasse du mal,
A moi, qui n'en ai fait de ma vie à personne?

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. DE MORINVAL, Mme DE ROSELLE.

M. DE MORINVAL.

Jamais il ne craint rien, jamais il ne soupçonne;
Quel homme!

Mme DE ROSELLE.

Je voudrais pourtant lui ressembler.

(A part.)

Allons, nous voilà seuls. Il est temps de parler.

(Haut.)

Vous accusez tout bas madame de Mirbelle,
Monsieur : votre bonheur est retardé par elle.

M. DE MORINVAL.

Je dois m'en consoler, puisque je la verrai.
Encor, si mon bonheur n'était que différé!

Mme DE ROSELLE.

Ce retard, après tout, est fort heureux, peut-être.
Quand on doit s'épouser, il faut se bien connaître.

M. DE MORINVAL.

Pour connaître Angélique, il suffit d'un instant.
Et de moi, ce me semble, elle en peut dire autant.
Ma franchise, je crois...

Mme DE ROSELLE.

Sert d'excuse à la mienne.
Êtes-vous bien, Monsieur, sûr qu'elle vous convienne?
Sûr de lui convenir?

M. DE MORINVAL.

Ah! quant au premier point,
Elle me plaît, Madame, et vous n'en doutez point.
Je n'ose pas ainsi me flatter de lui plaire.
Peut-être, en ce moment, savez-vous le contraire?
Elle vous l'aura dit.

Mme DE ROSELLE.

Point du tout; mais... j'ai peur...
Que vous dirai-je enfin? il s'agit du bonheur.
Vous ne voudriez pas qu'elle fût malheureuse.
Vous avez pour cela l'âme trop généreuse...

M. DE MORINVAL.

Fort bien. Je vous entends : je vois ce qu'il en est.

Vous voulez doucement m'annoncer mon arrêt.

Mme DE ROSELLE.

Mais... quoique votre peur puisse être mal fondée,
Vous ne feriez pas mal de suivre votre idée,
De savoir, en un mot, si l'on vous aime ou non.
La chose vous regarde.

M. DE MORINVAL.

Oui, vous avez raison;
Et si c'est un refus que sa bouche prononce,
D'abord, quoiqu'à regret, à sa main je renonce;
Et je vous saurai gré de m'avoir averti.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

Mme DE ROSELLE, seule.

C'est un fort galant homme : il prendra son parti.
Angélique, du moins, n'a plus d'hymen à craindre.
Elle sera, peut-être, encore bien à plaindre.
Mais son sort peut changer. Toujours est-ce un grand point
De ne pas épouser celui qu'on n'aime point.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE.

Vous paraissez plus gaie.

ANGÉLIQUE.

Ah! j'ai sujet de l'être.
Morinval à ma main va renoncer peut-être.

ROSE.

Se peut-il?... Il sait donc que vous ne l'aimez point?

ANGÉLIQUE.

Il devrait le savoir. J'ai vu que sur ce point
Il venait pour sonder le fond de ma pensée :
Il a dû me trouver contrainte, embarrassée;
Et s'il est pénétrant, il se sera douté...

ROSE.

Que ne lui parliez-vous avec plus de clarté?

ANGÉLIQUE.

Je crois en avoir dit assez pour faire entendre
Qu'à mon cœur vainement il espérait prétendre.

Rose, je me souviens d'avoir dit quelques mots
Assez clairs...

ROSE.

S'il pouvait nous laisser en repos,
Mademoiselle! Alors, toutes deux, ce me semble,
Nous serions, sans mari, bien tranquilles ensemble,

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chère, il n'est point de bonheur ici-bas.

ROSE.

Pourquoi, Mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Eh mais... On ne voit pas
Monsieur Belfort; où donc est-il?

ROSE.

Il se promène
Depuis une heure, seul, autour de la garenne.
Il est pensif, rêveur : il a quelques chagrins,
Ou je me trompe fort.

ANGÉLIQUE.

Est-il vrai?

ROSE.

Je le crains.
Il soupire.

ANGÉLIQUE.

Il soupire?... Entre nous, chère Rose...
De ses secrets ennuis t'a-t-il dit quelque chose?

ROSE.

Jamais. Il est discret.

ANGÉLIQUE.

Mais il a tort, je crois,
De demeurer ainsi tout seul au fond des bois.
Mon père, moi, surtout madame de Roselle,
Nous le dissiperions.

ROSE.

Eh oui, Mademoiselle.
Si j'allais le chercher, moi-même?

ANGÉLIQUE.

Hé bien, vas-y.
Qu'il se rende au château, Rose, et non pas ici.

ROSE.

Oh! non.

ANGÉLIQUE.

Ne lui dis point que c'est moi qui t'envoie.

(Rose sort.)

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, seule.

Des peines qu'il ressent que faut-il que je croie?
J'ai les miennes aussi, qui me font bien souffrir.
Ce dernier entretien vient sans cesse s'offrir...

Mais chassons une idée... hélas! trop dangereuse,
Qui ne peut que me rendre à jamais malheureuse.

SCÈNE III.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE PLINVILLE.

En ce lieu solitaire Angélique rêvait.
Gageons que Morinval en était le sujet.

ANGÉLIQUE.

Non, mon père.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille avec moi dissimule!
Ah! cela n'est pas bien. A quoi bon ce scrupule?
Pour cacher ton amour, tes soins sont superflus.
Je le sais... Tu rougis! Allons, n'en parlons plus.
Picard, dit-on, me cherche, afin de me remettre
Le paquet,... et j'attends surtout certaine lettre...
(Il voit Picard.)
Ah! bon.
(Il appelle.)
Picard!

SCÈNE IV.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE, PICARD, tout essoufflé.

PICARD.

Picard! vous me faites courir!...

M. DE PLINVILLE.

Pardon.

PICARD.

C'est un valet : il est fait pour souffrir.

M. DE PLINVILLE.

Donne, mon cher Picard, et retourne à ton poste.
(En prenant les lettres des mains de Picard.)
La belle invention que celle de la poste!

PICARD.

Parlons-en!

M. DE PLINVILLE.

Chaque jour j'écris à mes amis;
Chaque jour un courrier part et vole à Paris;
Et, pour me rapporter bientôt de leurs nouvelles,
Il repart à l'instant, et semble avoir des ailes.

PICARD.

Fort bien! Vous allez voir que ce sont des oiseaux!
Ils se crèvent pour vous, ainsi que leurs chevaux.
Des ailes! oui!

M. DE PLINVILLE lit.

Que vois-je? Ah! Dieu! quelles nouvelles!
Est-il bien vrai?

ANGÉLIQUE.

Mon père, eh! mais quelles sont-elles?

PICARD.

Quoi, Monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Tous nos fonds de Paris sont perdus.

ANGÉLIQUE.

Ah! ciel!

M. DE PLINVILLE.

Dorval au jeu perd deux cent mille écus.
C'est trois cent mille francs que ce jeu-là nous coûte;
Car le pauvre Dorval manque et fait banqueroute.

PICARD.

Banqueroute, Monsieur? Ah! le maudit fripon!

M. DE PLINVILLE.

Il n'est que malheureux.

PICARD.

Eh! vous êtes trop bon.
Il vous vole; je dis que c'est un tour infâme.
(En s'en allant.)
Banqueroute! Ah! bon Dieu! que va dire Madame!

SCÈNE V.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, à part.

Je te rends grâce, ô ciel! de ce revers fatal :
Je n'épouserai point monsieur de Morinval.

M. DE PLINVILLE.

On est tout édourdi d'une pareille perte.
Pourtant, une ressource encore m'est offerte ;
Et si j'étais tout seul, je me consolerais.
Ma terre, Dieu merci, me reste, et j'en vivrais.
Mais, ma fille!... à quel sort je te vois condamnée!

ANGÉLIQUE.

En quoi donc, plus que vous, serais-je infortunée?

M. DE PLINVILLE.

Hélas! la pauvre enfant, près de se marier!...

ANGÉLIQUE.

Ah! croyez que, bien loin de me contrarier...

M. DE PLINVILLE.

Il est tout naturel, lorsque l'on est jolie,
Jeune, de souhaiter de se voir établie.
Et toi, dans l'âge heureux des plaisirs, des amours,
Tu vas donc près de nous user tes plus beaux jours!
Ma fille, je te plains.

ANGÉLIQUE, vivement.

Gardez-vous de me plaindre.
C'était l'hymen pour moi, l'hymen qu'il fallait craindre...
Non, vous ne savez pas à quel point je souffrais...
En m'éloignant de vous : j'étouffais mes regrets;
Dans un profond chagrin, alors, j'étais plongée.
Au contraire, à présent, je me vois soulagée,
En songeant que de vous rien ne peut m'arracher.

(Tendrement, et en le caressant.)

Mon père! à vos côtés je prétends m'attacher.
Je veux vous prodiguer mes soins et mes services;
J'en ferai mon bonheur, j'en ferai mes délices.
Que me manquera-t-il? vous m'aimez : près de vous,
Ah! pourrais-je jamais regretter un époux!

M. DE PLINVILLE.

Chère enfant! que ces mots ont flatté mon oreille!
Je n'éprouvai jamais une douceur pareille.
Ainsi donc, comme un baume en notre affliction,
Le ciel nous envoya la consolation.
Par elle, on souffre moins... On souffre moins! Que dis-je?
Il faut plaindre celui qui jamais ne s'afflige,
Et que les coups du sort n'avaient point accablé :
Il n'a pas le bonheur de se voir consolé.
Pour moi, toujours content, sans chagrin, sans alarmes,
Je n'avais point encor versé de douces larmes.
Personne, jusqu'ici, ne m'avait plaint, hélas!
Je me croyais heureux, et je ne l'étais pas.
Mais, dis, est-il bien vrai? Faut-il que je te croie?

N'as-tu point de regrets?

ANGÉLIQUE.

Non, ma plus douce joie
Est d'adoucir vos maux et de les partager.

M. DE PLINVILLE.

Mes maux, s'il est ainsi, n'ont rien que de léger.
Nous serons pauvres, soit: nous verrons moins de monde.
Ma femme dit qu'ici le voisinage abonde.
On sera plus discret: mais nous nous suffirons,
Et ce sera pour nous, enfin, que nous vivrons.

ANGÉLIQUE.

Vous savez que toujours j'aimai la solitude.

M. DE PLINVILLE.

Je le sais; et de plus, tu te plais à l'étude.
On ne peut s'ennuyer avec ces deux goûts-là.
Tiens, vois-tu? je me fais une fête déjà
De vivre seul avec ma petite famille,
Entre ma chère femme et mon aimable fille.
J'aurai moins de laquais, et j'en serai ravi:
Par un seul domestique on est bien mieux servi.
Nous vivrons gais, contens: que faut-il davantage?
Nous nous aimerons bien; nous aurons en partage
Les vrais trésors, la paix, le travail, la santé,
Et... le premier des biens, la médiocrité.

ANGÉLIQUE.

Je sens bien ce bonheur: vous savez mieux le peindre.

SCÈNE VI.

M. DE PLINVILLE, Mme DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE PLINVILLE, court à sa femme.

Ma chère amie, au lieu de gémir, de me plaindre,
J'arrange un plan!...

Mme DE PLINVILLE.

Eh bien! je vous l'avais prédit!
Vous vous en souvenez, je vous ai toujours dit :
« Monsieur, encor un coup, cette somme est trop forte
» Pour l'exposer ainsi; de grâce... » Mais n'importe!
Il a voulu courir les risques...

M. DE PLINVILLE.

J'en convien;
Mais quoi, le mal est fait.

Mme DE PLINVILLE.

Eh! oui, je le sais bien;
Aussi, je viens déjà d'y trouver un remède;
Car il faut toujours, moi, que je vienne à votre aide.

M. DE PLINVILLE.

Quoi?

Mme DE PLINVILLE.

Je suis décidée à quitter ce pays.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

Mme DE PLINVILLE.

Dans quatre jours nous partons pour Paris,
Et vous aurez, je crois, la bonté de nous suivre.

M. DE PLINVILLE.

Expliquez-vous.

Mme DE PLINVILLE.

Ici je ne prétends plus vivre.
Si vous ne craignez point, vous, d'être humilié,
J'aurais trop à rougir aux lieux où j'ai brillé.

M. DE PLINVILLE.

Mais, pour vivre à Paris, ma fortune est trop mince :
Au lieu que nous serions à notre aise en province.

Mme DE PLINVILLE.

Bon ! L'on fait à Paris la dépense qu'on veut :
Il faudrait faire ici beaucoup plus qu'on ne peut.
J'ai pesé tout cela : nous vendrons notre terre.
Je vais à ce sujet écrire à mon notaire.

M. DE PLINVILLE.

Mais, quelle promptitude !

Mme DE PLINVILLE.

Il faut saisir l'instant;
C'est le jour du courrier, l'heure presse ; on m'attend :
Venez me retrouver, et vous verrez ma lettre.

M. DE PLINVILLE.

Je crois que tout cela peut fort bien se remettre.

Nous en reparlerons.

(Madame de Plinville sort.)

SCÈNE VII.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Eh quoi ! si promptement
Vous pourriez consentir à cet arrangement?

M. DE PLINVILLE.

Consentir? Point du tout : l'affaire n'est pas faite.
Je tiens à mon projet : oui, je te le répète.
Mais, de ma part, vois-tu, trop d'obstination
N'aurait fait qu'affermir sa résolution.
Je la connais. Au lieu, qu'à soi-même laissée,
Ma femme, dès demain, peut changer de pensée.
Je dispute toujours le plus tard que je puis.

SCÈNE VIII.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE MORINVAL, de loin à part, sans les voir.

Où donc le rencontrer? partout je le poursuis.
Mais je le vois... Allons, dégageons ma parole.

(Haut.)

Nous nous flattions tous deux d'un espoir trop frivole,
Cher Plinville. A regret, je viens vous déclarer...
Je ne puis plus long-temps vous laisser ignorer...

M. DE PLINVILLE.

Mon ami, je sais tout. Dorval fait banqueroute :
Je perds cent mille écus.

M. DE MORINVAL.

Cent mille écus!

M. DE PLINVILLE.

Sans doute.

M. DE MORINVAL.

(A part.)

Je l'ignorais. O ciel! je venais renoncer
A sa fille : de moi qu'aurait-on pu penser?

M. DE PLINVILLE.

Je sens bien qu'entre nous il n'est plus d'hyménée.

M. MORINVAL.

Au contraire.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille est toute résignée.
Quant à moi, je ne suis malheureux qu'à demi;
Car si je perds un gendre, il me reste un ami.

M. DE MORINVAL.

Eh mais! je n'entends point ce que vous voulez dire.
Comment, vous avez cru que j'irais me dédire,

A cause du revers qui vous est survenu ?
Mon ami, je croyais vous être mieux connu.
Trop heureux d'être époux de votre aimable fille !

ANGÉLIQUE, à part.

Dieu !

M. DE PLINVILLE.

Vous voulez encore être de la famille?

M. DE MORINVAL.

Plût au ciel !

M. DE PLINVILLE.

A ce trait me serais-je attendu?
Mais nous venons de perdre...

M. DE MORINVAL.

Elle n'a rien perdu ;
Et moi, lorsque je songe aux vertus qu'elle apporte,
Je trouve que sa dot est encore assez forte.

M. DE PLINVILLE, émerveillé.

Eh bien ! ma fille.... Mais qu'as-tu donc?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai rien.

M. DE MORINVAL.

Cependant...

ANGÉLIQUE.

En effet, je ne me sens pas bien.
Vous permettez?

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Ce trait vient d'exciter en elle
Une émotion vive et toute naturelle :
C'est que ma fille sent un noble procédé!

M. DE MORINVAL.

Vous croyez?...

M. DE PLINVILLE.

Je le crois? j'en suis persuadé.

M. DE MORINVAL, tristement.

Ah! cher Plinville!...

M. DE PLINVILLE.

Allons! nouvelle inquiétude?
Angélique a besoin d'un peu de solitude;
Voilà tout.

M. DE MORINVAL.

Pardonnez : j'en ai besoin aussi.

M. DE PLINVILLE.

Et vous allez encor nourrir votre souci!

M. DE MORINVAL.

J'en ai sujet.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DE PLINVILLE, seul.

Toujours s'affliger, toujours craindre!
Je le plains... Hai, je puis avoir tort de le plaindre.
Il aime le chagrin; et peut-être, ma foi,
Est-il, à sa manière, heureux autant que moi.

SCÈNE XI.

M. DE PLINVILLE, M. BELFORT.

M. DE PLINVILLE.

Apprenez, cher Belfort, un trait charmant, sublime,
Qui va pour Morinval augmenter votre estime.
Vous savez mon malheur...

M. BELFORT.

J'en suis bien affligé,
Et je venais ici...

M. DE PLINVILLE.

Je vous suis obligé.
Morinval, à l'instant, vient aussi de l'apprendre.
Mais croiriez-vous qu'il veut toujours être mon gendre?

M. BELFORT.

Quoi! se peut-il?...

M. DE PLINVILLE.

Voyez quel bonheur est le mien !
Pour moi, d'un petit mal il résulte un grand bien.
Mais, adieu ; car je vais conter tout à ma femme.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

M. BELFORT, seul.

D'un mot, sans le savoir, il déchire mon âme.
Allons, il faut partir : voilà l'instant fatal.
Ne soyons pas témoin du bonheur d'un rival...
Du bonheur ? Mais est-il bien sûr qu'il ait su plaire ?
J'ai quelquefois osé soupçonner le contraire.
Ce matin... je ne sais si je me suis trompé ;
Mais un mot, un regard, un soupir échappé...
Gardons-nous de saisir ces vaines apparences :
Je dois partir encor, si j'ai des espérances.
Je ne la verrai point. Qu'elle ignore à jamais
Ce que j'étais, surtout à quel point je l'aimais.
Je vais poursuivre ailleurs ma pénible carrière,
Seul, triste, abandonné de la nature entière,
Sans secours, n'emportant avec moi qu'un seul bien,
C'est un cœur, qui du moins ne me reproche rien :
Oui, je pars.

SCÈNE XIII.

M. BELFORT, ROSE.

ROSE.

Vous partez?

M. BELFORT.

Pourquoi donc me surprendre?

ROSE.

J'accourais vous chercher. Mais que viens-je d'entendre?
Monsieur, est-il bien vrai?

M. BELFORT.

Oui, Rose, je m'en vais.

ROSE.

Quoi! vous vous en allez? pour toujours?

M. BELFORT.

Pour jamais.

ROSE.

Ah! bon Dieu! mais pourquoi?

M. BELFORT.

Pardon, ma chère Rose:
Je pars, et je ne puis vous en dire la cause.

ROSE.

Vous aurait-on ici donné quelques chagrins?

M. BELFORT.

Non, aucun : de personne ici je ne me plains.

ROSE.

Pauvre Angélique! Hélas! que je vais la surprendre!
A cet événement elle est loin de s'attendre.
Voyez! tous les malheurs lui viennent à-la-fois.

M. BELFORT.

Mais... mon départ n'est pas un grand malheur, je crois.

ROSE.

Je sais ce que je dis. Je connais ma maîtresse,
Et je vois bien à vous comme elle s'intéresse.
Puis, j'en juge par moi : d'ailleurs, il est si tard!
Encor vous êtes seul : ah! mon Dieu! quel départ!

M. BELFORT.

Ce tendre adieu me touche.

ROSE.

Et vous partez?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, Mme DE ROSELLE.

ROSE.

Madame...
Vous me voyez chagrine, et jusqu'au fond de l'âme.
Monsieur Belfort s'en va, mais s'en va tout-à-fait.

Mme DE ROSELLE, à M. Belfort.

Et quel sujet, de grâce?...

ROSE.

Il n'a point de sujet.

Mme DE ROSELLE.

Allez, Rose.

ROSE, à M. Belfort.

Je puis dire à Mademoiselle,
Qu'avant votre départ, vous prendrez congé d'elle?

M. BELFORT.

Ne le lui dites pas.

ROSE.

Non? vous avez bien tort.
Adieu donc, pour jamais, adieu, monsieur Belfort.

M. BELFORT.

Adieu de tout mon cœur, adieu, ma chère Rose.

ROSE.

Écrivez-nous du moins; c'est bien la moindre chose.

M. BELFORT.

Oui, Rose; de mon sort je vous informerai.

ROSE part, se retourne et crie en pleurant.

Marquez-moi votre adresse, et je vous répondrai.

SCÈNE XV.

M. BELFORT, Mme DE ROSELLE.

Mme DE ROSELLE.

Quoi! vous partez, Monsieur? quelle raison soudaine?...

M. BELFORT.

J'en ai mille, qu'ici vous devinez sans peine.

Mme DE ROSELLE.

Oui, malgré l'amitié que je puis vous porter,
Je sens que plus long-temps vous ne pouvez rester.

M. BELFORT.

Recevez mes adieux, et croyez que l'absence
Ne fera qu'ajouter à ma reconnaissance.

Mme DE ROSELLE.

Vous ne m'en devez point. Hélas! j'aurais voulu
Faire bien plus pour vous : j'ai fait ce que j'ai pu.
Je n'oublîrai jamais votre rare conduite,
Votre discrétion, et surtout cette fuite.
Je compte aussi, Monsieur, sur votre souvenir.

M. BELFORT.

Croyez, Madame...

Mme DE ROSELLE.

Ah ça! qu'allez-vous devenir?

M. BELFORT.

Vers mon père, à Paris, je vais d'abord me rendre.

Mme DE ROSELLE.

C'est le meilleur parti que vous ayez à prendre.
Dites-lui bien... Mais quoi! je vois près de ces lieux
Quelqu'un rôder d'un air assez mystérieux.

SCÈNE XVI.

UN POSTILLON, en veste bleue, avec la plaque d'argent;
M. BELFORT, Mme DE ROSELLE.

Mme DE ROSELLE.

Eh bien! qu'est-ce?

LE POSTILLON.

Excusez mon embarras extrême.
De ma commission je suis surpris moi-même.
Car, ordinairement, je ne vais guère à pié;
Mais je suis complaisant,... quand je suis bien payé.

M. BELFORT.

Çà, que demandez-vous?

LE POSTILLON.

Pardon... mais, pour bien faire,
Il faudrait, à-la-fois, et parler et se taire.
A ma place, un nigaud vous avoûrait d'abord
Qu'il demande un Monsieur,... qui se nomme Belfort...

M. BELFORT.

Mais c'est moi.

LE POSTILLON.

Dans les yeux nous savons un peu lire.

Mme DE ROSELLE.

A la bonne heure; mais qu'avez-vous à lui dire?

LE POSTILLON.

Oh! rien du tout, Madame; et je n'ai dans ceci
Qu'à remettre à Monsieur le billet que voici.

(Il donne un billet à M. Belfort.)

M. BELFORT.

De quelle part?

LE POSTILLON.

Monsieur le verra dans la lettre.

M. BELFORT.

Ah!... Madame, pardon, vous voulez bien permettre?

Mme DE ROSELLE.

Monsieur, je vous en prie.

(Au Postillon, pendant que M. Belfort décachète et ouvre le billet.)

Eh! mais, vraiment, l'ami,
Vous ne paraissez gai ni plaisant à demi.

LE POSTILLON.

J'ai couru le pays, et j'ai vu bien du monde :
Cela fait que je sais comme il faut qu'on réponde.

M. BELFORT.

Ah! Madame!...

Mme DE ROSELLE.

D'où vient ce mouvement soudain?

M. BELFORT.

C'est de mon père.

Mme DE ROSELLE.

Bon!

M. BELFORT.

Je reconnais sa main.

LE POSTILLON.

Dès le premier abord, j'ai su vous reconnaître.

M. BELFORT.

C'est lui : de mes transports je ne suis point le maître.
Voici ce qu'il m'écrit.

(Il lit haut.)

« Viens, accours promptement,
» Mon ami : tu suivras celui que je t'envoie... »

LE POSTILLON.

Oui, Monsieur.

M. BELFORT, continue de lire.

« Je t'écris avec bien de la joie,
» Et je ne doute point de ton empressement. »

(Au Postillon.)

Oh, non! Est-il bien loin?

LE POSTILLON.

A la poste voisine.

M. BELFORT.

Bien portant?

LE POSTILLON.

A merveille. Il a fort bonne mine,
Une gaîté charmante.

M. BELFORT.

Il paraît donc heureux?

LE POSTILLON.

Mais il en a bien l'air. C'est qu'il est généreux!...
Comme un roi. Nous ferions des fortunes rapides,
Si les courriers payaient sur ce pied-là les guides.

Mme DE ROSELLE.

Vous êtes postillon?

LE POSTILLON.

Madame, à vous servir :
Et chacun vous dira que je mène à ravir.

Mme DE ROSELLE.

(à M. Belfort.)

Eh bien! menez Monsieur. Partez donc tout de suite.

M. BELFORT.

Oui, Madame.

Mme DE ROSELLE.

Avec lui revenez au plus vite.
Qu'il vienne ce soir même, et qu'il vienne en ce lieu.

M. BELFORT.

Croyez qu'il y viendra, Madame.

Mme DE ROSELLE.

Sans adieu.

LE POSTILLON.

Allons, mon officier, venez voir votre père.
Je n'ai pas mal rempli mon message, j'espère.
N'aurait-on à porter qu'une lettre, un billet;
Il faut, autant qu'on peut, faire bien ce qu'on fait.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE PLINVILLE, seul.

J'ai donc dit à mes gens qu'il fallait se résoudre
A me quitter : pour eux, hélas! quel coup de foudre!
Leur désolation m'afflige, en vérité...
Mais il est doux pourtant d'être ainsi regretté.
Si je m'étais défait du jardinier, de Rose,
Et du bon vieux Picard, c'était bien autre chose!
Pour Belfort, près de moi, je le garde à jamais :
C'est un ami plutôt qu'un secrétaire... Eh mais,
Que veut Picard? Il reste : il vient me rendre grâce.

SCÈNE II.

M. DE PLINVILLE, PICARD.

M. DE PLINVILLE.

Eh bien! es-tu content? tu conserves ta place.

PICARD.

Point du tout, car je viens demander mon congé.

M. DE PLINVILLE.

Mais c'est toi que je veux garder.

PICARD.

Bien obligé.
Mais, moi, je veux sortir, voilà la différence.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi?

PICARD.

Parce qu'il est plus naturel, je pense,
Que je m'en aille, moi. Vous voulez renvoyer
Du monde; c'est à moi de partir le premier,
Car je suis le plus vieux.

M. DE PLINVILLE.

Tu m'es trop nécessaire :
Je suis accoutumé...

PICARD.

Je n'y saurais que faire.
Et d'ailleurs, je suis las de servir : en deux mots,
Je vais me reposer.

M. DE PLINVILLE.

Eh mais! c'est un repos,
Une retraite enfin que ton service.

PICARD.

Peste!
Une belle retraite! et c'est moi seul qui reste!

M. DE PLINVILLE.

Tout est changé, Picard. Nous allons à Paris.

PICARD.

Raison de plus, Monsieur; je reste en mon pays.
Enfin, je vous l'ai dit, je veux être mon maître.

M. DE PLINVILLE.

Quoi! tu veux me quitter, après m'avoir vu naître,
Toi qui devais et vivre et mourir avec moi?

PICARD.

Il vaut encore mieux vivre et mourir chez soi.

M. DE PLINVILLE.

Je t'aimais, je croyais que tu m'aimais de même.

PICARD.

Cela n'empêche pas, Monsieur, qu'on ne vous aime.
Mais, après cinquante ans, on est bien aise, enfin,
De vivre un peu tranquille : il faut faire une fin.

M. DE PLINVILLE.

Il a raison; et c'est peut-être une injustice
D'exiger qu'il me fasse un si grand sacrifice.
Pourquoi vouloir ailleurs l'empêcher d'être heureux?
Il faut aimer les gens, non pour soi, mais pour eux.
Il va se réunir à son petit ménage,
A sa femme, à ses fils : il est temps, à son âge;
Et quand j'aurai besoin de lui, je me dirai,
Il vit content : alors je me consolerai.
Mais tu pleures, je crois?

PICARD.

Je ne puis m'en défendre.
Moi, vous quitter, après ce que je viens d'entendre?
J'en serais bien fâché. Je reviens sur mes pas,
Monsieur, si vous voulez, je ne partirai pas.

M. DE PLINVILLE.

Depuis assez long-temps, mon ami, tu travailles :
Non, non, décidément, je veux que tu t'en ailles.

PICARD.

Voyez donc! il me chasse au bout de cinquante ans!
Je ne veux plus sortir.

M. DE PLINVILLE.

Ne sors pas, j'y consens.
Mais pourquoi te fâcher ainsi depuis une heure?

PICARD.

J'ai tort. Encore un coup, je veux rester.

M. DE PLINVILLE.

Demeure.

PICARD.

Pardonnez. Je suis brusque et de mauvaise humeur :
Mais dans le fond, Monsieur, croyez que j'ai bon cœur.

M. DE PLINVILLE.

Tu viens de m'en donner une preuve certaine.
Il est vrai qu'un moment tu m'as fait de la peine;
Mais tu m'as fait encor plus de plaisir.

(En le serrant dans ses bras.)

Allons,

Mon vieux ami, jamais nous ne nous quitterons.
Me le promets-tu bien?

PICARD.

Est-ce encore un reproche?

M. DE PLINVILLE.

Non, mon cher. Laisse-moi, car Morinval s'approche.

(Picard sort.)

(Il regarde Morinval, qui s'avance, sans le voir.)

Ma fille a déclaré qu'elle ne l'aimait pas :
Il est au désespoir : il soupire tout bas.
Je veux le consoler.

SCÈNE III.

M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE.

Sortez donc, je vous prie,
Mon cher, de cette sombre et morne rêverie.
Votre malheur, au fond, se réduit à ce point :
C'est que l'on vous a dit qu'on ne vous aimait point.
Je sens qu'un pareil coup d'abord est un peu rude :
Mais vous voilà guéri de votre incertitude.

M. DE MORINVAL.

Le beau remède!

M. DE PLINVILLE.

Enfin, il vaut mieux, Morinval,

Être, d'avance, instruit de ce secret fatal.
Angélique, d'ailleurs, n'est pas la seule au monde :
Il se peut qu'à vos soins un autre objet réponde.

M. DE MORINVAL.

Je n'en chercherai point : j'en ferai bien le vœu.

M. DE PLINVILLE.

Tenez, s'il faut qu'ici je vous fasse un aveu,
J'approuve ce dessein. Dans un champêtre asile,
Vous menez une vie assez douce et tranquille ;
Surtout, vous êtes libre ; oui, peut-être en effet,
Le veuvage, après tout, est-il mieux votre fait.

M. DE MORINVAL.

Vos consolations m'irriteraient, je pense,
Si je n'avais déjà pris mon parti d'avance.
Mais je l'ai pris. Ceci ne m'a point étonné.
Je déplais ; dès long-temps je l'avais soupçonné :
Je suis heureux ici, comme dans tout le reste.
Aussi ce n'était point cela, je vous proteste,
Qui me faisait rêver : je voudrais aujourd'hui,
Ne pouvant rien pour moi, travailler pour autrui.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

M. DE MORINVAL.

Oui, vous serez de mon avis, j'espère.
Je viens de découvrir un important mystère.

M. DE PLINVILLE.

Ah ! voyons.

M. DE MORINVAL.

Angélique est rebelle à mes vœux ;
Mais vous ne savez pas qu'un autre est plus heureux.

M. DE PLINVILLE.

Bon! un autre?

M. DE MORINVAL.

Oui, vraiment.

M. DE PLINVILLE.

Et quel est donc cet autre?

M. DE MORINVAL.

C'est Belfort.

M. DE PLINVILLE.

Belfort!

M. DE MORINVAL.

Oui.

M. DE PLINVILLE.

Quelle erreur est la vôtre?
Mais vous n'y pensez pas.

M. DE MORINVAL.

Vous pouvez, à présent,
Rire, vous récrier, trouver cela plaisant :
Il n'en est pas moins vrai que votre fille l'aime,
J'en suis sûr.

M. DE PLINVILLE.

Quoi! vraiment?... ma surprise est extrême.

M. DE MORINVAL.

Ils s'aiment... d'un amour sage, honnête, discret :
Il aime sans le dire, elle brûle en secret.
Cette honnêteté même est ce qui m'intéresse,
Et je veux, près de vous, protéger leur tendresse.
Écoutez : je suis riche, et plus que je ne veux.
Je suis veuf... pour toujours, sans enfans, sans neveux.
J'aime Belfort, je veux lui tenir lieu de père.
Il me paraît bien né, sensible, doux; j'espère
Qu'aidé de mon crédit, il fera son chemin,
Et d'Angélique, un jour méritera la main.
Et moi, dès aujourd'hui, mon ami, je m'engage
A donner à Belfort ma terre en mariage.

M. DE PLINVILLE.

Laissez-moi respirer. Quel dessein généreux!
Eh quoi! mon cher ami, vous faites des heureux,
Et vous doutez encor si vous-même vous l'êtes!...
Mais que de ces enfans les amours sont discrètes!
Moi, j'en estime encore une fois plus Belfort.
Angélique est aimable; il l'aime, il n'a pas tort;
Ni ma fille non plus, car il est fait pour plaire.

M. DE MORINVAL.

Votre nièce s'avance. Ayons soin de nous taire.

SCÈNE IV.

Mme DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

Mme DE ROSELLE, de loin, à part.

Il faut les écarter de notre rendez-vous.

(Haut.)

Encore ici, Messieurs? Eh mais, qu'y faites-vous?
Ma tante se plaint fort, et dit qu'on l'abandonne,
Qu'on se promène : au fond, elle a raison.

M. DE PLINVILLE.

Pardonne.

Mme DE ROSELLE.

Savez-vous qu'en effet cela n'est pas galant?

M. DE MORINVAL.

Monsieur me consolait.

Mme DE ROSELLE.

Mon oncle est consolant,
Je le sais; mais, de grâce, allez trouver ma tante.

M. DE PLINVILLE.

Oui, dès qu'elle me voit, elle paraît contente.
Adieu. Redites-moi vos résolutions;

(Bas, à Morinval, en s'en allant.)

Car j'aime avec transport les belles actions.

SCÈNE V.

Mme DE ROSELLE, seule.

La place est libre, au moins pour quelque temps, j'espère,
Et Belfort, à présent, peut amener son père.
Ce jeune homme m'inspire une tendre amitié.
Cette pauvre cousine aussi me fait pitié.
Je voudrais les servir, et venir à leur aide.
Ne pourrai-je à leurs maux apporter de remède?

SCÈNE VI.

M. BELFORT, Mme DE ROSELLE.

Mme DE ROSELLE.

C'est vous, Monsieur! Quoi! seul? Pourquoi n'avez-vous pas
Amené votre père?

M. BELFORT.

Il est à deux cents pas,
Au bois de Rochefort.

Mme DE ROSELLE.

Qui l'empêchait, de grâce,
De venir avec vous jusque dans cette place?

M. BELFORT.

En voici la raison : il diffère d'entrer,

Parce qu'il ne veut pas encor se déclarer.
D'abord je vous annonce une grande nouvelle :
La fortune pour lui cesse d'être cruelle.
Le jeu le ruina : par un nouveau retour,
Le jeu, plus que jamais, l'enrichit en ce jour.
Et moi, sentant qu'enfin mon sort n'est plus le même,
Que je puis, au contraire, enrichir ce que j'aime,
J'ai tout dit à mon père. Il approuve mon feu,
Et consacre à son fils tout le produit du jeu.

Mme DE ROSELLE.

C'est le placer fort bien.

M. BELFORT.

Ce n'est pas tout encore.
On aime à se vanter de ce qui nous honore.
J'ai parlé des bontés que vous aviez pour moi ;
Et je vous ai nommée... « O ciel! dit-il, eh! quoi?
» Madame de Roselle ! elle doit m'être chère :
» Une tendre amitié m'unissait à son père. »
Enfin il veut vous voir, il veut vous consulter.

Mme DE ROSELLE.

Un tel empressement a droit de me flatter.

M. BELFORT.

Sur moi, dit-il, il a quelques desseins en tête :
Ainsi vous comprenez le sujet qui l'arrête :
Avant de voir personne, il voudrait vous parler.

Mme DE ROSELLE.

Au bois de Rochefort hâtons-nous donc d'aller.

M. BELFORT.

Ah! ciel! je vois venir l'adorable Angélique.
Permettez qu'avec elle une fois je m'explique.

Mme DE ROSELLE

Pas encor.

M. BELFORT

Je voudrais savoir si, dans le fond,
On m'aime.

Mme DE ROSELLE.

L'on vous aime, et je vous en répond.
Laissez-moi lui parler.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ROSE, ANGÉLIQUE.

ROSE, de loin, à Angélique.

Ah! Dieu! Mademoiselle!
Monsieur Belfort avec madame de Roselle.

ANGÉLIQUE.

Rose disait, Monsieur, que vous étiez parti.

M. BELFORT.

Qui? moi, quitter ces lieux! jamais... J'étais sorti...
Un moment.

Mme DE ROSELLE.

Quelquefois un seul moment amène

Bien des choses.

M. BELFORT.

Sans doute; et j'ose croire à peine
Au changement...

Mme DE ROSELLE, à M. Belfort.

(Bas.) (Haut.)

Paix donc. Qu'on me suive à l'instant.

ANGÉLIQUE.

On ne peut donc savoir?...

Mme DE ROSELLE.

Pardon; l'on nous attend
Pour conclure une affaire... une affaire pressée,
Dans laquelle vous-même êtes intéressée.
Sans adieu.

(Elle sort avec M. Belfort.)

SCÈNE VIII.

ROSE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que dit-elle? Une affaire, où je suis
Intéressée!... Eh! mais, à ceci je ne puis
Rien comprendre.

ROSE.

Ni moi. Monsieur Belfort m'étonne;
Car je l'ai vu partir.

ANGÉLIQUE.

Tiens, Rose, je soupçonne
Qu'il lui vient d'arriver un bonheur imprévu.

ROSE.

Vous croyez? Ah! tant mieux.

ANGÉLIQUE.

Jamais je ne l'ai vu
Si joyeux ni si vif, surtout jamais si tendre.
Il ne m'a dit qu'un mot, qui semblait faire entendre...
Que te dirai-je, enfin? J'espère, en vérité...

ROSE.

Tout ceci pique aussi ma curiosité.
Voici Monsieur. Comment! il est presque en colère.
Pour la première fois, qui peut donc lui déplaire?

SCÈNE IX.

ROSE, ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE.

ANGÉLIQUE.

Mon père, vous semblez fâché?

M. DE PLINVILLE.

J'en fais l'aveu.
Oui, je sens qu'en ce monde il faut souffrir un peu.
Morinval vient de faire une action nouvelle,
Aussi belle que l'autre, et peut-être plus belle....

En faveur de quelqu'un qui ne te déplaît pas,
Ma fille,... et dont je fais moi-même un très-grand cas.
Mais, par malheur, ce plan ne plaît pas à ta mère.
Nous la pressons en vain : elle a du caractère.
De là quelques débats : moi, qui n'y suis point fait,
J'ai laissé Morinval défendre son projet,
Et je viens respirer.

ANGÉLIQUE.

Et ne pourrai-je apprendre?...

M. DE PLINVILLE.

Pas encore. Avant peu, ma femme va se rendre;
Car elle a de l'esprit. Puis, tour-à-tour, il faut
L'un à l'autre céder : moi, j'ai cédé tantôt.
A vendre cette terre elle était décidée :
J'ai, quoiqu'avec regret, adopté son idée.

ANGÉLIQUE.

Vous avez consenti?

M. DE PLINVILLE.

Mon enfant, que veux-tu?
Moi, je suis complaisant, c'est ma grande vertu.
Nous irons à Paris. Les champs, la capitale,
Toute demeure, au fond, pour le sage est égale.

ANGÉLIQUE.

Partout où vous serez, je serai bien aussi,
Mon père.

ROSE.

Cependant, nous étions bien ici.

M. DE PLINVILLE.

Mais, avec Morinval, je la vois qui s'avance.
S'ils pouvaient tous les deux être d'intelligence!
Nous serions tous contens.

SCÈNE X.

ROSE, ANGÉLIQUE, Mme DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL.

De grâce, permettez,
Madame....

Mme DE PLINVILLE.

C'est en vain que vous me tourmentez :
(A Angélique.)
Ne me parlez jamais de Belfort. A merveille!
C'est vous qui m'attirez une scène pareille.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas encor de quoi vous m'accusez.

Mme DE PLINVILLE.

Vous souffrez près de vous des amans déguisés...

ANGÉLIQUE.

De ce déguisement j'ignore le mystère.
Serait-il autre chose ici qu'un secrétaire?

Mme DE PLINVILLE.

Je vous dis qu'il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Eh bien donc, je le croi.
S'il lui plaît de m'aimer, est-ce ma faute, à moi?

Mme DE PLINVILLE.

Vous-même, vous l'aimez.

ANGÉLIQUE.

Qui vous dit que je l'aime?
A peine, en ce moment, si je le sais moi-même.

ROSE.

Et quand cela serait, je l'aime bien aussi;
Ces Messieurs... tout le monde, en un mot, l'aime ici.

Mme DE PLINVILLE.

Rose, vous tairez-vous? modérez votre zèle.

ROSE.

Mais, c'est que vous grondez toujours Mademoiselle.

M. DE PLINVILLE.

Ne grondons point, ma femme; entendons-nous: causons.
Pour refuser Belfort quelles sont vos raisons?

Mme DE PLINVILLE.

C'est un aventurier.

M. DE PLINVILLE.

Madame de Roselle
Connaît beaucoup son père.

Mme DE PLINVILLE.

Eh bien! tant mieux pour elle.

M. DE PLINVILLE.

Puis, il s'est fait connaître.

Mme DE PLINVILLE.

Il est, d'ailleurs, sans bien.

M. DE MORINVAL.

Mais, encore une fois, je l'aiderai du mien.

Mme DE PLINVILLE.

Mais, encore une fois, gardez donc ces largesses :
Nous n'avons pas besoin, Monsieur, de vos richesses.

M. DE MORINVAL, à M. de Plinville.

Je n'ai plus rien à dire, et je sors. Vous voyez
S'il faut croire au bonheur que vous me promettiez !
Je ne puis d'Angélique être l'époux moi-même,
Et je ne puis l'unir avec celui qu'elle aime.
Rien ne me réussit; et, pour dire encor plus,
J'offre mon bien aux gens, et j'essuie un refus.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ROSE, ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE, Mme DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai qu'un tel coup me serait bien sensible.

Serait-il malheureux? Cela n'est pas possible.
Non, il n'est d'homme à plaindre ici que le méchant.
Morinval d'un bon cœur a suivi le penchant :
Quoique son offre ait eu le malheur de déplaire,
C'est avoir fait le bien qu'avoir voulu le faire.

ROSE, qui s'était retirée au fond du théâtre, revient en courant.

Madame de Roselle...

Mme DE PLINVILLE.

Eh bien?

ROSE.

Est à deux pas;
Elle amène un Monsieur, que je ne connais pas.

ANGÉLIQUE.

Un Monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Quelque ami qui vient me voir...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mme DE ROSELLE, M. DORMEUIL.

Mme DE ROSELLE.

Ma tante,
Permettez que moi-même, ici je vous présente
Monsieur, un étranger qui désirerait voir
Votre terre...

Mme DE PLINVILLE.

Au château nous allons recevoir

Monsieur.

M. DORMEUIL.

Je suis fort bien. A la première vue,
Madame, tout me plaît; une triple avenue,
Une entrée imposante, un superbe château,
Un parc immense; enfin, tout est grand, tout est beau.
On sait bien que jamais un acheteur ne loue;
Mais cette terre, à moi, me plaît, et je l'avoue.

M. DE PLINVILLE.

L'acquéreur même aussi me plairait en tout point.

Mme DE ROSELLE.

Oh! c'est un acquéreur... comme l'on n'en voit point.

Mme DE PLINVILLE.

Monsieur s'annonce bien.

M. DORMEUIL.

Hai... Que sait-on? Peut-être
Gagnerai-je, Madame, à me faire connaître.

Mme DE PLINVILLE.

J'aime à le croire.

M. DORMEUIL.

Eh! mais, ces bois sont enchantés.
Les beaux arbres!

M. DE PLINVILLE.

C'est moi qui les ai tous plantés.
Ces arbres dès long-temps me prêtaient leur ombrage.

M. DORMEUIL.

Ce n'est pas encor là votre plus bel ouvrage.

(En saluant Angélique.)

De la terre, je vois le plus digne ornement.

M. DE PLINVILLE.

Tout le monde, en effet, nous en fait compliment.
Vous paraissez, Monsieur, un digne et galant homme.

M. DORMEUIL.

Au fait, vous estimez votre terre la somme?...

M. DE PLINVILLE.

(Il arrête et regarde sa femme.)

Mais je crois qu'elle vaut... Combien[1]?

Mme DE PLINVILLE.

Cent mille écus.

M. DORMEUIL.

Je ne contesterai point du tout là-dessus.
Je m'en rapporte à vous.

Mme DE PLINVILLE.

Un procédé si rare
Me touche.

M. DORMEUIL.

Il est tout simple. En outre, je déclare
Que j'entends bien payer la terre argent comptant.

M. DE PLINVILLE.

A votre aise.

[1] Ce mouvement, cette question, sont un impromptu infiniment heureux de Molé.

M. DORMEUIL.

Pardon, c'est un point important,
Qui me regarde seul. Oui, je me crains moi-même.
J'ai sur certain article une faiblesse extrême.
Tenez, il faut qu'ici je vous fasse un aveu.
Le prix de votre terre est un argent du jeu :
Par cet achat, du moins je sauve une partie
De six cent mille francs, que dans une partie...

Mme DE ROSELLE.

Quoi! vous avez gagné deux fois cent mille écus?

M. DORMEUIL, souriant.

On peut bien les gagner, quand on les a perdus.

Mme DE PLINVILLE.

Quel est celui qui perd une somme si forte?

M. DE PLINVILLE.

Bon! le connaissons-nous? ainsi, que nous importe?
Voyons celui qui gagne et non celui qui perd.

Mme DE ROSELLE.

Eh! oui.

ANGÉLIQUE.

Le malheureux, sans doute, a bien souffert.

M. DORMEUIL.

Ma foi, c'est un joueur hardi, vif et tenace,
Un petit financier.

Mme DE PLINVILLE.

Un financier! De grâce,

Vous le nommez?

M. DORMEUIL.

Dorval.

Mme DE PLINVILLE.

Je l'avais soupçonné;
Monsieur, c'est notre bien que vous avez gagné.

M. DORMEUIL.

J'aimerais mieux avoir gagné celui d'un autre.
Mais il pourrait encor redevenir le vôtre :
Il ne tiendra qu'à vous.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

M. DORMEUIL.

Rien n'est plus clair.
Je n'ai qu'un fils, Madame, un fils qui m'est bien cher :
Unissez-le, de grâce, avec Mademoiselle.
L'argent sera pour vous, et la terre pour elle.

M. DE PLINVILLE.

Monsieur...

M. DORMEUIL.

Vous hésitez, et vous avez raison,
Ne me connaissant pas. Mais Dormeuil est mon nom.
Mon habit vous annonce un ancien militaire.

Mme DE ROSELLE.

Oui, Monsieur était même un ami de mon père,
N'ayant qu'un seul défaut et mille qualités.

(Bas à Angélique.)

Ce parti me paraît très-sortable. Acceptez.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille, tu pourrais rendre cela possible.

Mme DE PLINVILLE.

(A M. Dormeuil.)

Je l'espère. Je suis on ne peut plus sensible
A votre offre, Monsieur : je l'accepte.

M. DORMEUIL, très-haut.

Mon fils,
Venez remercier Madame.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. BELFORT.

M. BELFORT.

J'obéis.

Mme DE PLINVILLE.

Ah! que vois-je?

Mme DE ROSELLE.

Ceci trompe un peu votre attente.

Mme DE PLINVILLE.

Comment! voici le fils de Monsieur?

Mme DE ROSELLE.

Oui, ma tante.

M. DE PLINVILLE.

Je ne m'attendais pas à celui-ci, ma foi!
Voyez donc comme enfin tout s'arrange pour moi?

M. DORMEUIL, à Madame de Plinville.

Madame voudrait-elle, à présent, se dédire?

Mme DE PLINVILLE.

Monsieur est votre fils : je n'ai plus rien à dire,
Car je rendis toujours justice à ses vertus.

M. BELFORT.

Ah! de tant de bontés vous me voyez confus.
(A Angélique.)
Dormeuil vous aime autant que Belfort a pu faire;
Et Belfort et Dormeuil...

ANGÉLIQUE.

Savent tous deux me plaire.

ROSE, à M. Belfort.

Pour moi, je ne sais pas, Monsieur, si j'aurai tort;
Mais je vous nommerai toujours monsieur Belfort.

M. DORMEUIL.

J'ai, depuis quelque temps, essuyé bien des peines.
Enfin la chance tourne : il est d'heureuses veines.

M. DE PLINVILLE.

Moi, je n'ai jamais eu que du bonheur; eh bien!
Je suis, en ce moment, presque étonné du mien.

Mme DE ROSELLE.

Gardez votre bonheur; il vous sied à merveille.

M. DE PLINVILLE.

C'est qu'on ne vit jamais d'aventure pareille.
Est-ce un rêve? J'en fais assez souvent, dit-on;
Mais ce n'en est pas un qu'ici je fais; oh! non...

Mme DE ROSELLE.

La raison ne vaut pas les songes que vous faites.
Puissions-nous être tous heureux comme vous l'êtes!

Mme DE PLINVILLE.

Il ne sent pas qu'il l'est par hasard, cette fois.

M. DE PLINVILLE.

Qu'importe le hasard? pourvu que je le sois?
En quelque sorte on peut faire sa destinée...
Mais récapitulez avec moi ma journée.
On était convenu d'un voyage sur l'eau ;
Si nous partions, le feu consumait le château.
On reste; on l'éteint. Bon. Belfort, mon secrétaire,
Plaît à ma fille, il est fils d'un vieux militaire.
Je perds cent mille écus : fort bien. Voilà d'abord
Que celui qui les gagne est père de Belfort.
Monsieur me fait une offre aussi noble que franche,
Et, sans avoir joué, moi, je prends ma revanche.
Il propose son fils; et, par un tour plaisant,
Ma femme le reçoit, tout en le refusant;
Et ma fille, d'abord un peu contrariée,
Au gré de ses désirs se trouve mariée.
Je voudrais bien tenir notre ami Morinval :
Nous verrions s'il dirait encor que tout est mal!

Mme DE ROSELLE.

S'il allait, comme vous, devenir optimiste?

M. DE PLINVILLE.

Je ne sais; il est né mélancolique et triste,
Et comme je l'ai dit, sa tristesse lui plaît :
Il faut bien l'excuser. Mais, tout chagrin qu'il est,
Peut-être il va sentir que dans la vie humaine,
Le bonheur, tôt ou tard fait oublier la peine;
Qu'il n'en est que plus doux; et que l'homme de bien,
L'homme sensible, alors, peut dire : *Tout est bien.*

VARIANTES

DE L'OPTIMISTE [1].

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE IX.

ENTRE M. DE PLINVILLE ET M. DE MORINVAL.

Après ces vers :

« Et l'ouvrier actif, le paysan robuste, »
Ont aussi leurs plaisirs et leurs jours de repos.

M. DE MORINVAL.

Fort bien : vous les voyez frais, gaillards et dispos.
Mais lorsque l'âge, ou bien quelque accident funeste
Viennent les assaillir?... et, sans parler du reste,
Nous gémissons encor de cet hiver affreux
Qui fit tant d'indigens et tant de malheureux!

(1) Ces vers furent ajoutés lors d'une représentation de l'Optimiste, qui fut donnée dans les premiers mois de 1789, au bénéfice des pauvres qui avaient tant souffert de cet hiver rigoureux; et le public sentit vivement le témoignage rendu au zèle charitable des pasteurs.

Il venait à la suite, il acheva l'ouvrage
D'un été, trop fameux par un terrible orage.
On languissait encore; et l'on mourut enfin;
On mourut, à-la-fois, et de froid et de faim.
Misère dans les champs, misère dans les villes;
Les travaux suspendus, les moulins immobiles.
Cet hiver-là, Monsieur, c'était l'hiver dernier;
Et le printemps n'a pu vous le faire oublier.

M. DE PLINVILLE.

Non. Mais oubliez-vous les bontés secourables
Qu'on prodiguait, alors, aux pauvres misérables?
Les pasteurs redoublaient leurs soins consolateurs;
Le public, à l'envi, secondait ses pasteurs.
La charité, brûlant d'une flamme si pure,
Allait dans tous les cœurs réveiller la nature.
Les riches, à sa voix, répandent tout leur or;
Et l'avare lui-même entr'ouvre son trésor...
C'était du superflu : mais l'humble mercenaire
Partage avec le pauvre un étroit nécessaire.
Tout plaisir supprimé, repas, jeux et concerts;
Les bals fermés partout, les spectacles déserts.
Une fois seulement la foule y fut bien grande :
Mais c'est qu'alors, chacun y portait son offrande,
Et que le pauvre seul en recueillant le fruit,
Du spectacle, à la porte, attendait le produit.
Les papiers l'annonçaient : ajoutez l'espérance,
Qui de l'hiver surtout adoucit la souffrance.
Il fut long, j'en conviens; on souffrit; mais enfin

Personne ne mourut ni de froid ni de faim ;
Et le ciel n'a permis cet excès de misères,
Que pour nous rappeler que nous sommes tous frères.

M. DE MORINVAL.

On l'oublira bientôt.

M. DE PLINVILLE.

Non. Je ne le crois pas.

M. DE MORINVAL.

Il n'est donc point de maux, de vrais maux ici-bas ?

M. DE PLINVILLE.

Très-peu.

M. DE MORINVAL.

Nos passions, etc.

FIN DES VARIANTES.

LES CHATEAUX
EN ESPAGNE,

COMÉDIE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 20 FÉVRIER 1789.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux.

LA FONTAINE, *fable de la Laitière et le Pot au lait.*

PERSONNAGES.

M. D'ORFEUIL.
HENRIETTE, sa fille.
M. DE FLORVILLE, son futur époux.
M. D'ORLANGE, l'homme aux châteaux.
VICTOR, son valet.
JUSTINE, femme-de-chambre d'Henriette.
FRANÇOIS, valet de M. d'Orfeuil.
OLIVIER, autre valet de M. d'Orfeuil.
UN LAQUAIS.

La scène est au château de M. d'Orfeuil.

LES CHATEAUX EN ESPAGNE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

La scène représente, pendant la pièce, une salle du château.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle D'ORFEUIL, JUSTINE.

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père ne vient point!

JUSTINE.

Il ne tardera guères :
Il avait à Moulins, je crois, beaucoup d'affaires.

Mlle D'ORFEUIL.

Je crains...

JUSTINE.

Que craignez-vous?

Mlle D'ORFEUIL.

Je ne sais... Mais ces bois...
La nuit...

JUSTINE.

Bon! bon! Monsieur est suivi de François.

Mlle D'ORFEUIL.

Eh! dis-moi, que feraient deux hommes seuls, sans armes?
Mon père devrait bien m'épargner ces alarmes,
Revenir moins tard...

JUSTINE.

Oui, surtout lorsqu'on l'attend
Pour nous tranquilliser sur un point important.
Tenez, Mademoiselle, en bonne conscience,
La peur sert de prétexte à votre impatience;
Pourquoi Monsieur est-il de la sorte attendu?
C'est qu'au retour il doit parler du prétendu;
C'est qu'il doit apporter des lettres d'Abbeville,
Qui marqueront quel jour doit arriver Florville.

Mlle D'ORFEUIL.

On dirait que vraiment je ne pense qu'à lui?

JUSTINE.

Mais... nous n'avons parlé d'autre chose aujourd'hui :
Sujet inépuisable! et, depuis six semaines,
Encore neuf!

Mlle D'ORFEUIL.

C'est toi qui toujours le ramènes.

JUSTINE.

Je le ramène, moi, pour vous faire plaisir :
Dès que j'en dis un mot, je vous vois le saisir...

Mlle D'ORFEUIL.

Eh bien! je te l'avoue, oui, ma chère Justine,
Il me tarde de voir celui qu'on me destine.

JUSTINE.

Rien n'est plus naturel. Moi-même, en vérité,
J'ai, sur ce point, beaucoup de curiosité.

Mlle D'ORFEUIL.

Je me fais de Florville une image charmante.

JUSTINE.

J'ai peur qu'en le voyant, cela ne se démente.

Mlle D'ORFEUIL.

Sans doute, il sera jeune et bien fait...

JUSTINE.

Oui, d'accord.

Mlle D'ORFEUIL.

Noble dans son maintien.

JUSTINE.

Cela peut être encor.

Mlle D'ORFEUIL.

Tiens, Justine, déjà je le vois qui s'avance

D'un air respectueux, et pourtant plein d'aisance ;
Car il sait allier la grâce et la fierté,
Et ce qui frappe en lui surtout, c'est la bonté.
N'attends point un époux libre et trop sûr de plaire,
Qui se prévaut d'abord de l'aveu de mon père,
Et, sans me consulter, vient signer le contrat;
Mais un amant soumis, discret et délicat,
Qui doute, dans mes yeux démêle si je l'aime,
Et me veut obtenir seulement de moi-même.

JUSTINE.

Sans doute il a beaucoup d'esprit?

Mlle D'ORFEUIL.

Assurément.
Non pas de cet esprit agréable, brillant,
Qui s'exhale en bons mots, en légères bluettes,
Et fait pour éblouir des sots ou des coquettes;
Mais un esprit solide, aussi juste que fin,
Soutenu, délicat, et... de l'esprit enfin.
Aussi je le pourrais distinguer entre mille :
Sophie, en un clin d'œil, reconnut son Émile.

JUSTINE.

Eh!... vous peignez d'après vos héros de romans.
Ces héros, j'en conviens, sont aimables, charmans;
Mais pas un n'exista, pas un n'est véritable.
Le vôtre n'est, je crois, ni vrai, ni vraisemblable.
Jamais on ne verra d'homme qui soit parfait,
Ni de femme non plus.

Mlle D'ORFEUIL.

Qu'est-ce que cela fait?
Laisse-moi l'espérance; elle me rend heureuse.

JUSTINE.

Pour vous, pour votre époux elle est trop dangereuse.
Votre époux, sans cela, vous eût paru fort bien :
Vous l'attendez parfait, il ne paraîtra rien;
Moi, je monte moins haut, afin de moins descendre;
Et raisonnablement je crois pouvoir m'attendre
A voir, avec Florville, arriver un valet;
Un valet qui sera jeune, leste, bien fait;
Qui m'aimera d'abord, et me plaira de même;
Qui ne tardera pas à me dire qu'il m'aime,
Et bientôt de ma bouche obtiendra même aveu.
Ce n'est demander trop, ni demander trop peu :
Mais vous, Mademoiselle, oh! c'est une autre affaire.

Mlle D'ORFEUIL.

Tu verras, tu verras si c'est une chimère!

JUSTINE.

J'ignore ce qu'au fond sera votre futur :
Rabattez-en d'avance un peu, c'est le plus sûr.
Mais quoi! j'entends du bruit; c'est Monsieur.

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! Justine!

JUSTINE.

Le cœur bat, n'est-ce pas?

Mlle D'ORFEUIL.

Un peu.

JUSTINE.

Bon! J'imagine
Qu'il battra bien plus fort quand le futur viendra.

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père tarde bien à monter.

JUSTINE.

Le voilà.

SCÈNE II.

Mlle D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

Me voici de retour! bonsoir, ma chère fille.
Qu'il est doux de revoir son château, sa famille,
Tout son monde! Ma foi, je ne suis bien qu'ici.

Mlle D'ORFEUIL.

Votre absence nous a paru bien longue aussi.

JUSTINE, malicieusement.

Ah! oui, si vous saviez ce que c'est que l'attente!
Nous soupirions!...

Mlle D'ORFEUIL, vivement.

Comment se porte donc ma tante?

M. D'ORFEUIL.

Assez bien : elle m'a chargé de t'embrasser,
Ma fille; et c'est par là que je veux commencer.
(Il l'embrasse.)
J'ai fort heureusement fini la grande affaire.
J'ai d'avance arrangé tout avec mon notaire :
Je te donne à présent la moitié de mon bien...

Mlle D'ORFEUIL.

Épargnez-moi, de grâce, et changeons d'entretien.
Mon père... avez-vous?

M. D'ORFEUIL.

Quoi?

Mlle D'ORFEUIL.

Reçu quelques nouvelles?

M. D'ORFEUIL, feignant de ne pas comprendre.

Des nouvelles? ah! oui.

Mlle D'ORFEUIL.

Vraiment? Quelles sont-elles?

M. D'ORFEUIL, de même.

Le Grand-Seigneur...

Mlle D'ORFEUIL.

C'est bien de cela qu'il s'agit!

M. D'ORFEUIL.

Un courrier de Berlin nous arrive, et l'on dit...

JUSTINE.

Il nous importe peu qu'il arrive ou qu'il parte;
Et nous ne connaissons qu'un pays sur la carte,
C'est Abbeville.

M. D'ORFEUIL.

Ah! ah! j'en reçois aujourd'hui
Une lettre.

JUSTINE.

Allons donc!

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père... est-ce... de lui?

M. D'ORFEUIL.

C'est l'oncle qui m'écrit. Je vais bien te surprendre :
Dès demain, en ces lieux, Florville peut se rendre.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous ne le disiez pas : vous êtes méchant.

M. D'ORFEUIL.

Bon!
Je n'ai pas tout dit. Sache un trait plaisant... Mais non;
Il sera plus prudent de t'en faire un mystère.

Mlle D'ORFEUIL.

Pourquoi?

M. D'ORFEUIL.

C'est que jamais tu ne sauras te taire.

Mlle D'ORFEUIL.

Que vous avez de moi mauvaise opinion!

Mon père, soyez sûr de ma discrétion.

M. D'ORFEUIL.

Eh! mon Dieu! nous savons ce que c'est qu'une fille :
Et Justine, d'ailleurs, qui babille, babille!...

Mlle D'ORFEUIL, à demi voix.

Pour Justine, on pourrait l'éconduire, entre nous.

JUSTINE.

Oh! non, je suis aussi curieuse que vous,
Et tout aussi prudente, au moins, je vous proteste :
Ainsi je prétends bien tout entendre, et je reste.

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père, en vérité, vous êtes bien discret.

M. D'ORFEUIL.

Si vous me promettiez de garder le secret!...

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! je vous le promets.

JUSTINE.

Je le promets de même.

M. D'ORFEUIL.

La chose est, voyez-vous, d'une importance extrême.
Tenez.

(Il tire une lettre de sa poche, et lit.)

« Mon vieux ami... »

(Il s'interrompt.)

Que ce titre m'est cher!
Aussi notre amitié ne date pas d'hier :

Je le connus...

Mlle D'ORFEUIL.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil?

M. D'ORFEUIL.

Ah! oui.

(Il continue de lire.)

« D'hier matin,
» Notre jeune homme est en chemin,
» Et de près il suivra ma lettre.
» Mais j'ai cru vous devoir prévenir d'un dessein,
» Assez bizarre, au fond, s'il faut ne rien vous taire.
» De sa future il désire, entre nous,
» Observer, à loisir, l'humeur, le caractère.
» Dans cette vue, il doit s'introduire chez vous
» En simple voyageur, avec l'air du mystère,
» Et non comme futur époux. »

JUSTINE.

Plaisante idée!

Mlle D'ORFEUIL.

Eh! mais,... elle semble promettre...
Je ne sais quoi...

M. D'ORFEUIL, avec intention.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil?

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! j'ai tort, en effet.

M. D'ORFEUIL continue de lire.

« Je suis loin d'approuver un semblable projet;
» Mais j'ai cru cependant devoir vous en instruire.
» Car, prenant mon neveu pour un simple étranger,
» Vous pourriez, sinon l'éconduire,
» Mon cher, au moins le négliger.
» Embrassez bien pour moi votre charmante fille.
» Je suivrais mon neveu, si je me portais bien.
» Adieu. DERVAL. »

Plus bas, on lit par apostille :

« Gardez mieux mon secret, que je ne fais le sien. »

(A sa fille.)

Eh bien! voilà le tour que Florville te joue!

Mlle D'ORFEUIL.

Il n'a rien d'offensant pour moi, je vous l'avoue.
Monsieur Derval a tort de blâmer son neveu.
Les époux d'à présent se connaissent trop peu.
Le projet de Florville annonce une belle âme;
Et qui d'avance ainsi veut connaître sa femme,
Est sans doute jaloux de faire son bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Je lui pardonne aussi ce tour-là de bon cœur.
Qu'il t'observe de près, il en est bien le maître;
Tu ne peux que gagner à te faire connaître.

JUSTINE.

Mais on n'est pas fâché pourtant d'être averti.

M. D'ORFEUIL.

De l'avis, en effet, sachons tirer parti.
Il va jouer son rôle : eh bien, jouons le nôtre :
Paraissons, en effet, le prendre pour un autre.
D'abord, comme il pourrait arriver dès ce soir,
J'ai dit à tous mes gens de le bien recevoir ;
Mais sans faire semblant du tout de le connaître.

JUSTINE.

Bon. J'entends des chevaux : c'est Florville, peut-être.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, hors d'haleine.

Monsieur, votre futur est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

Paix donc.
Je t'avais défendu ce terme-là.

FRANÇOIS.

Pardon ;
Je l'oubliais. Enfin, voici monsieur Florville...

M. D'ORFEUIL.

Encor! Mais songe bien à réformer ton style.

FRANÇOIS.

Lui-même il se trahit. Tenez, il me parlait,
A moi, comme l'on parle à son propre valet.

JUSTINE.

Et... son valet... est-il aussi bien de figure?

FRANÇOIS.

Eh! mais il est fort bien, d'agréable tournure.

JUSTINE.

Et dis-moi...

M. D'ORFEUIL.

Finissons. Ne vas-tu pas le voir?
Florville va monter, il faut le recevoir.
(A François.)
Qu'il vienne.

(François sort.)

SCÈNE IV.

Mlle D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL, à sa fille, qui paraît embarrassée.

Eh! mais, qu'as-tu?

Mlle D'ORFEUIL.

L'arrivée imprévue...
De Florville...

M. D'ORFEUIL.

Eh bien! quoi?

Mlle D'ORFEUIL.

N'étant point prévenue,...
Je suis en négligé.

M. D'ORFEUIL.

Bon! cela ne fait rien.

Mlle D'ORFEUIL.

Pardonnez-moi... Je vais auparavant...

M. D'ORFEUIL.

Fort bien!
Passer à la toilette une heure; et je parie
Qu'au retour, tu seras une fois moins jolie.

Mlle D'ORFEUIL.

Je ris de tous ces riens, et m'y soumets pourtant.
Je vous promets, du moins, de n'être qu'un instant.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

J'ai quelque chose encore à lui dire. Demeure.
Tu diras que je vais revenir tout-à-l'heure,
Que je suis sorti.

JUSTINE.

Bon.

(M. d'Orfeuil sort.)

SCÈNE VI.

JUSTINE, seule.

Fort bien. En tout ceci,
Je vois que je pourrai jouer mon rôle aussi.
Ils viennent : à mon tour, je sens le cœur me battre.
(Elle regarde.)
A merveille. Ils sont deux, ainsi nous serons quatre.

SCÈNE VII.

JUSTINE, M. D'ORLANGE, en bottes, VICTOR.

JUSTINE.

Monsieur, pour un moment, Monsieur vient de sortir.
Si vous le désirez, quelqu'un va l'avertir.

M. D'ORLANGE.

L'avertir? point du tout. Ne dérangez personne ;
J'attendrai.

JUSTINE.

Cependant...

VICTOR.

Ah! vous êtes trop bonne.
Moi, j'attendrais long-temps, si vous vouliez rester.

JUSTINE, lui rendant sa révérence.

Vous êtes bien poli; je ne puis m'arrêter.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE, triomphant.

Eh bien?

VICTOR.

Charmant accueil! rencontre inespérée!
D'honneur!

M. D'ORLANGE.

Mon cher Victor, cette imposante entrée,
Cet antique château, ces bois silencieux,
Dont la cime paraît se perdre dans les cieux,
Tout ceci me promet quelque grande aventure.

VICTOR.

Eh! mon Dieu! sans nous perdre en vaine conjecture,
Tenons-nous-en, de grâce, à la réalité,
Monsieur; elle a de quoi suffire, en vérité!
On ouvre... moi, j'étais tremblant comme la feuille.
Je m'avance : on sourit, on s'empresse, on m'accueille;
Pour prendre les chevaux, un garçon a volé,
Et du nom de Monsieur l'on m'a même appelé :
J'entre enfin, et déjà tout le monde me fête.

M. D'ORLANGE.

Le maître de ces lieux est tout-à-fait honnête.

VICTOR.

Vous ne l'avez pas vu.

M. D'ORLANGE.

J'en juge par ses gens.
S'il était dur et fier, ils seraient insolens.
Tel valet, tel maître.

VICTOR.

Oui, rien n'est plus véritable;
Aussi, Monsieur, chacun vous trouve fort aimable.

M. D'ORLANGE.

Victor ne manque pas de bonne opinion.

VICTOR.

Tel maître, tel valet. De ma réception
Je ne puis revenir; elle est particulière.

M. D'ORLANGE.

Eh! mais, suis-je partout reçu d'autre manière?
Et quand on se présente...

VICTOR

Ah! vous voilà bien fier!
Mais hier...

M. D'ORLANGE.

Il s'agit d'aujourd'hui, non d'hier.

VICTOR.

A la bonne heure; ici le hasard nous procure

Un asile; et demain?

M. D'ORLANGE.

Demain? autre aventure.

VICTOR.

Bonne réception, bon souper, bonne nuit;
C'est fort bien; mais sachons où cela nous conduit.
Voulez-vous donc toujours ainsi courir le monde,
Et mener une vie errante et vagabonde?
Depuis plus de six ans, je voyage avec vous
De royaume en royaume.

M. D'ORLANGE.

Il n'est rien de plus doux.

VICTOR.

Mais, que vous reste-t-il, enfin, de vos voyages?

M. D'ORLANGE.

Le souvenir...

VICTOR.

D'avoir manqué vingt mariages,
Vingt solides emplois, et dans votre chemin,
Pour l'incertain toujours négligé le certain.
Et moi, nouveau Sancho d'un nouveau Don Quichotte,
J'erre moi-même au gré du vent qui vous balotte,
Pestant, grondant, surtout quand vous vous égarez,
Et parfois espérant, lorsque vous espérez;
Car vraiment je vous aime, et ne puis m'en défendre;
Je ris de vos projets, et j'aime à les entendre;
Heureux ou malheureux, près de vous je me plais :

Je puis bien me fâcher; mais vous quitter! jamais.

M. D'ORLANGE.

Va, je sens tout le prix d'un serviteur fidèle :
Tu seras, quelque jour, bien payé de ton zèle.

VICTOR.

Vous promettez monts d'or, et n'avez pas un sou.

M. D'ORLANGE.

J'ai du bien... quelque part.

VICTOR.

Vous ne savez pas où.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

VICTOR.

Ah! oui, c'était un digne et galant homme,
Qui nous faisait passer tous les mois quelque somme;
Mais las! depuis six mois, pas un petit billet :
J'aimais bien, cependant, ceux qu'il vous envoyait.
Il est peut-être mort.

M. D'ORLANGE.

Quel présage sinistre!
Il me reste, en tout cas, la faveur du ministre.
Dans les papiers publics j'ai reconnu son nom :
De mon père, au collége, il était compagnon;
Et de cette amitié j'hérite en droite ligne.
Sa lettre me l'annonce.

VICTOR.

Une lettre qu'il signe,
Et pour la forme.

M. D'ORLANGE.

Il m'a répondu tout d'un coup.

VICTOR.

Quatre mots seulement.

M. D'ORLANGE.

Mais qui disent beaucoup.
Il ne rougira point de cette connaissance.
J'ai, sans trop me flatter, un nom, de la naissance.
De mes voyages, j'ai recueilli quelque fruit,
Et dans le droit public je suis assez instruit.
Oui, dès demain, je pars, et je vole à Versaille,
Comme pour annoncer le gain d'une bataille.
D'abord chez le ministre, en courrier, je descends;
Et, sans lui prodiguer un insipide encens,
Moi, je lui dis : « Monsieur, vous trouverez, peut-être,
» Mon entrée un peu leste : elle me fait connaître :
» Tel, à vos yeux, d'Orlange en ce jour vient s'offrir;
» Tel, et plus prompt encor, vous le verrez courir,
» S'il pouvait être utile à son prince, à la France. »
Cet air d'empressement, et surtout d'assurance,
Le frappe : nous causons; il m'observe avec soin;
Et je l'entends qui dit : « Ce jeune homme ira loin. »
Dans la journée il vaque un honorable poste;
Mille gens l'attendaient; et moi qui viens en poste,

Tout botté, je l'emporte; et voilà mon début.
Ce n'est qu'un premier pas : je vais droit à mon but.
Je ferai mon chemin : je puis, de grade en grade,
Tout naturellement aller à l'ambassade...
Que sais-je, enfin?... je puis être... ministre un jour :
Et je protégerai les autres à mon tour.

VICTOR, persuadé par degrés.

Ah! vous n'oublirez pas, j'espère, mon bon maître,
Un pauvre serviteur...

M. D'ORLANGE.

Non, tu dois me connaître;
Sois tranquille; toujours tu seras mon ami :
Tu seras d'un ministre un jour le favori.

VICTOR.

Est-il possible?

M. D'ORLANGE, gravement.

Mais soyez modeste et sage,
Et de votre crédit sachez régler l'usage.
Victor, de mes faveurs vous n'êtes le canal,
Que pour faire le bien, non pour faire le mal.

VICTOR, humblement.

Ah! croyez que jamais ce ne sera ma faute,
Si par hasard...

M. D'ORLANGE.

Fort bien. Revenons à notre hôte.
Il me prend par la main, me conduit au salon,
Me présente lui-même à ces dames...

VICTOR.

Ah! bon.
Nous verrons quelque jour nos attentes remplies.
Et ces dames, Monsieur, à coup sûr sont jolies?

M. D'ORLANGE.

Oh! oui. La demoiselle, ou je suis bien trompé,
Est charmante; et d'honneur, j'en suis d'abord frappé.
Je me remets bientôt, comme tu crois.

VICTOR.

Sans doute.

D'ORLANGE.

La mère m'interroge, et la fille m'écoute.
J'ai voyagé, Victor : j'en ai pour plus d'un soir.
A table, entr'elles deux on m'invite à m'asseoir.
Je dévore. Au dessert, la demoiselle chante :
Quel goût délicieux! et quelle voix touchante!
On me mène en un grand et bel appartement :
Je suis las; je m'endors délicieusement.
La jeune demoiselle a moins dormi peut-être.
On déjeune. Victor vient avertir son maître.
Je me lève... l'on veut en vain me retenir :
Je pars, après avoir promis de revenir.

VICTOR, hors de lui-même.

Restons, Monsieur, restons encor cette journée.

M. D'ORLANGE.

Je reviendrai, Victor, une fois chaque année.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Je rentre en ce moment : daignez me pardonner,
Monsieur.

D'ORLANGE.

C'est moi plutôt qui crains de vous gêner.

M. D'ORFEUIL.

(A Victor.)

Vous! Mon ami, quelqu'un va vous faire connaître
L'appartement que doit occuper votre maître ;
Croyez, d'ailleurs, qu'ici rien ne vous manquera.

VICTOR.

En vérité... Monsieur, rien ne manque déjà.
Tout le monde, en ces lieux, sans doute est trop honnête :
Le jour où l'on s'égare, est un vrai jour de fête.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

En ce château, Monsieur, soyez le bienvenu.
J'espère, quand de vous je serai mieux connu...

M. D'ORLANGE.

Je vous connais si bien, que je vous ferai grâce
De ces remercîmens, dont un autre, en ma place...

M. D'ORFEUIL.

Des remercîmens? bon!... Il ne m'en est point dû;
Et dans votre alentour, si je m'étais perdu,
Vous feriez même chose assurément.

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. D'ORFEUIL.

Comment donc avez-vous quitté la grande route?
(A part.)
Voyons ce qu'il dira.

M. D'ORLANGE.

J'ai trouvé deux chemins.
L'un vraisemblablement conduisait à Moulins,
Et l'autre dans un bois d'assez belle apparence.
Moi, j'ai toujours aimé les bois de préférence.
Je choisis celui-ci.

M. D'ORFEUIL.

Vous fîtes bien, ma foi.
L'autre mène à Moulins, et celui-ci chez moi.

M. D'ORLANGE.

Je m'en sais très-bon gré. Dans cette conjoncture,
Tout est heureux pour moi... jusqu'à mon aventure
De voleurs, que je veux vous conter.

M. D'ORFEUIL.

Ah! fort bien.

(A part.)

J'attendais les voleurs.

M. D'ORLANGE.

Je vois... je ne vois rien;
Mais j'entends près de moi...

M. D'ORFEUIL.

Des voleurs.

M. D'ORLANGE.

Ils accourent,
Et mon valet s'enfuit.

M. D'ORFEUIL.

Le poltron!

M. D'ORLANGE.

Ils m'entourent.

M. D'ORFEUIL.

Que fîtes-vous alors?

M. D'ORLANGE.

J'étais seul contre dix.
Je pris pourtant un ton très-ferme, et je leur dis :
« Messieurs, que me veut-on? ma bourse? on peut la prendre.
» S'agit-il de mes jours, je saurai les défendre. »
Je tire alors ma bourse, et je la jette en l'air;
Et bientôt je saisis mes armes.

M. D'ORFEUIL.

Bon.

M. D'ORLANGE.

Mon air
Les étonne.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien.

M. D'ORLANGE.

Un moment ils se taisent.
L'un d'eux enfin me dit : « Les braves gens nous plaisent.
» L'argent, nous le gardons, nous en avons besoin :
» Mais attaquer vos jours? nous en sommes bien loin.
» Venez, nous vous servons et de guide et d'escorte. »
Ils m'ont tenu parole, et jusqu'à votre porte
Ils m'ont suivi; voilà ce qui m'est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

(A part.)

Le récit est piquant. On ne peut mieux trouvé.

(Haut.)

Monsieur, vous m'avez l'air d'un digne et galant homme,
Et... de grâce, peut-on savoir comme on vous nomme?

M. D'ORLANGE.

D'Orlange.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Monsieur d'Orlange, allons, venez.
Ma fille avec plaisir vous verra.

M. D'ORLANGE.

Pardonnez,
Si je suis indiscret. Vous n'avez qu'une fille?

M. D'ORFEUIL.

Une seule, Monsieur; c'est toute ma famille,
Ma seule joie; aussi je l'aime uniquement.

M. D'ORLANGE.

Et vous êtes payé d'un tendre attachement,
Sans doute?

M. D'ORFEUIL.

Je le crois. Elle est sensible, aimante.
Ce sera, je l'espère, une femme charmante.
Il ne m'appartient pas, Monsieur, de la louer;
Henriette est aimable, il le faut avouer.

M. D'ORLANGE.

Mais ce sera pour vous une peine cruelle,
Lorsqu'un jour il faudra que vous vous priviez d'elle?

M. D'ORFEUIL.

Je voudrais que mon gendre ici pût demeurer.
Mais, s'il faut de ma fille enfin me séparer,
Je saurai me résoudre à cette perte affreuse;
Je m'en consolerai, si ma fille est heureuse,
Et si son mari l'aime...

M. D'ORLANGE.

Eh quoi! vous en doutez?
J'en répondrais pour lui.

M. D'ORFEUIL.

Vous me le promettez?

M. D'ORLANGE.

Assurément.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien. Vous allez la connaître :
Venez.

M. D'ORLANGE.

Je ne suis pas en état de paraître.

M. D'ORFEUIL.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Pour me débotter, je demande un moment.

M. D'ORFEUIL.

Je vais donc vous conduire à votre appartement;
Car vous êtes chez vous, Monsieur, daignez le croire.

M. D'ORLANGE, d'un accent très-prononcé.

Monsieur! les anciens, dont on vante l'histoire,
Remplissaient les devoirs de l'hospitalité
Avec moins de franchise et moins de loyauté.

M. D'ORFEUIL.

Ces devoirs à remplir n'ont rien que de facile.
A tous les voyageurs ici j'offre un asile,
De bon cœur : après tout, rien n'est plus naturel.
Parmi ces voyageurs, il s'en présente... tel
Qui, de tout le passé, me paie avec usure.
Établissez-vous donc ici, je vous conjure.

M. D'ORLANGE.

(A part.)

Monsieur!... Il est vraiment aimable tout-à-fait.

M. D'ORFEUIL.

(A part.)

De mon gendre je suis déjà très-satisfait.

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, VICTOR.

VICTOR.

Mais, je ne reviens pas de ma surprise extrême.
Quoi! tous les étrangers sont-ils reçus de même,
Mademoiselle?

JUSTINE.

Oh! non. Ils ne le sont pas tous;
Tous ne sont pas, Monsieur, aimables comme vous.

VICTOR.

Aimable! Oh! moi, je suis bon enfant; mais, du reste,
Je ne me pique point...

JUSTINE.

Vous êtes trop modeste.

VICTOR.

Non, modestie à part; c'est que l'on m'a reçu
Comme quelqu'un, vraiment, qui serait attendu.

JUSTINE.

Voyez un peu!

VICTOR.

Pourquoi faut-il partir si vite?

JUSTINE.

Bon!

VICTOR.

Nous ne demandions qu'un souper et le gîte :
Nous les trouvons, sans doute, excellens; mais demain
Il faudra de Paris reprendre le chemin.

JUSTINE.

Peut-être aussi que non.

VICTOR.

Comment cela?

JUSTINE.

Que sais-je?
Le mauvais temps, la pluie, ou le vent, ou la neige...

VICTOR.

Rien n'arrête Monsieur; et jamais nulle part
Il ne reste deux jours : dès le matin, il part.
Vous ne connaissez pas, je le vois bien, mon maître.

JUSTINE.

Il est pourtant, je pense, aisé de le connaître.
C'est donc un voyageur?

VICTOR.

C'est un vrai Juif errant.
Il court toujours le monde, et le monde est bien grand!
Il aime à voyager, et moi j'aime à le suivre;

Dès l'enfance, avec lui, j'ai coutume de vivre :
Aussi, famille, amis, pour lui j'ai tout quitté;
Et sur ses pas, moi, fait pour la tranquillité,
Pour vivre avec ma femme, en mon petit ménage...

JUSTINE, vivement.

Vous êtes marié!

VICTOR.

Non, vraiment, dont j'enrage.

JUSTINE, à part.

Tant mieux; j'avais bien peur.

VICTOR.

Je disais seulement
Que j'étais fait pour l'être; aussi probablement
Je prendrai ce parti.

JUSTINE.

Bientôt?

VICTOR.

Mais je l'ignore.

JUSTINE.

Votre maître n'est point marié?

VICTOR.

Pas encore;
Et de long-temps, je pense, il ne se marîra.

JUSTINE.

Vous verrez que lui-même il finira par là.

VICTOR.

Vous croyez?

JUSTINE.

Au revoir; j'aperçois Henriette.

VICTOR.

Moi, je vais de Monsieur achever la toilette.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc : allez, dites-le-lui.
S'il part demain, du moins qu'on le voie aujourd'hui.

VICTOR.

Peut-être il ferait mieux d'éviter l'entrevue;
Et pour moi, je crains bien de vous avoir trop vue.

(Il sort.)

JUSTINE, le suivant des yeux.

Il n'est pas mal.

SCÈNE II.

Mlle D'ORFEUIL, JUSTINE.

Mlle D'ORFEUIL.

Quel est celui qui te parlait?

JUSTINE.

C'est mon futur, à moi.

Mlle D'ORFEUIL

J'entends. C'est le valet...

JUSTINE.

Si j'en juge par lui, vous aimerez le maître.

Mlle D'ORFEUIL.

Ce maître, en vérité, tarde bien à paraître.

JUSTINE.

Il s'habille, il s'arrange...

Mlle D'ORFEUIL, vivement.

Il était comme il faut.
Qu'il se pare un peu moins, et qu'il vienne plus tôt.

JUSTINE.

Monsieur pouvait tantôt vous dire même chose.

Mlle D'ORFEUIL.

A propos... Tu l'as vu, Justine?

JUSTINE.

Eh bien?

Mlle D'ORFEUIL.

Je n'ose
T'interroger... Enfin, comment le trouves-tu?

JUSTINE.

Je n'en puis trop juger; je ne l'ai qu'entrevu.
Seulement il est jeune et d'aimable figure.

Mlle D'ORFEUIL.

Pour le reste déjà c'est un heureux augure;
Justine, conviens-en.

JUSTINE.

Oui, j'en tombe d'accord,

Mademoiselle ; il plaît dès le premier abord :
Il a l'air franc, ouvert, des manières aisées.

Mlle D'ORFEUIL.

Mes espérances donc seront réalisées !

JUSTINE.

Ah ! doucement. Ce n'est qu'un indice léger :
Mais par vous-même enfin vous en allez juger.

SCÈNE III.

Mlle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, JUSTINE.

M. D'ORLANGE, avec un nouvel habillement.

Voici, Mademoiselle, une heureuse disgrâce.
A la nuit, au hasard, que je dois rendre grâce !
De détours en détours m'amener jusqu'ici,
C'est conduire fort bien que d'égarer ainsi.

JUSTINE.

Quelquefois dans la vie il faut que l'on s'égare.

M. D'ORLANGE.

Eh ! mais, cet accident chez moi n'est pas très-rare ;
Je l'avoûrai, souvent cela m'est arrivé :
Presque toujours aussi je m'en suis bien trouvé.

JUSTINE.

Vous le faites exprès, peut-être ?

M. D'ORLANGE.

Je m'écarte
Volontiers. Je ne sais les chemins ni la carte ;
Mais je marche au hasard. Si la nuit m'a surpris,
De ce petit malheur, moi-même je souris,
Sûr de voir, tôt ou tard, de loin, une lumière;
Tantôt c'est un château, tantôt une chaumière.
Hier, je fus reçu par un bon paysan,
A qui, par parenthèse, avant qu'il soit un an,
Je prétends bien causer une douce surprise.
Ici, je trouve encore, avec même franchise,
Plus de goût, plus de grâce, et j'admire, d'honneur!...

Mlle D'ORFEUIL.

Vous aimez donc beaucoup à voyager, Monsieur?

M. D'ORLANGE.

Ah! beaucoup. Est-il rien de plus doux dans la vie,
Que d'aller, de venir au gré de son envie?

Mlle D'ORFEUIL.

Mais... on se fixe enfin.

M. D'ORLANGE.

Eh! mais, en vérité,
De se fixer ici l'on serait bien tenté.
Où trouver, en effet, un lieu plus agréable,
Plus riant, et surtout un accueil plus aimable?
Mais je ne puis long-temps m'arrêter nulle part.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous arrivez; déjà vous parlez de départ!

M. D'ORLANGE.

N'en parlons point ce soir; mais demain, dès l'aurore,
Il faudra...

JUSTINE.

Bon! demain vous serez las encore.
Mais de la sorte enfin si toujours vous errez,
Jamais, en ce cas-là, vous ne vous marîrez.

M. D'ORLANGE.

On ne voyage pas toujours.

JUSTINE.

Oh! non, sans doute.
Un beau jour, par hasard, on trouve sur sa route...
Tel objet... qui vous plaît, qui sait vous engager;
Et l'on ne songe plus alors à voyager.

M. D'ORLANGE.

Peut-être bien qu'un jour ce sera mon histoire.
Cependant je serais parfois tenté de croire
Que je ne suis point fait pour être marié.

Mlle D'ORFEUIL.

Pourquoi, Monsieur?

M. D'ORLANGE.

Je crains d'être contrarié
Dans mes goûts; car je suis ennemi de la gêne;
Et l'hymen le plus doux est toujours une chaîne.

Mlle D'ORFEUIL.

Cette chaîne est légère, et n'a rien d'effrayant.

M. D'ORLANGE.

J'aime la liberté.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais, en vous mariant,
Vous ne la perdrez point.

M. D'ORLANGE.

Les femmes sont charmantes,
Je le vois; mais souvent elles sont... exigeantes.
Elles veulent qu'on soit toujours à leurs côtés,
Qu'on prodigue les soins, les assiduités :
D'un tel effort, je sens que je suis incapable.
Et je pourrais, par jour, être souvent coupable.

Mlle D'ORFEUIL.

Il faudrait bien alors souvent vous pardonner.

M. D'ORLANGE.

Parfois, pendant un mois, je puis me promener.

Mlle D'ORFEUIL.

Il faudrait bien encor pardonner cette absence :
Le devoir d'une femme est dans la complaisance.
Une fois prévenue...

M. D'ORLANGE.

Oh! je l'en préviendrais;
Car, si j'étais au point d'épouser, je voudrais
Connaître bien ma femme, être bien connu d'elle.

JUSTINE.

Oui-dà!

M. D'ORLANGE.

Je lui dirais : « Tenez, Mademoiselle... »
Mais quoi ! je vous ennuie?

Mlle D'ORFEUIL.

Achevez, s'il vous plaît ;
Je prends à vos discours le plus vif intérêt.

JUSTINE.

(A part.)

Moi de même. Voyons où tout ceci nous mène.

M. D'ORLANGE.

« Je n'aimerai que vous, vous le croirez sans peine ; »
Dirais-je à ma future...

Mlle D'ORFEUIL.

Oh ! oui, j'entends fort bien.

M. D'ORLANGE.

« Mais je suis né galant ; tel même, j'en convien,
» Que l'on pourrait parfois me croire un peu volage.
» Toute femme jolie a droit à mon hommage :
» Trop heureux de lui plaire en tout temps, en tous lieux!
» Or, même après l'hymen, j'aurai toujours des yeux ;
» Et je croirai pouvoir, sans inspirer de doutes,
» Préférer une femme, et vouloir plaire à toutes. »

JUSTINE.

C'est tout simple. Sans doute aussi, de son côté,
Monsieur lui laisserait la même liberté ;
Verrait avec plaisir, même après l'hyménée,

De mille adorateurs sa femme environnée,
Sourire à l'un, flatter cet autre d'un coup d'œil,
Et faire à tout le monde un caressant accueil;
Aux lieux publics, au bal, à la pièce nouvelle,
Partout aller sans lui, puisqu'il irait sans elle;
Et, comme vous disiez, fidèle à son époux,
Le préférer, d'accord, mais vouloir plaire à tous.

M. D'ORLANGE.

Eh! mais.

JUSTINE.

Voilà pourtant ce qu'il faudrait permettre.

M. D'ORLANGE.

C'est ce qu'en vérité je n'oserais promettre.
Vous faites un portrait qui n'est pas séduisant.

Mlle D'ORFEUIL.

Rassurez-vous, Monsieur : Justine, en s'amusant,
A peint une coquette, et non... votre future.

JUSTINE.

Quoi! seriez-vous, Monsieur, jaloux par aventure?

M. D'ORLANGE.

Peut-être, un peu.

Mlle D'ORFEUIL.

Pourtant il faudrait, entre nous,
Ou n'être point volage, ou n'être point jaloux;
Sinon, vous aurez peine à trouver une femme.

M. D'ORLANGE.

Aussi, je le sens bien dans le fond de mon âme;

Je suis fait pour l'amour, mais très-peu pour l'hymen.

JUSTINE, à part.

De bonne foi, du moins, il fait son examen.

M. D'ORLANGE.

Je dis ce que je pense : excusez ma franchise.

Mlle D'ORFEUIL.

Moi, je vous en sais gré, s'il faut que je le dise.
En de tels sentimens j'ai regret de vous voir;
Mais je suis très-charmée, au fond, de le savoir.

M. D'ORLANGE.

Laissons donc là l'hymen, et parlons d'autre chose :
Aussi-bien, ce serait s'inquiéter sans cause.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, de loin, à part.

Ah! mon gendre n'a point un air embarrassé.
(Haut.)
Eh bien! mon cher Monsieur, êtes-vous délassé?

M. D'ORLANGE.

Dès le moment qu'ici j'ai vu Mademoiselle.

M. D'ORFEUIL.

Pardon, si je vous ai laissé seul avec elle.

M. D'ORLANGE.

C'est, au contraire, à moi de vous remercier.
Malheur à qui pourrait ne pas apprécier
Son charmant entretien, et la grâce qui brille!...

M. D'ORFEUIL.

Vous me flattez, Monsieur. Il est vrai que ma fille
Lit beaucoup.

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! plutôt j'écoute ce qu'on dit,
Mon père, et j'ai grand soin d'en faire mon profit.
Tel entretien instruit bien mieux qu'une lecture.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur t'a donc conté quelque grande aventure?
J'aime les voyageurs. Ils content volontiers,
Et moi j'écouterais pendant des jours entiers.
Je prends le plus souvent leurs récits pour des fables;
Car ils ont toujours vu des choses incroyables.
Êtes-vous voyageur, dans la force du mot?

Mlle D'ORFEUIL.

A quelque chose près.

JUSTINE, à part.

Florville n'est point sot.

M. D'ORFEUIL.

Contez-nous donc, Monsieur, quelqu'étonnante histoire.

M. D'ORLANGE.

A quoi bon vous conter? vous ne voulez rien croire,

Monsieur.

M. D'ORFEUIL.

Il est bien vrai que je suis prévenu :
Mais je ne vous veux pas traiter en inconnu.
Allons, je vous croirai, je le promets d'avance.
De quel pays, Monsieur, êtes-vous ?

M. D'ORLANGE.

De Provence.

M. D'ORFEUIL.

De Provence? Voyez! je ne l'aurais pas cru :
Vous n'avez point l'accent.

M. D'ORLANGE.

C'est que j'ai tant couru!
En voyageant, l'accent diminue et s'efface.

JUSTINE, bas à sa maîtresse.

Il ment fort bien.

Mlle D'ORFEUIL, bas à Justine.

Avec trop d'aisance et de grâce.

M. D'ORFEUIL.

Vous avez donc bien vu du pays?

M. D'ORLANGE.

Vous riez,
Monsieur; mais cependant, tel que vous me voyez,
J'ai déjà parcouru presque l'Europe entière.

M. D'ORFEUIL.

L'Europe?

JUSTINE, à part.

Il n'a pas vu, je gage, la frontière.

M. D'ORFEUIL.

Comment voyagez-vous?

M. D'ORLANGE.

De toutes les façons,
Suivant les temps, les lieux et les occasions;
Par eau comme par terre, à cheval, en voiture,
A pied même, pour mieux observer la nature.

JUSTINE.

Monsieur semble, en effet, curieux d'observer.

Mlle D'ORFEUIL.

Et chacun en cela ne peut que l'approuver :
On voit bien mieux de près.

M. D'ORFEUIL.

Je vous attends à table,
Monsieur : de questions d'abord je vous accable.

M. D'ORLANGE.

De questions, Monsieur? Ma foi je mangerai,
Je le sens, beaucoup plus que je ne conterai.
Grâce jusqu'au dessert.

M. D'ORFEUIL.

Soit. Aussi-bien j'espère
Que nous nous reverrons.

M. D'ORLANGE.

Espérance bien chère!

J'aurais trop de regret de ne vous voir qu'un jour,
Si je n'avais du moins l'espoir d'un prompt retour.

M. D'ORFEUIL.

J'y compte assurément. Aussi-bien, quand j'y pense,
C'est le chemin, je crois, pour aller en Provence.

M. D'ORLANGE.

Eh mais! quand il faudrait se détourner un peu,
Cent milles de chemin ne sont pour moi qu'un jeu.
Puis, comme vous disiez, c'est en effet la route.
Oui, dans ces lieux charmans je reviendrai sans doute;
Mais souffrez que j'y mette une condition.

M. D'ORFEUIL.

Laquelle donc?

M. D'ORLANGE.

Eh oui! votre réception
Me touche, me pénètre; elle est et noble et franche.
Ne pourrai-je chez moi prendre un jour ma revanche?

M. D'ORFEUIL.

Eh mais!...

M. D'ORLANGE.

Promettez-moi d'y venir.

M. D'ORFEUIL.

En effet,
Votre invitation me flatte tout-à-fait;
Et je ne vous dis pas qu'un jour je n'y réponde.
Ce voyage serait le plus joli du monde.

M. D'ORLANGE.

Mademoiselle... au moins, sans trop être indiscret,
J'ose le croire, alors vous accompagnerait.

Mlle D'ORFEUIL.

Partout, avec plaisir, j'accompagne mon père.
Cette partie aurait surtout droit de me plaire.

M. D'ORLANGE.

Ce que vous dites là me charme en vérité,
Mademoiselle. Moi, j'ai toujours souhaité,
Lorsque je me mettais pour long-temps en campagne,
Au lieu d'un compagnon, d'avoir une compagne.
On part un beau matin, suivi d'un écuyer :
Elle est en amazone, ou bien en cavalier.
Tout prend autour de vous une face nouvelle :
L'air est plus doux, plus pur, la nature plus belle.
On s'arrête, on sourit, on se montre des yeux
Ce qu'on voit, on en parle; enfin on le voit mieux.
Est-on las, on descend au bord d'une fontaine;
Et dans ce doux repos on oublîrait sans peine
Le voyage lui-même. En un joli château
On arrive le soir, toujours *incognito;*
Car c'est là ma manière, et je hais, en voyage,
Tout appareil, tout faste et tout vain étalage.
De l'Europe, du monde on fait ainsi le tour,
Tout en se promenant. Quel plaisir, au retour,
Quand le soir, près du feu, l'on se rappelle ensemble
Ce qu'on a vu, tel jour, en tel endroit! Il semble
Qu'on le revoie encore, en se le racontant.

M. D'ORFEUIL.

Je crois voir tout cela moi-même, en écoutant;
Et vos rians tableaux me font jouir d'avance
Du plaisir que j'espère en allant en Provence.

M. D'ORLANGE.

Revenons, en effet, au point essentiel.
La Provence, on le sait, est sous le plus beau ciel!...

M. D'ORFEUIL.

Et vous avez, sans doute, une terre fort belle?

M. D'ORLANGE, embarrassé.

J'ai, très-jeune, quitté la maison paternelle,
Et n'en ai maintenant qu'un souvenir confus.
C'était un bel endroit! il doit l'être encor plus.

M. D'ORFEUIL.

Et dites-moi, la mer est-elle loin?

M. D'ORLANGE.

En face,
Je m'en souviens fort bien, au pied de la terrasse.
Un pareil souvenir ne s'efface jamais.

M. D'ORFEUIL.

C'est un coup d'œil superbe!

M. D'ORLANGE.

Oh! je vous le promets.

JUSTINE.

Je verrai donc la mer une fois en ma vie!

Mlle D'ORFEUIL.

J'ai toujours, de la voir, eu la plus grande envie.

M. D'ORLANGE.

Oh bien! c'est un plaisir qu'avant peu vous aurez;
Et même en pleine mer vous vous promènerez.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais... j'aurais peur, je crois.

M. D'ORLANGE.

Quelle faiblesse extrême!
Eh! craint-on quelque chose auprès de ce qu'on aime?...
(Il se reprend.)
Près d'un père?

M. D'ORFEUIL.

Monsieur, il est temps de souper;
Et de ce soin pressant je m'en vais m'occuper.
Voulez-vous bien venir, Monsieur... monsieur d'Orlange?

JUSTINE, à part.

Le futur a joué son rôle comme un ange.

M. D'ORFEUIL.

(A Dorlange.) (A sa fille.)
Venez. Ma fille, et toi, viens-tu?

Mlle D'ORFEUIL.

Dans le moment.
Je vous rejoins, mon père.

M. D'ORFEUIL, bas à sa fille.

Allons, il est charmant.
(Il emmène d'Orlange.)

SCÈNE V.

Mlle D'ORFEUIL, JUSTINE, qui se regardent quelque temps.

JUSTINE.

Eh bien! Mademoiselle?

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! ma chère Justine!

JUSTINE.

Plaît-il?

Mlle D'ORFEUIL.

Tu m'entends bien.

JUSTINE.

Je crois que je devine.

Mlle D'ORFEUIL.

Voilà donc ce futur!

JUSTINE.

Le voilà.

Mlle D'ORFEUIL.

Qui l'eût dit?

JUSTINE.

Qui? moi, Mademoiselle. Oui, je vous l'ai prédit:
Auprès de ce héros charmant, imaginaire,
Le véritable époux n'est qu'un homme ordinaire:

En un mot, le premier a fait tort au second.

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! quelle différence!

JUSTINE.

Écoutez donc : au fond,
Vous auriez pu déchoir encore davantage ;
Car, après tout, celui qui vous reste en partage
Est aimable...

Mlle D'ORFEUIL.

Un tel mot est bien vague à présent.
De séduisans dehors, un babil amusant,
Dans le monde, voilà ce qui fait l'homme aimable ;
Et Florville, à mes yeux, serait fort agréable,
Si Florville, pour moi, n'était qu'un étranger :
Mais c'est comme un époux que j'ai dû le juger.
Dans son époux, Justine, on a bien droit d'attendre
Un esprit droit, solide, un cœur sensible et tendre ;
Et je ne trouve point tout cela dans le mien.

JUSTINE.

Qui vous l'a dit enfin?

Mlle D'ORFEUIL.

Eh! tout son entretien.
Quelle légèreté!

JUSTINE.

C'était un badinage ;
Il fallait bien ainsi jouer son personnage.

Mlle D'ORFEUIL.

Va, va, le caractère enfin perce toujours;
Et je le juge, moi, par ses propres discours,
Comme lui, vains, légers, inconséquens, frivoles.
Tiens, il s'est peint lui-même, en fort peu de paroles :
Amant fort agréable, et très-mauvais époux.

JUSTINE.

C'est le juger, je pense, un peu vite entre nous.
Il se peut bien qu'ici vous vous soyez trompée.
D'un beau portrait votre âme était préoccupée.
Attendez donc du moins un second entretien,
Et vous verrez alors...

Mlle D'ORFEUIL.

Allons, je le veux bien.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS.

JUSTINE.

Qu'est-ce?

FRANÇOIS, à Justine.

Je vous le donne à deviner en mille.
Encore un étranger qui demande un asile!

JUSTINE.

Comment?...

FRANÇOIS.

Oh! celui-ci s'est perdu tout de bon.

Mlle D'ORFEUIL.

Et vous ne savez pas qui ce peut être?

FRANÇOIS.

Non,
Mademoiselle; il est tout-à-fait laconique.

JUSTINE.

Eh! mais, en vérité, la rencontre est unique.

Mlle D'ORFEUIL.

Va-t-il monter?

FRANÇOIS.

Il est au bout du corridor.

Mlle D'ORFEUIL.

Avez-vous averti mon père?

FRANÇOIS.

Pas encor.
J'y courais; j'ai chargé quelqu'un de le conduire.

Mlle D'ORFEUIL.

Écoutez. En ce lieu vous allez l'introduire.
Pour moi, je vais trouver mon père, de ce pas,
Et je l'avertirai; car je ne me sens pas,
En ce moment, d'humeur à recevoir du monde.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

JUSTINE, FRANÇOIS.

JUSTINE.

En jeunes voyageurs cette soirée abonde.

FRANÇOIS.

Tant mieux pour nous.

JUSTINE.

Je veux entrevoir celui-ci.

FRANÇOIS.

Vous êtes curieuse.

JUSTINE.

Un peu. Bon, le voici.

(Elle le regarde.)

Il n'est pas mal; pourtant moins joli que le nôtre.

FRANÇOIS.

Ils sont fort bien tous deux, et celui-ci vaut l'autre.

JUSTINE.

L'autre est notre futur. Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

M. DE FLORVILLE, FRANÇOIS, UN LAQUAIS, qui sort après l'avoir introduit.

FRANÇOIS.

Dans ce salon
Voulez-vous bien, Monsieur, attendre un instant?

M. DE FLORVILLE.

Bon,
J'attends : vous avez l'air d'un serviteur fidèle.

FRANÇOIS.

Je n'ai pas grand mérite à servir avec zèle.
De tout le monde ici mon maître est adoré.
Je suis né près de lui, près de lui je mourrai ;
Car je me crois vraiment encor dans ma famille.

M. DE FLORVILLE.

Oui? Votre maître... a-t-il des enfans?

FRANÇOIS.

Une fille.

M. DE FLORVILLE.

Aimable?

FRANÇOIS.

Oh! oui. Partout on vante sa beauté.
Un pauvre serviteur ne voit que la bonté.
Nous la perdrons bientôt; cela me désespère.

M. DE FLORVILLE.

On va la marier?

FRANÇOIS.

Hélas! Monsieur son père
Arrive pour cela de Moulins.

M. DE FLORVILLE.

Savez-vous,
Dites-moi, ce que c'est que son futur époux?

FRANÇOIS.

C'est un fort galant homme, et d'un mérite rare,
A ce que dit Monsieur, pourtant un peu bizarre.

M. DE FLORVILLE.

Bizarre?

FRANÇOIS.

Oui, singulier, dit-on.

M. DE FLORVILLE.

Est-il aimé?

FRANÇOIS.

Je ne vous dirai pas; mais, sans être informé
De ces secrets, je crois qu'une honnête personne
Aime d'avance assez le mari qu'on lui donne.
Pardon.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

M. DE FLORVILLE, seul.

Je suis content de ce court entretien :
De ma jeune future il dit beaucoup de bien.
Rarement un valet dit du bien de son maître.
Celui-ci pour Florville est loin de me connaître.
Sachons adroitement cacher notre secret.
D'avoir pris ce parti je n'ai point de regret.
Jusqu'ici mon hymen s'était traité par lettre;
Et si j'avais voulu jusqu'au bout le permettre,
Une dernière lettre eût servi de mandat,
Dont le porteur quelconque eût signé le contrat.
Moi, je veux, quelques jours avant la signature,
Observer mon beau-père, et voir si ma future
A du sens, de l'esprit, des vertus, des appas,
Me convient, en un mot, ou ne me convient pas.
Qu'on trouve mon projet raisonnable ou bizarre,
N'importe : si je suis content, je me déclare :
Si je ne le suis point, je demeure inconnu,
Et je repars bientôt comme je suis venu.
Trop heureux, en manquant un mauvais mariage,
D'en être quitte encor pour les frais du voyage!

SCÈNE X.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, à part de loin.

Où donc est-il? je suis curieux de le voir.

(Haut.)

Ah! bon. C'est moi, Monsieur, qui viens vous recevoir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai l'honneur de parler probablement au maître?

M. D'ORLANGE.

Il est sorti.

M. DE FLORVILLE.

Je vois Monsieur son fils, peut-être?...

M. D'ORLANGE.

Je ne suis point parent.

M. DE FLORVILLE.

Je me trompe, pardon :
Monsieur est, je le vois, ami de la maison.

M. D'ORLANGE.

Moi! point du tout : bientôt je le serai sans doute.
Je suis un voyageur, égaré de sa route,
Qui, charmé de l'accueil qu'en ces lieux je reçoi,
Et que vous recevrez, sans doute, ainsi que moi,
Viens vous féliciter.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur...

M. D'ORLANGE.

Je veux moi-même
Vous présenter ici.

M. DE FLORVILLE, à part.

Quel est ce zèle extrême?

M. D'ORLANGE.

Nous sommes bien tombés, Monsieur, en vérité.

M. DE FLORVILLE.

Oui!

M. D'ORLANGE.

Notre hôte est d'un cœur! surtout d'une gaîté!
Sur ma foi, vous serez ravi de le connaître.

M. DE FLORVILLE.

C'est assez, en un soir, d'un étranger peut-être.

M. D'ORLANGE.

Vous ne connaissez pas le maître de ces lieux,
Je le vois.

M. DE FLORVILLE.

Vous semblez le connaître un peu mieux.

M. D'ORLANGE.

Qui? moi! j'arrive aussi. Compagnons d'infortune,
La consolation à tous deux est commune.

M. DE FLORVILLE.

Je ne me flatte point d'avoir le même accueil.

M. D'ORLANGE.

Comme moi, vous plairez dès le premier coup d'œil.

M. DE FLORVILLE.

A cet espoir flatteur, allons, je m'abandonne.

M. D'ORLANGE.

J'en réponds. Vous verrez une jeune personne!...
C'est sa fille.

M. FLORVILLE.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Charmante. Sa beauté,
Peu commune, est encor sa moindre qualité.
C'est un air, un maintien qui d'abord vous enchante;
C'est dans tous ses discours une grâce touchante,
Qui m'a ravi d'abord.

M. DE FLORVILLE.

Oui, je vois en effet...

M. D'ORLANGE.

D'honneur! je ne sais pas comment cela s'est fait.
De mon premier abord elle a paru charmée:
Par degrés... que dirai-je? elle s'est animée.
Elle a beaucoup d'esprit, de sensibilité.
Moi, j'ai de l'abandon, de la franche gaîté:
Quand on sent que l'on plaît, on en est plus aimable.
Mon hommage, en un mot, lui serait agréable,
Ou je me trompe fort.

M. DE FLORVILLE.

Mais, vraiment, je le crois.
Vous la voyez ce soir, pour la première fois?

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. DE FLORVILLE, à part.

Tout ceci cache-t-il un mystère?
(Haut.)
Et... comptez-vous, Monsieur, suivre un peu cette affaire?

M. D'ORLANGE.

Je le voudrais. Mais, quoi! je ne puis : dès demain,
Il faudra, vers Paris, poursuivre mon chemin.

M. DE FLORVILLE.

Dès demain?

M. D'ORLANGE.

Oui, vraiment : une raison très-forte
M'appelle...

M. DE FLORVILLE.

Il faut toujours que le devoir l'emporte.

M. D'ORLANGE.

Allez-vous à Paris, Monsieur?

M. DE FLORVILLE, à part.

Je puis mentir.
(Haut.)
Oui, j'y vais.

M. D'ORLANGE.

En ce cas, nous pourrons donc partir

Ensemble?

M. DE FLORVILLE.

Volontiers.

M. D'ORLANGE.

O le charmant voyage!
Il nous paraîtra court, celui-là, je le gage;
Henriette fera les frais de l'entretien :
Henriette est le nom de la jeune...

M. DE FLORVILLE.

Ah! fort bien.
(A part.)
Ce Monsieur m'apprendra le nom de ma future.

M. D'ORLANGE.

Mais je n'en reviens pas. Quelle heureuse aventure!
Je sens que pour jamais elle va nous lier.
Peut-être trouvez-vous ce début familier :
Mais quoi! les voyageurs font bientôt connaissance.
Quoique notre amitié ne soit qu'à sa naissance,
Je sens qu'elle ira loin.

M. DE FLORVILLE.

Ah! Monsieur!...

M. D'ORLANGE.

C'est au point
Que l'amour, non l'amour, ne nous brouillerait point.

M. DE FLORVILLE.

Vous croyez?

M. D'ORLANGE.

J'en suis sûr. Ce serait bien dommage!

Mais si la même belle obtenait notre hommage,
Et qu'elle eût prononcé; l'autre, quoiqu'à regret,
Céderait sans murmure, et se retirerait.

M. DE FLORVILLE.

L'effort serait cruel pour une âme sensible.

M. D'ORLANGE.

A l'amitié, Monsieur, il n'est rien d'impossible.
D'ailleurs, aimons ensemble où nous verrons deux sœurs;
Et cette double intrigue aura mille douceurs.

M. DE FLORVILLE.

Mais si je soupirais pour une fille unique,
Et que vous survinssiez?...

M. D'ORLANGE.

Bon! bon! terreur panique!

M. DE FLORVILLE.

Je le suppose.

M. D'ORLANGE.

Alors, c'est un point convenu,
Monsieur, que l'un de nous cède au premier venu.

M. DE FLORVILLE.

Mais...

M. D'ORLANGE.

Par exemple, ici, si j'aimais Henriette,
Vous seriez confident de ma flamme secrète;
Et moi, je vous rendrais même service ailleurs.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, OLIVIER.

OLIVIER.

Voulez-vous bien passer dans le salon, Messieurs?

M. D'ORLANGE.

Pour souper?

OLIVIER.

A l'instant.

M. D'ORLANGE, à Florville.

Venez, je vous présente.

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.

M. D'ORLANGE.

La rencontre est plaisante.
En un soir, ce n'est pas être heureux à demi :
Je trouve un doux asile, et je fais un ami.

M. DE FLORVILLE, à part.

Ma foi! si j'y comprends un seul mot, que je meure!
Serais-je donc ici venu trop tard, d'une heure?

(Ils sortent ensemble. Olivier les suit.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE FLORVILLE, seul.

Je n'ai pu fermer l'œil. Oui, j'en ferai l'aveu,
Ce jeune homme m'occupe et m'inquiète un peu.
Aime-t-il Henriette? Ah! rien n'est plus possible :
Peut-on la voir, l'entendre, et rester insensible!
Dès le premier abord, je sens qu'elle m'a plu.
Grâce, esprit, elle a tout; et peu s'en est fallu
Que bientôt, abjurant une inutile feinte,
Je ne me déclarasse. Une nouvelle crainte
Me retient : prenons garde à ce jeune inconnu.
Quel dommage pourtant, s'il m'avait prévenu!

SCÈNE II.

Mlle D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous vous êtes, dit-on, promené de bonne heure,
Monsieur?

M. DE FLORVILLE.

J'ai parcouru cette aimable demeure;
Elle paraît charmante.

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! charmante!... Ces lieux
N'ont rien que de champêtre.

M. DE FLORVILLE.

Ils m'en plaisent bien mieux.
Je hais ces beaux châteaux et leur vaine parure;
Non, il n'est rien de tel que la simple nature.

Mlle D'ORFEUIL.

Monsieur aimerait donc ce paisible séjour?

M. DE FLORVILLE.

Je le préférerais à la ville, à la cour;
J'aime les prés, les bois, surtout la solitude.
Là, sans ambition et sans inquiétude,
Dans un parfait repos, dans un calme enchanteur,
Loin d'un monde importun, et seul avec mon cœur,
Je sens que, si j'avais une aimable compagne,
Je passerais ma vie au sein de la campagne.

Mlle D'ORFEUIL.

Dans vos souhaits, Monsieur, je retrouve mes goûts.
J'aime aussi la retraite.

M. DE FLORVILLE.

Oui; mais expliquons-nous:
J'entends une retraite isolée et profonde,

Et non celle où toujours le voisinage abonde.

Mlle D'ORFEUIL.

Ce n'est pas celle-là que je veux dire aussi,
Monsieur; et nous voyons très-peu de monde ici.

M. DE FLORVILLE.

Sans doute, je le crois, puisque vous me le dites :
Mais, en un soir, voilà cependant deux visites.

Mlle D'ORFEUIL.

Oui, qui nous ont surpris fort agréablement,
Mais que mon père et moi n'attendions nullement.

M. DE FLORVILLE.

Pas même la première? Eh quoi! Mademoiselle,
Ce Monsieur qui d'abord m'a montré tant de zèle,
N'est donc qu'un voyageur égaré?

Mlle D'ORFEUIL.

Je le vois,
Ainsi que vous, Monsieur, pour la première fois.

M. DE FLORVILLE.

Ce jeune homme... paraît on ne peut plus aimable,
Mademoiselle.

Mlle D'ORFEUIL.

Il est d'une humeur agréable;
Et le premier coup d'œil, en effet, est pour lui.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'est déjà beaucoup, et surtout aujourd'hui...

Mlle D'ORFEUIL.

Nous parlions des plaisirs qu'à la campagne on goûte.
Vous les peignez si bien! et moi, je vous écoute
En personne qui sent tout ce que vous peignez.
Ces innocens plaisirs, ailleurs trop dédaignés,
Je les savoure ici : j'y vis très-solitaire.
Une autre trouverait cette retraite austère:
Eh bien! ma solitude a pour moi des appas.

M. DE FLORVILLE.

Ah! je le crois. D'ailleurs cela ne surprend pas.
Vous vivez près d'un père et respectable et tendre:
Vous faites son bonheur.

Mlle D'ORFEUIL.

Je tâche de lui rendre
Les soins qu'il prit de moi, dès mes plus jeunes ans;
Heureuse de pouvoir, par mes soins complaisans,
Écarter loin de lui, les ennuis, la tristesse,
Qui suivent et souvent précèdent la vieillesse!
Il aime la musique : eh bien! chaque dessert,
Monsieur, soir et matin, est suivi d'un concert.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien.

Mlle D'ORFEUIL.

Je suis, de plus, sa lectrice ordinaire.
Ma manière de lire a le don de lui plaire :
Doux emploi! tous nos soirs sont bien vite écoulés.

M. DE FLORVILLE.

(Très-vivement.) (En se reprenant.)

Ah! je vous aiderai... ce soir, si vous voulez;
Vous vous reposeriez...

Mlle D'ORFEUIL.

Je vous suis obligée.
Quand mon père sourit, je me sens soulagée.

M. DE FLORVILLE.

Mademoiselle, eh bien! je le dirai tout bas:
Car un autre en rirait; mais vous n'en rirez pas.
J'ai passé quatre hivers auprès de mon aïeule:
Jamais, jamais un soir je ne la laissai seule.
Je faisais sa partie, ensuite je lisais;
Je l'écoutais, surtout; enfin, je l'amusais;
Et moi, j'étais heureux, en la voyant heureuse.
Sa mémoire, à-la-fois, m'est chère et douloureuse.

Mlle D'ORFEUIL.

Que vous me rappelez un touchant souvenir!
Une mère! Pardon, je ne puis retenir
Mes pleurs...

M. DE FLORVILLE.

Les retenir! Pourquoi, Mademoiselle?
Ah! gardez-vous-en bien : la cause en est trop belle;
Et croyez qu'avec vous plutôt je pleurerais:
Qui connut vos plaisirs, doit sentir vos regrets.
J'éprouve, en ce moment, un charme inexprimable:
Non, je n'ai jamais eu d'entretien plus aimable.

Hélas! pourquoi faut-il que des momens si doux
S'échappent aussi vite!

Mlle D'ORFEUIL.

Il ne tiendra qu'à vous,
Monsieur, de prolonger...

M. DE FLORVILLE.

Ah! mon unique envie
Eût été de passer ici toute ma vie :
Mais peut-être en ces lieux, n'ai-je que peu d'instans...
L'autre étranger ici restera-t-il long-temps,
Mademoiselle?

Mlle D'ORFEUIL.

Eh! mais... je l'ignore; mon père
Fera près de vous deux tous ses efforts, j'espère;
Et... nous reparlerions de l'emploi de nos soirs.

M. DE FLORVILLE.

Et, tout en rappelant les soins et les devoirs
Auxquels nous avons vu tant d'heures consacrées,
Nous passerions encor de bien douces soirées.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais voici l'étranger.

M. DE FLORVILLE.

Il est toujours riant.

Mlle D'ORFEUIL.

Oui...

M. DE FLORVILLE, à part.

Comme elle paraît émue en le voyant!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

D'un aimable entretien je crains de vous distraire,
D'être importun.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur est bien sûr du contraire.

M. D'ORLANGE.

Moi! point du tout, d'honneur! je puis être indiscret:
Je sens qu'en pareil cas un tiers me gênerait.

M. DE FLORVILLE, à part.

Fort bien! vous allez voir que c'est moi qui le gêne!

M. D'ORLANGE, à Florville.

Je suis un paresseux; mais j'en porte la peine:
Vous m'avez prévenu.

M. DE FLORVILLE.

Bien plus heureusement,
Vous me sûtes hier prévenir...

M. D'ORLANGE.

D'un moment,
Ma venue en ces lieux a devancé la vôtre.
Ah! nous sommes, Monsieur, bien heureux l'un et l'autre.
Eus-je tort, quand hier je vous félicitai?
Le portrait que j'ai fait vous paraît-il flatté?

M. DE FLORVILLE.

Il s'en faut bien.

Mlle D'ORFEUIL.

Messieurs, épargnez-moi, de grâce;
Ou vous m'obligerez...

M. DE FLORVILLE.

Une telle menace
Nous impose silence.

M. D'ORLANGE.

Oui, changeons de sujet.
Il faut que je vous conte un rêve que j'ai fait.
Ce qui frappe le jour, la nuit nous le rappelle.
Ainsi je rêvais donc à vous, Mademoiselle.
Je vous voyais partout, au château, dans le bois;
Et je vous voyais... telle enfin que je vous vois.
De cette vision mon âme était charmée.
Mais quoi! je sens mes yeux se remplir de fumée.
Je les ouvre : je vois quelque lueur briller :
J'entends même de loin la flamme pétiller.
Inquiet, de mon lit aussitôt je m'élance,
Et je vais voir... Partout règne un profond silence.
Un instinct me conduit à votre appartement.

M. DE FLORVILLE.

Cet instinct est heureux.

M. D'ORLANGE.

Oui, le feu, justement,
Avait pris, par malheur, près de Mademoiselle,
Chez Justine.

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! bon Dieu!

M. D'ORLANGE.

Faites grâce à mon zèle.
On est bien dispensé de politesse, alors.
Je pousse votre porte, et, redoublant d'efforts,
Je l'enfonce... Déjà vous étiez éveillée,
D'une robe légère à la hâte habillée :
Je vous prends dans mes bras... nouvelle excuse encor :
Je veux vous emporter au fond du corridor.
Mais, quoi? déjà la flamme en barrait le passage.

M. DE FLORVILLE.

Que faire?

M. D'ORLANGE, à mademoiselle d'Orfeuil.

Mon manteau vous couvre le visage,
Même aux dépens du mien : moi, je risquais si peu!
Je vous enlève enfin, tout au travers du feu,
Et vais vous déposer, aussi morte que vive,
Dans la cour, où bientôt Monsieur lui-même arrive,
Suivi de votre père : il s'en était chargé;
Car tous deux, entre nous, nous avions partagé
Le bonheur de sauver cette chère famille :
Monsieur portait le père, et je portais la fille.

M. DE FLORVILLE.

Tout en rêvant, Monsieur, vous choisissez fort bien.
Ce poids est plus léger et plus doux que le mien.

Mlle D'ORFEUIL.

En ce cas, qui jamais n'arrivera, j'espère,
C'est me servir le mieux, que de sauver mon père.

M. D'ORLANGE.

Oh! j'aurais eu le temps de vous sauver tous deux.
Vous reprenez vos sens, et vous ouvrez les yeux.
Le plaisir me réveille en sursaut; je me lève,
Et je vois à regret que ce n'était qu'un rêve.

Mlle D'ORFEUIL.

Mille grâces, Monsieur, d'un si généreux soin:
Mais il vaut encor mieux n'en avoir pas besoin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, de loin.

Messieurs, vous paraissez en bonne intelligence.
Les voyageurs entre eux font bientôt connaissance.

M. D'ORLANGE.

C'est ce que je disais.

M. DE FLORVILLE.

Et surtout on la fait
Si vite avec Monsieur!

M. D'ORFEUIL.

Oui, d'abord, en effet

J'ai vu que nos humeurs étaient bien assorties.

M. D'ORLANGE.

Monsieur!...

M. D'ORFEUIL.

Ah! c'est qu'il est d'heureuses sympathies,
Hein?... qu'en dis-tu, ma fille?

Mlle D'ORFEUIL.

Oui, sans doute, il en est.
Mon père, je le sens...

M. D'ORFEUIL.

Ta franchise me plaît.

M. DE FLORVILLE, à part.

Je joue ici vraiment un joli personnage.

M. D'ORFEUIL.

Avez-vous vu, Messieurs, mon petit apanage?

M. DE FLORVILLE.

Oui, ce matin, partout je me suis promené.

M. D'ORFEUIL.

Il faut que je vous montre, avant le déjeûné,
Des oiseaux, des faisans, que j'aime à la folie.

M. D'ORLANGE.

Monsieur sera charmé de la faisanderie.

M. D'ORFEUIL.

Bon! vous l'avez vue?

M. D'ORLANGE.

Oui, j'en sors.

M. D'ORFEUIL, à part.

Il l'entend bien.
Il veut avec sa femme avoir un entretien.
(Haut.)
En ce cas, vous allez rester avec ma fille.
(A Florville.)
Vous, Monsieur, venez voir ma petite famille.

Mlle D'ORFEUIL, à d'Orlange.

Monsieur la reverrait peut-être avec plaisir.

M. D'ORLANGE.

Oh! mon Dieu, point du tout; je l'ai vue à loisir.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais ne vous gênez point; car vous craignez la gêne.

M. D'ORLANGE.

Eh! non, depuis une heure, au moins, je me promène.

M. D'ORFEUIL, à d'Orlange.

Vous êtes las : d'ailleurs, nous reviendrons bientôt.

M. D'ORLANGE.

Ne vous pressez point trop : voyez tout comme il faut.

M. DE FLORVILLE.

Mais... cette promenade, on pourrait la remettre.

M. D'ORFEUIL.

Non, voilà le moment. Monsieur veut bien permettre.
Venez, vous allez voir quelque chose de beau.

M. DE FLORVILLE, saluant mademoiselle d'Orfeuil.

Il n'était pas besoin de sortir du château.

(Il sort avec M. d'Orfeuil.)

SCÈNE V.

Mlle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

Au fait, je n'ai rien vu de tout cela : qu'importe?

Mlle D'ORFEUIL.

Pourquoi donc, en ce cas, feignez-vous de la sorte?

M. D'ORLANGE.

J'ai si peu de momens à passer près de vous!
Et j'irai perdre, moi, des instans aussi doux!...

Mlle D'ORFEUIL.

Eh! mais, la fiction vous paraît familière,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

Ah! pardonnez : ce sera la dernière.
J'ai bien vu des châteaux pareils à celui-ci,
Mais rien de comparable à ce qu'on voit ici.

Mlle D'ORFEUIL.

Je croyais que Monsieur aimait la promenade.

M. D'ORLANGE.

D'accord; mais tel plaisir est insipide et fade.

Près d'un plaisir plus grand. Je l'aime, j'en convien;
Mais j'aime encore mieux un touchant entretien...
Non pas celui d'hier : oubliez-le, de grâce,
Tel qu'un songe léger que le réveil efface :
Car je suis bien changé depuis hier.

Mlle D'ORFEUIL.

Si tôt ?
Je ne le croyais pas.

M. D'ORLANGE.

Ah! souvent, il ne faut
Qu'un instant, qu'un coup d'œil. Une seule étincelle
Cause un grand incendie. Hier, Mademoiselle,
J'étais un voyageur, distrait, toujours errant,
Qui jamais ne se fixe, et voit tout en courant.
Mais ce matin...

Mlle D'ORFEUIL.

Eh bien?

M. D'ORLANGE.

Quelle métamorphose
Vient de se faire en moi! Je suis... hélas! je n'ose
Dire ce que je suis. Si vous pouviez!

Mlle D'ORFEUIL.

Pardon :
De devenir, Monsieur, je n'eus jamais le don.

M. D'ORLANGE.

Mon secret est pourtant bien facile à comprendre.

Mlle D'ORFEUIL.

En ce cas ce n'est pas à moi qu'il faut l'apprendre;

Et puisque vous voulez enfin vous déclarer,
Faites-le; jusque-là, je dois tout ignorer.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE, seul.

Cette espèce d'aveu n'a point paru déplaire;
Du moins, elle n'a pas témoigné de colère.
Cependant, je ne suis qu'un simple voyageur.
Même à voir de son front la subite rougeur,
Et la mélancolie en ses regards empreinte,
Du trait qui m'a blessé j'ose la croire atteinte.
J'admire, en vérité, l'avenir qui m'attend.
Il est flatteur... Oui, mais... quand j'y songe pourtant,
Si ce nouvel amour, si ce doux hyménée,
Bornaient, en son essor, ma haute destinée!
Car, à juger d'après ce qui m'est arrivé,
Aux grands événemens je me sens réservé.
Je puis me faire un nom, et dans mon ministère,
Servir le Roi, l'État, pacifier la terre.
De quelque emploi brillant je puis me voir charger,
Et de nouveau peut-être il faudra voyager.
Sans vouloir pénétrer dans les choses futures,
Les voyages sur mer sont remplis d'aventures.

(Arrivant par degrés à une espèce de rêverie et de vision.)

Le vaisseau, sur lequel je m'étais embarqué,
Par un corsaire turc, en route est attaqué...

Je défends, presque seul, mon timide équipage...
Mais enfin, le grand nombre accable mon courage,
Et je me rends... Les Turcs, charmés de ma valeur,
Me proclament leur chef, à la place du leur,
Qu'avait tué mon bras. Le sort me favorise :
Je signale leur choix par mainte et mainte prise,
Et parviens, par degrés, à de très-hauts emplois...
Le capitan-pacha, jaloux de mes exploits,
Me dénonce au visir; il prétend qu'on me chasse...
On le chasse lui-même, et je monte à sa place...
— « Pacha, dit le visir, les Russes sont là; cours,
» Et bats-les. » Je les bats; puis je prends, en trois jours,
Ismaïlow, Okzakow, Crimée et Valachie...
Mon nom devient fameux par toute la Turquie...
Le Sultan, qui dans moi voit son plus ferme appui,
Me fait son gendre : il meurt; et je règne après lui.

(Au comble du délire.)

Me voilà donc le chef de la Sublime Porte!...
Mais ma religion, mais mon culte!... Qu'importe
La mitre, le turban, tous les cultes divers?
Mon dogme est d'adorer le Dieu de l'univers.
Il est celui des Turcs; et tous, à mon exemple,
Vont ne bénir qu'un Dieu, dont le monde est le temple.
Ce n'est pas que je sois jaloux d'être Empereur :
Mais instruire un grand peuple et faire son bonheur,
Voilà la gloire unique, oui [1]....

[1] Voyez la Variante qui est à la suite des Châteaux en Espagne.

SCÈNE VII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

(Victor est déjà entré sur la scène, et sans être vu, a écouté, depuis ces mots : « Le capitan-pacha, etc. »)

VICTOR, se prosternant.

Sultan!

D'ORLANGE.

Eh bien, qu'est-ce?
Que veut-on?

VICTOR.

Au sérail on attend ta Hautesse...

M. D'ORLANGE, se croyant encore le Grand-Seigneur.

Quel est l'audacieux?...

VICTOR.

La Sultane, à l'instant,
Va servir le café, le sorbet. Elle attend.

M. D'ORLANGE.

Eh mais!... c'est toi, Victor. Malheureux! tu m'éveilles.

VICTOR.

C'est dommage; en rêvant, vous faites des merveilles.
Je suis un criminel : je vous ai détrôné.
Pardon. Aussi jamais s'est-on imaginé?...

M. D'ORLANGE.

Eh! Victor, chacun fait des châteaux en Espagne :

On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne ;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire, un moment, seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit ; son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bon homme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite ;
Un commis est ministre ; un jeune abbé, prélat ;
Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat,
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France ;
Et le pauvre, lui-même, est riche en espérance.

VICTOR.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Eh bien, chacun, du moins, fut heureux en rêvant.
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve.
A nos chagrins réels, c'est une utile trêve.
Nous en avons besoin : nous sommes assiégés
De maux, dont à la fin nous serions surchargés,
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion ! doux oubli de nos peines !
Oh ! qui pourrait compter les heureux que tu fais ?
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur ! tu nous donnes d'avance
Le bonheur, que promet seulement l'espérance.
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux ;

Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

VICTOR.

A vous entendre, on croit que vous avez raison.
Un déjeuné pourtant serait bien de saison;
Car, en fait d'appétit, on ne prend point le change;
Et ce n'est pas manger que de rêver qu'on mange.

M. D'ORLANGE.

A propos... il raisonne assez passablement.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

VICTOR, seul.

Il est fou... là... se croire un Sultan! seulement!
On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie;
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh! non.
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »
Si je gagnais pourtant le gros lot!... quel bonheur!
J'achèterais d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie,
Oh! oui! dans ce canton; j'aime ce pays-ci;

Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service!
Dans le commandement je serai peu novice :
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi, gros fermier!... j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir;
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant, et puis cela rapporte.
Quel plaisir, quand, le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlans;
Que je verrai, de loin, revenir, à pas lents,
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses!
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité!
Plus heureux que monsieur... le Grand-Turc sur son trône,
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : « Voilà
» Ce bon monsieur Victor; » cela me touchera.
Je puis bien m'abuser; mais ce n'est pas sans cause :
Mon projet est, au moins, fondé sur quelque chose,

(Il cherche.)

Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh! mais...
Où donc est-il? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible?
Ah! l'aurais-je perdu? serait-il bien possible?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.

(Il crie.)

Que vais-je devenir? Hélas! j'ai tout perdu.

SCÈNE IX.

VICTOR, JUSTINE.

JUSTINE.

Qu'avez-vous donc perdu, Monsieur?

VICTOR.

Ma métairie.

JUSTINE.

Votre?...

VICTOR.

Ah! Mademoiselle, excusez, je vous prie;
Venez m'aider, de grâce, à retrouver nos fonds.

JUSTINE.

Vos fonds? expliquez-vous.

VICTOR.

Venez, je vous réponds
Que vous vous obligez vous-même la première.
Nous sommes ruinés, madame la fermière.

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE l'amène mystérieusement.

Bon. Je puis donc ici vous parler sans témoin,
Et vous ouvrir mon cœur; car j'en ai grand besoin.

M. D'ORFEUIL sourit.

Quel est donc ce mystère?

M. D'ORLANGE.

Ah! si vous pouviez lire
Dans ce cœur!...

M. D'ORFEUIL, toujours de même.

Vouz avez quelque chose à me dire,
Je le vois; mais saurai-je à la fin ce secret?

M. D'ORLANGE.

Oui; c'est assez long-temps avoir été discret.

M. D'ORFEUIL.

Sans doute; puis, pour vous je suis porté d'avance,
Et je vous saurai gré de votre confiance.

M. D'ORLANGE.

Eh bien! puisque je peux librement m'exprimer,
Votre chère Henriette a trop su me charmer.

M. D'ORFEUIL.

Vraiment!

M. D'ORLANGE.

Elle est aimable, et moi je suis né tendre :
En un mot, je l'adore; et si j'osais prétendre
A sa main, cet hymen ferait tout mon bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur... assurément vous me faites honneur.

M. D'ORLANGE.

Vous trouvez ma demande un peu prompte, peut-être;
Mais il est naturel de se faire connaître.

M. D'ORFEUIL.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Mon nom...

M. D'ORFEUIL.

M'est connu.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

M. D'ORFEUIL.

C'est assez;
Abrégeons un détail inutile : avancez.

M. D'ORLANGE.

Mais...

M. D'ORFEUIL.

Je connais fort bien toute votre famille.
Vous dites donc, Monsieur, que vous trouvez ma fille?...

M. D'ORLANGE.

Ah! Monsieur, adorable.

M. D'ORFEUIL.

Allons, j'en suis charmé;
Et d'elle, à votre tour, croyez-vous être aimé?

M. D'ORLANGE.

Je m'en flatte.

M. D'ORFEUIL.

Moi-même aussi je le soupçonne.
Écoutez, je vais voir notre jeune personne;
J'espère que tous trois serons bientôt d'accord.
Car si vous lui plaisez, vous me convenez fort.

(Il sort.)

M. D'ORLANGE.

Et vous aussi, Monsieur.

SCÈNE II.

M. D'ORLANGE, seul.

Mais, comme tout s'arrange!
J'aime, je plais, j'épouse... O trop heureux d'Orlange!
Qui m'aurait dit hier, lorsque je m'égarais,
Qu'au maître de ces lieux bientôt j'appartiendrais?

Qu'en ce château, moi-même?... Il est un peu gothique:
Mais je rajeunirai cet édifice antique.
Le père est un brave homme, il entendra raison;
Car je suis, à peu près, maître de la maison.
Ces grands appartemens sont vraiment détestables.
Nos bons aïeux étaient des gens fort respectables;
Mais ils ne savaient pas distribuer jadis.
Dans cette pièce, moi, je vous en ferai dix.
Passons dans le jardin; car c'est là que je brille.
Je fais ôter d'abord cette triste charmille...
Quoi! je fais tout ôter. Nous avons du terrain :
Voilà tout ce qu'il faut pour créer un jardin.
J'en ai fait vingt; ils sont tous dans mon portefeuille.
Entre mille sentiers bordés de chèvre-feuille,
Il en est un, bien sombre : on n'y voit rien du tout;
Et l'on est étonné, quand on arrive au bout,
De voir... Qu'y verra-t-on? un Amour, un vieux temple?
Un kiosque? Oh! non, rien d'étonnant : par exemple,
Un petit pavillon, au-dehors tout uni,
Plus modeste en dedans; le luxe en est banni :
On gâte la nature, et moi je la respecte.
Du pavillon, moi seul, je serai l'architecte :
Je serai jardinier aussi; je planterai
Des arbrisseaux, des fleurs : je les arroserai;
Car j'aurai sous ma main une source d'eau pure.
Et tout autour de moi la plus belle verdure....
De ce lieu, tout mortel est d'avance exilé.
Mon beau-père et ma femme en auront seuls la clé.
Là, je rêve, je lis; tapi dans ma retraite,

Je vois, du coin de l'œil, la timide Henriette
Qui vient pour me surprendre, et marche à petit bruit,
Retenant son haleine; elle ouvre et s'introduit.
Ah! si la solitude est douce en elle-même,
Je sens qu'elle est plus douce auprès de ce qu'on aime.

SCÈNE III.

M. D'ORLANGE, Mlle D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORLANGE.

Le ciel, Mademoiselle, a comblé tous mes vœux :
A votre père ici j'ai déclaré mes feux.

Mlle D'ORFEUIL.

Oui, Monsieur, je le sais.

M. D'ORLANGE.

L'impatience est grande;
Mais vous m'aviez permis de faire la demande.

JUSTINE.

Il ne faut pas vous dire une chose deux fois.

M. D'ORLANGE.

Non vraiment. Et ma noce! Oh! d'ici je la vois.
Tous les préparatifs sont déjà dans ma tête.
Un aimable désordre embellira la fête :
Repas champêtre et gai, des danses, des chansons,
Des enfans, des vieillards, les filles, les garçons;

Je veux que de leurs cris tout le bois retentisse.
Le soir, spectacle, jeu, concert, feu d'artifice;...
Que vous dirai-je enfin? tout ce qu'on peut avoir.

JUSTINE.

Mon Dieu! que tout cela sera charmant à voir!
Hâtez donc, ma maîtresse, une aussi belle noce.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais le plan, ce me semble, en est un peu précoce.
Le jour n'est pas si près...

M. D'ORLANGE.

Il n'est, je crois, pas loin.

(Voyant arriver Florville.)

Je veux que mon ami, d'ailleurs, en soit témoin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. DE FLORVILLE.

M. DE FLORVILLE, qui a entendu le dernier vers.

Je vous suis obligé.

Mlle D'ORFEUIL.

Pardon, je me retire;
J'obéirai, c'est tout ce que je puis vous dire.

M. D'ORLANGE.

Ah! c'est en dire assez.

(Mademoiselle d'Orfeuil sort avec Justine.)

SCÈNE V.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Vous le voyez, mon cher!
Cela s'entend, je crois.

M. DE FLORVILLE.

Oh! oui, rien n'est plus clair.
Mais cette affaire-ci s'est menée un peu vite.

M. D'ORLANGE.

En effet. A ma noce, au moins, je vous invite.

M. DE FLORVILLE.

Mille grâces, Monsieur : je repars à l'instant.

M. D'ORLANGE.

Quoi! vous partez? Sur vous j'avais compté pourtant.

M. DE FLORVILLE.

En vérité... je suis on ne peut plus sensible...

M. D'ORLANGE.

Faites-moi ce plaisir.

M. DE FLORVILLE.

Il ne m'est pas possible.

M. D'ORLANGE.

Félicitez-moi donc, je vous prie.

M. DE FLORVILLE.

En effet,
Vous êtes fort heureux : enfin, il se pouvait
Qu'Henriette déjà fût promise à quelqu'autre.
Qu'auriez-vous fait alors?

M. D'ORLANGE.

Quel scrupule est le vôtre?
Je trouverais, d'honneur! on ne peut plus plaisant
De supplanter d'abord, presque chemin faisant,
Quelque futur époux qui ne s'en doute guère :
Toute ruse est permise, en amour comme en guerre.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien : mais c'est blesser pourtant les droits d'autrui.

M. D'ORLANGE.

Est-ce ma faute, à moi, si je plais mieux que lui?

M. DE FLORVILLE.

Mais ce futur époux se fût montré peut-être.

M. D'ORLANGE.

Tant mieux : j'aurais été charmé de le connaître.

M. DE FLORVILLE, faisant un geste.

Et... si?...

M. D'ORLANGE.

Je vous entends : je ne me bats pas mal.
Je suis même en état d'épargner mon rival :
Je ne le tûrais point.

M. DE FLORVILLE.

Vous êtes bien honnête :
S'il vous tuait?

M. D'ORLANGE.

Eh bien! si le destin m'apprête
Une si belle mort, soit; je m'y dévoûrai,
Monsieur; par deux beaux yeux heureux d'être pleuré!
Mais c'est mal à propos s'inquiéter sans doute.
C'est mettre tout au pis; car je veux qu'il m'en coûte
Une blessure ou deux : je ne m'en plaindrai pas,
Et ma blessure même a pour moi mille appas.
Lentement, du château je regagne la porte;
Ou, si je ne le puis, mon valet m'y rapporte.
Lorsque l'on est blessé, qu'on est intéressant!
Peut-être... le beau sexe est si compatissant!
De sa main... pourquoi non? Jadis les demoiselles
Soignaient les chevaliers qui se battaient pour elles.
Mon Henriette est tendre : oui, le matin, le soir,
Auprès de son malade elle viendra s'asseoir.
Bayard fut, comme moi, blessé, malade à Bresse :
Mais Bayard près de lui n'avait point sa maîtresse.
La mienne à mon chevet s'établira : je croi
Qu'elle fera monter son clavecin chez moi.
Tantôt d'un roman tendre elle fait la lecture,
Et nous nous retrouvons dans plus d'une peinture.
Un jour... il m'en souvient, en un endroit charmant,
Ma lectrice s'arrête involontairement,
Pousse un soupir, sur moi jette à la dérobée
Un regard!... de ses yeux une larme est tombée.

Ah! si je suis malade, elle n'est guère mieux;
Et mon état, vraiment, est si délicieux,
Que je voudrais, je crois, ne guérir de ma vie.

M. DE FLORVILLE.

D'être malade ainsi vous donneriez l'envie.
Vous voyez l'avenir comme on voit le passé.
Mais quoi! si par malheur vous n'étiez pas blessé?

M. D'ORLANGE.

Bon! rien de tout ceci n'arrivera peut-être;
Et ce futur époux est bien loin de paraître.
Mais de votre départ je suis très-affligé;
Car vous m'êtes si cher!...

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.
Je vais prendre à l'instant congé...

M. D'ORLANGE.

De mon beau-père?

M. DE FLORVILLE.

Oui, Monsieur.

M. D'ORLANGE.

Nous pourrons nous retrouver, j'espère,
Quelque part... dans l'Europe, en un mot, nous revoir.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais...

M. D'ORLANGE.

Je serais enchanté de pouvoir
Vous être utile.

M. DE FLORVILLE.

Eh mais!...

M. D'ORLANGE.

Obliger ceux qu'on aime,
Qu'on estime surtout, c'est s'obliger soi-même.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur...

M. D'ORLANGE, frappé tout-à-coup d'une idée.

Mais, à propos, ne vous tenez pas loin.
D'un honnête homme, un jour, je puis avoir besoin.
Je ne m'explique pas ; mais j'ai sur vous des vues...
N'en dites mot. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. DE FLORVILLE, seul.

Mais je tombe des nues.
Il épouse, et je suis éconduit! Je le voi,
C'est que probablement on l'aura pris pour moi.
Je pourrais, d'un seul mot, me faire reconnaître...
Mais non, elle aime l'autre ; il est trop tard peut-être ;
Et je l'affligerais, sans être plus heureux.
Cet hymen, cependant, eût comblé tous mes vœux.
Le père me convient, et la jeune personne
Est charmante : il est vrai qu'elle se passionne
Un peu vite... Eh! pourquoi me suis-je déguisé?

Pour ce Monsieur, vraiment, le triomphe est aisé.
Un autre, là-dessus, lui chercherait querelle...
Mais pourquoi? sa méprise est assez naturelle...
Il arrive; on lui fait un gracieux accueil;
Il aime, et croit avoir plu du premier coup d'œil.
Laissons-lui son erreur; elle est trop agréable,
Et deviendra bientôt un bonheur véritable.
Ah! puisqu'excepté moi, tout le monde est content,
Ne dérangeons personne, et partons à l'instant.
Oui...

SCÈNE VII.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORFEUIL.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur, recevez mes adieux...

M. D'ORFEUIL.

Bon! qu'entends-je?
Vous partez?

M. DE FLORVILLE.

A l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Mais quel dessein étrange!
Vous n'en avez rien dit à déjeuné.

M. DE FLORVILLE.

Depuis,
Je me suis consulté, Monsieur; et je ne puis

Trop tôt, je le sens bien, continuer ma route.

M. D'ORFEUIL.

Bon! avant de partir, vous dînerez, sans doute?

M. DE FLORVILLE.

Mille grâces : il faut que je parte à l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Je crains d'être indiscret, Monsieur, en insistant.
Mais, quelques jours plus tard, vous verriez une chose...
Qui vous plairait.

M. DE FLORVILLE.

J'ai fait une assez longue pause.
De m'amuser, Monsieur, je n'ai point le loisir,
Et ne pourrais d'autrui que troubler le plaisir.

M. D'ORFEUIL.

Vous êtes bien méchant.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Mlle D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Ah! croirais-tu, ma chère,
Que Monsieur veut partir?

Mlle D'ORFEUIL, avec un peu de dépit.

Apparemment, mon père,
Monsieur a des raisons pressantes...

M. DE FLORVILLE.

Je n'en ai
Qu'une, mais qui m'oblige à partir sans délai.

M. D'ORFEUIL.

Si vous aviez passé seulement la journée,
Nous aurions fait la plus agréable tournée,
Dans mes prés, dans mes bois, tous les quatre, ce soir....

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu tout, ce matin.

M. D'ORFEUIL.

Vous n'avez pu tout voir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu ce qui pouvait me toucher davantage.

M. D'ORFEUIL.

Vous ne connaissez point les moulins, l'ermitage...

M. DE FLORVILLE.

Ce n'est pas là ce qui m'intéressait le plus.

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père, nous faisons des efforts superflus.

M. DE FLORVILLE, à part.

Quelle froideur extrême!

Mlle D'ORFEUIL, à part.

Ah! quelle indifférence!

M. D'ORFEUIL.

J'ose vous demander, du moins, la préférence,

Au retour.

M. DE FLORVILLE.

Pardonnez... je voyage si peu!
Je dis à ce pays un éternel adieu.

Mlle D'ORFEUIL.

Ce matin même encore, il paraissait vous plaire.

M. DE FLORVILLE.

J'emporte, en le quittant, un regret bien sincère.
Croyez qu'en ce paisible et champêtre séjour,
J'aurais voulu, Monsieur, demeurer plus d'un jour.
Mais je ne suis pas fait pour être heureux, sans doute.

Mlle D'ORFEUIL, à part.

Ni moi non plus. Combien un tel effort me coûte!

M. DE FLORVILLE, à part.

La force m'abandonne : il faut quitter ces lieux.
(Haut.)
C'en est trop ; je m'oublie en ces touchans adieux.

M. D'ORFEUIL.

Je vais...

M. DE FLORVILLE.

De grâce...

M. D'ORFEUIL.

Au moins, jusqu'à votre voiture...

M. DE FLORVILLE.

Non, ne me suivez pas, Monsieur, je vous conjure.
Mille remercîmens de vos généreux soins.

Adieu, Mademoiselle; et puissiez-vous, du moins,
Puissiez-vous, dans l'hymen qui pour vous se prépare,
Rencontrer le bonheur! bonheur, hélas, si rare!
Et que vous avez droit cependant d'espérer.

M. D'ORFEUIL.

Aussi l'espérons-nous, j'ose vous l'assurer :
Ce que vous souhaitez, est une affaire faite.

M. DE FLORVILLE.

Déjà? Mademoiselle est donc bien satisfaite?

M. D'ORFEUIL.

On ne peut plus. Voyez : elle rougit.

M. DE FLORVILLE.

Je vois.
Adieu, Monsieur, adieu, pour la dernière fois.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

M. D'ORFEUIL, Mlle D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Ce jeune homme est honnête, il faut que j'en convienne :
Mais il a l'humeur sombre ; et ce n'est pas la mienne.

Mlle D'ORFEUIL.

Il a quelques chagrins.

M. D'ORFEUIL.

Il pouvait les cacher :

Ce n'est pas nous, je crois, qui l'avons pu fâcher.

Mlle D'ORFEUIL.

Il est honnête, au fond. Je lui crois l'âme tendre,
Un esprit délicat.

M. D'ORFEUIL.

Va, j'aime mieux mon gendre.
Quel air ouvert et franc! comme il est toujours gai!
Quel aimable babil! quelle grâce!

Mlle D'ORFEUIL.

Il est vrai
Qu'il a de l'enjoûment, surtout de la franchise.
Mais j'aurais souhaité, s'il faut que je le dise,
Qu'il eût moins d'amour-propre et de légèreté,
Plus de réflexion, de sensibilité;
Tendre penchant qui sied si bien aux belles âmes!
En un mot, je voudrais...

M. D'ORFEUIL.

Vous voilà bien, Mesdames!
Vous souhaitez toujours ce que vous n'avez pas.
Moi, du gendre que j'ai je fais le plus grand cas.
Mais le voici.

Mlle D'ORFEUIL.

Pardon...

M. D'ORFEUIL.

Tu sors? Eh! mais, demeure.

Mlle D'ORFEUIL.

Permettez-moi; je vais revenir tout à l'heure.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Ah! mon gendre, bonjour. Je vous trouve à propos.
Je vous ai seulement dit, en courant, deux mots.

M. D'ORLANGE.

Deux mots essentiels; ils couronnaient ma flamme.

M. D'ORFEUIL.

Je gage qu'à présent, dans le fond de votre âme,
Vous pardonnez, Monsieur, à votre oncle...

M. D'ORLANGE.

Comment?

M. D'ORFEUIL.

Sa lettre vous trahit; mais c'était sûrement
Pour vous rendre service.

M. D'ORLANGE.

Eh! mais... daignez permettre..
Car je ne comprends pas : vous parlez d'une lettre
De mon oncle?

M. D'ORFEUIL.

Eh! oui.

M. D'ORLANGE.

Quoi! mon oncle vous écrit?

M. D'ORFEUIL.

Oui, votre oncle lui-même.

M. D'ORLANGE.

Allons donc! Monsieur rit.

M. D'ORFEUIL.

Mais point du tout.

M. D'ORLANGE.

O ciel! que ma surprise est grande!
Est-il bien vrai?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR.

VICTOR, à M. d'Orfeuil.

Monsieur... quelqu'un là-bas demande
A vous parler.

M. D'ORFEUIL.

(A M. D'Orlange, en s'en allant.)

J'y vais. Oui, j'étais prévenu;
Et d'avance, mon cher, vous étiez reconnu.
Au revoir.

SCÈNE XII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Ah! Victor, qu'est-ce donc qu'il veut dire?
Si je l'en crois, mon oncle...

VICTOR.

Eh bien?

M. D'ORLANGE.

Lui vient d'écrire.

VICTOR.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Se peut-il? Comment me savait-il ici?
Je ne puis...

VICTOR.

Je m'en vais vous expliquer ceci.
Un oncle a bien écrit, mais ce n'est pas le vôtre;
Car vous saurez, Monsieur, qu'on vous prend pour un autr

M. D'ORLANGE.

Pour un autre! Et pour qui?

VICTOR.

Pour un futur époux;
Pour celui qui vint hier, deux heures après nous,
Qui repart à l'instant, et vous cède la place.

M. D'ORLANGE.

Que dis-tu? je m'y perds. Répète donc, de grâce...

VICTOR.

Oui, Monsieur : un valet m'apprend qu'un prétendu,
Nommé Florville, était d'Abbeville attendu,
En simple voyageur qui venait pour surprendre.
Vous parûtes; d'abord, on vous prit pour le gendre :
De là, l'aimable accueil dont vous fûtes charmé;
Voilà pourquoi si tôt vous vous crûtes aimé,
Pourquoi vous épousez. Vous passez pour Florville,
Et l'on croit que c'est vous qui venez d'Abbeville.

M. D'ORLANGE.

Ah! je comprends enfin... J'étais surpris aussi
De voir... Mais quoi! Florville est encor près d'ici...
Viens, suis-moi.

VICTOR.

Qu'est-ce donc, Monsieur, je vous supplie?

M. D'ORLANGE.

Je vais te l'expliquer.

(Il sort.)

VICTOR, en s'en allant.

Encor quelque folie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'ORLANGE, seul.

Victor est donc parti! Je crois qu'il l'atteindra;
Et s'il l'atteint, sans doute il le ramènera.
Mon billet est pressant. Je fais un sacrifice,
Cruel, mais qu'après tout, il fallait que je fisse.
D'une méprise, moi, je ne puis abuser.
Cet homme est le futur; c'est à lui d'épouser.
Florville épousera, car j'en fais mon affaire.
Je n'ai qu'une frayeur, et c'est d'avoir su plaire.
Mais Florville est fort bien. Il a d'ailleurs des droits.
Puis, je vais disparaître. Avec le temps, je crois,
On pourra m'oublier... comme amant; car sans doute
De ce château souvent je reprendrai la route:
Il est si doux de voir les heureux qu'on a faits!
Ah! l'accueil qui m'attend paîra tous mes bienfaits.
Dès qu'on me voit, ce sont des transports d'allégresse!...
On vole à ma rencontre, on accourt, on s'empresse,
Et le père, et le gendre, et les petits enfans.
Henriette me dit... que ces mots sont touchans!
« Mon ami, vous voyez la plus heureuse mère!...

« Je vous dois mon bonheur, mes enfans et leur père. »
Serais-je plus heureux, si j'étais son époux?
Quelqu'un vient : c'est le père, allons, amusons-nous,
En attendant Victor.

SCÈNE II.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Vous voulez bien permettre?...
Vous rêvez, ce me semble.

M. D'ORLANGE.

Oui, je rêve...

M. D'ORFEUIL.

A la lettre?
A cet oncle indiscret?

M. D'ORLANGE.

Mais, en effet, Derval
A trahi son neveu pour vous; c'est assez mal.

M. D'ORFEUIL.

Vous pouvez l'accuser, mais je ne puis m'en plaindre :
Car pourquoi le neveu s'avise-t-il de feindre?

M. D'ORLANGE.

Il avait ses raisons pour en user ainsi.

M. D'ORFEUIL.

Pour le trahir, son oncle eut les siennes aussi.
Savez-vous bien, Monsieur, qu'en gardant l'anonyme,
De son propre artifice on est souvent victime?

M. D'ORLANGE.

Oui, le gendre, en effet, pouvait vous échapper:
Mais, Monsieur, il n'est pas aisé de vous tromper!

M. D'ORFEUIL.

J'en conviens... A propos, parlons de mariage,
L'objet de vos désirs et de votre voyage.

M. D'ORLANGE.

Pour une telle fête on viendrait de plus loin.
J'ai dépêché Victor pour cela : j'ai besoin
De son retour.

M. D'ORFEUIL.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Tenez, je suis sincère,
Je sens que l'étranger nous était nécessaire;
Et j'ai regret de voir qu'il se soit en allé.

M. D'ORFEUIL.

J'en suis fâché; mais quoi! je m'en suis consolé.

M. D'ORLANGE.

Ce Monsieur gagnerait à se faire connaître.

M. D'ORFEUIL.

Je ne sais.

M. D'ORLANGE.

En ces lieux il reviendra peut-être.

M. D'ORFEUIL.

J'ai fait de vains efforts pour obtenir ce point.

M. D'ORLANGE.

Je serais très-fâché s'il ne revenait point.

M. D'ORFEUIL.

Parlons de vous, Florville : allons, plus de d'Orlange.

M. D'ORLANGE.

Si Florville est heureux, je ne perds point au change.

M. D'ORFEUIL.

Ni ma fille non plus; justement, la voici.

SCÈNE III.

M. D'ORLANGE, Mlle D'ORFEUIL,
M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, à sa fille.

Eh bien! voilà Florville, et tout est éclairci.

Mlle D'ORFEUIL.

Il est vrai?

M. D'ORFEUIL.

Tu dois donc enfin être contente.

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père...

M. D'ORLANGE.

Si l'effet répond à mon attente,
Je crois que vous n'aurez plus rien à désirer.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Pour la noce, moi, je vais tout préparer.
Je vous laisse tous deux; car vous avez, je pense,
A vous faire en secret, plus d'une confidence.

M. D'ORLANGE.

Ah! oui.

(M. d'Orfeuil sort.)

SCÈNE IV.

Mlle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, à part.

De mon rival servons les intérêts.

Mlle D'ORFEUIL, à part.

C'en est fait; écartons d'inutiles regrets.

M. D'ORLANGE.

Florville, en se montrant, peut-il aussi vous plaire?

Mlle D'ORFEUIL.

Je suivrai, sur ce point, les ordres de mon père.

M. D'ORLANGE.

Cela ne suffit pas, non : vous voyez en moi
Votre futur époux, vous l'acceptez; mais quoi!

Si je ne l'étais point?

Mlle D'ORFEUIL.

Eh mais! Monsieur, vous l'êtes.

M. D'ORLANGE.

Je vais vous confier mes alarmes secrètes.

Mlle D'ORFEUIL, vivement.

Vos alarmes, Monsieur? Quel sujet?...

M. D'ORLANGE.

Entre nous,
Je crains de n'être pas assez digne de vous.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous êtes trop modeste.

M. D'ORLANGE.

Ah! je me rends justice.
J'ai (car d'avance il faut que je vous avertisse)
Mille défauts, d'honneur! pour un mari, s'entend.
Je me connais; je suis vif, volage, inconstant,
Et capricieux même, il faut que je le dise.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous avez le mérite, au moins, de la franchise.

M. D'ORLANGE.

C'est en me comparant avec l'autre étranger,
Que je me suis trouvé vain, étourdi, léger...
Ce jeune homme est vraiment on ne peut plus aimable;
Qu'en dites-vous?

Mlle D'ORFEUIL.

Il est tout-à-fait estimable.

(A part.)

Voudrait-il m'éprouver?

M. D'ORLANGE.

Eh! voilà ce qu'il faut...
Dans un époux. Tenez, je l'observais tantôt.
Ses discours sont remplis de raison, de justesse;
Ils respirent la grâce et la délicatesse:
Je vous assure enfin qu'il vaut bien mieux que moi.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous plaisantez...

M. D'ORLANGE.

Moi! non, je suis de bonne foi.
A vos charmans attraits j'ai cru le voir sensible :
Qui ne le serait pas?... Et s'il était possible
Que lui-même, à son tour, il eût pu vous toucher!
Dites-le : je suis homme à l'envoyer chercher...
Que vous dirai-je enfin? à lui céder moi-même
Tous mes droits,... si j'en ai.

Mlle D'ORFEUIL.

Quelle noblesse extrême!
Mais, encore une fois, il n'est plus question
De vain déguisement, de supposition ;
Et quant à l'étranger dont vous parlez sans cesse,
Cet éloge suppose un soupçon qui me blesse,
Monsieur, et qui nous fait injure à tous les trois.

M. D'ORLANGE.

Ah! c'est vous qui bientôt me connaîtrez, je crois.

SCÈNE V.

Mlle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, VICTOR, qui entre mystérieusement, et a l'air de parler en secret à son maître.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais Victor semble avoir quelque chose à vous dire.

M. D'ORLANGE voulant emmener Victor.

Je vais...

Mlle D'ORFEUIL.

Restez : c'est moi, Monsieur, qui me retire.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Eh bien?

VICTOR.

Il va venir : il est à deux cents pas.
Il a pris son parti.

M. D'ORLANGE.

Bon. Je n'en doutais pas.

Et ma lettre?...

VICTOR.

A propos, voulez-vous bien permettre?...
Mais qu'avez-vous donc mis, Monsieur, dans votre lettre?

M. D'ORLANGE.

Comment!

VICTOR.

C'est qu'en l'ouvrant, il a d'abord pâli;
Puis il a pris un air... un air... là... très-poli,
Mais extraordinaire. « Oh! oui, j'irai sans doute,
» A-t-il dit. Je comptais poursuivre au loin ma route;
» Mais ceci me retient. Vite, dit-il alors
» Au postillon, retourne au château d'où tu sors... »
Et tenez, le voici.

M. D'ORLANGE.

Va, laisse-nous ensemble.

(Victor sort.)

SCÈNE VII.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Ah! vous voilâ, Monsieur! c'est charmant.

M. DE FLORVILLE.

Il me semble
Que de mon prompt retour vous n'avez pu douter.

M. D'ORLANGE.

Non, je vous connaissais assez pour m'en flatter.

M. DE FLORVILLE.

Dites-moi donc, Monsieur, par quelle fantaisie
Ce rendez-vous ici? la place est mal choisie.

M. D'ORLANGE.

Eh! je la trouve, moi, choisie on ne peut mieux;
Notre affaire se doit terminer en ces lieux.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'était dans le bois qu'il eût fallu nous rendre.

M. D'ORLANGE.

Dans le bois?

M. DE FLORVILLE.

Oui.

M. D'ORLANGE.

Ma foi, je ne puis vous comprendre,
Monsieur.

M. DE FLORVILLE.

Votre billet est assez clair, pourtant;
Lisez.

(Il le lui remet.)

M. D'ORLANGE lit.

« Voulez-vous bien revenir à l'instant?
» Ne demandez que moi; j'ai deux mots à vous dire,
» Gardez qu'on ne vous voie. » Ah!...

(Il rit.)

M. DE FLORVILLE.

Cela vous fait rire?

M. D'ORLANGE.

Il est vrai : je commence à comprendre à présent.
La méprise est piquante, et rien n'est plus plaisant.
(D'un ton martial.)
Attendez, je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

M. DE FLORVILLE, seul.

Il faut que je l'attende!
Il me rappelle; il veut qu'en ces lieux je me rende:
Je revole à l'instant; et Monsieur n'est pas prêt!...
Si, par malheur, ici monsieur d'Orfeuil paraît...
Je crains, pour le futur, sa tendresse inquiète...
Hélas! je crains surtout de revoir Henriette.
Quel prétexte donner pour ce retour soudain?
Je suis bien malheureux! J'ai des droits à sa main :
J'arrive : mais je vois qu'un autre est aimé d'elle :
Je me tais, et je pars... Il faut qu'on me rappelle!
On vient... c'est elle! Ah ciel!

SCÈNE IX.

Mlle D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

Mlle D'ORFEUIL, de loin sans voir Florville.

D'Orlange dans ces lieux,
(Apercevant Florville.)
M'avait dit que quelqu'un me demandait. Ah! Dieux!
(Haut.)
C'est vous, Monsieur?

M. DE FLORVILLE.

Ma vue a droit de vous surprendre,
J'en conviens.

Mlle D'ORFEUIL.

Il est vrai que je ne puis comprendre...

M. DE FLORVILLE.

Moi-même... assurément... j'ai peine à concevoir...
Je ne me flattais pas de jamais vous revoir.

Mlle D'ORFEUIL.

Et... ne peut-on savoir quel sujet vous ramène?

M. DE FLORVILLE.

Quel sujet? c'est... pardon... Une affaire soudaine.
Cet autre voyageur, votre futur époux...
Ici, pour un instant, m'a donné rendez-vous.
Je me suis empressé de revenir.

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père
De cette occasion profitera, j'espère.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais : votre père a reçu mes adieux.

Mlle D'ORFEUIL.

Je les avais reçus moi-même... Il serait mieux
De le revoir aussi.

M. DE FLORVILLE.

Je ne fais que paraître;
Ma visite, à présent, le troublerait peut-être.
Il est, je le présume, occupé du futur,
D'un hymen qui s'apprête...

Mlle D'ORFEUIL.

Oh! cela n'est pas sûr.

M. DE FLORVILLE.

Il annonçait, ce semble, une union prochaine.

Mlle D'ORFEUIL.

Oui, j'étais sur le point de serrer une chaîne
Qui me pesait d'avance, et j'en aurais gémi.
Mon père, heureusement, est mon meilleur ami;
Je viens d'ouvrir mon cœur à cet excellent père :
Il consent, en un mot, que l'hymen se diffère.

M. DE FLORVILLE.

A ce futur époux je faisais trop d'honneur :
Je le croyais aimé.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous étiez dans l'erreur.

M. DE FLORVILLE.

Un autre plus heureux, du moins je le soupçonne,
L'a prévenu...

Mlle D'ORFEUIL.

Croyez que je n'aimais personne,
Avant qu'il vînt.

M. DE FLORVILLE, à part.

Personne? Ai-je bien entendu?
Oh Dieu! l'espoir enfin me serait-il rendu?
(Haut.)
Votre cœur serait libre encor, Mademoiselle?

Mlle D'ORFEUIL, à part.

Hélas!

M. DE FLORVILLE.

Si vous saviez combien cette nouvelle
A droit de me toucher! Heureux Florville!

Mlle D'ORFEUIL.

Eh quoi!
Vous enviez son sort?

M. DE FLORVILLE, vivement.

Ah! je parle de moi.

Mlle D'ORFEUIL.

De vous, Monsieur?

M. DE FLORVILLE.

Eh oui! La feinte est inutile.
Vous êtes libre encore, et moi, je suis Florville.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous Florville?

M. DE FLORVILLE.

Moi-même. Ah! daignez m'excuser,
Si, pour observer mieux, j'ai pu me déguiser.
Je vous aimai, sans doute, à la première vue.
Pour un autre déjà je vous crois prévenue.
Dès-lors, sacrifiant mes droits et mon amour,
Je pars. On me rappelle : ô trop heureux retour!
Un seul mot me rassure, et je puis donc encore
Vous dire qui je suis, et que je vous adore.

Mlle D'ORFEUIL.

Qu'entends-je? Eh quoi! c'est vous qui m'étiez destiné?
Se peut-il?
(A part.)
Ah! mon cœur l'avait bien deviné.
(Haut.)
Je puis donc espérer (mon bonheur est extrême)
D'être enfin à celui que j'estime et que j'aime.

M. DE FLORVILLE.

J'étais aimé! qu'entends-je? Et c'est l'autre étranger
Qui me rappelle ici; j'étais loin de songer...

Mlle D'ORFEUIL.

Eh! c'est lui-même aussi qui dans ces lieux m'envoie.

M. DE FLORVILLE.

Son sort, en ce moment, empoisonne ma joie.
Du désespoir je passe au comble du bonheur;
Et mon ami perd tout, en perdant son erreur.

SCÈNE X.

VICTOR, M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, Mlle D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Avais-je donc, Monsieur, si mal choisi la place?
Et faut-il dans le bois?...

M. DE FLORVILLE.

Épargnez-moi, de grâce :
Je sens assez, Monsieur, combien je suis ingrat.

Mlle D'ORFEUIL.

Moi je sens tout le prix d'un trait si délicat.
(A M. d'Orlange.)
Vous n'aviez à ma main qu'un droit peu légitime :
Vous en avez, Monsieur, de vrais à mon estime.
(A son père.)
Vous savez notre erreur, mon père?

M. D'ORFEUIL.

Oui, voilà donc
Monsieur Florville : enfin on le connaît!

M. DE FLORVILLE.

Pardon.

M. D'ORFEUIL.

Mais si ma fille, grâce à ce dessein étrange,
S'était trop prévenue en faveur de d'Orlange,
Comme, par parenthèse, il s'en est peu fallu,
C'eût été votre faute, et vous l'auriez voulu.

M. DE FLORVILLE.

Aussi, je m'en allais sans accuser personne.
Me pardonnerez-vous?

Mlle D'ORFEUIL.

Pour moi, je vous pardonne,
Mais à condition que vous ne feindrez plus.

M. DE FLORVILLE.

Non, croyez que jamais...

Mlle D'ORFEUIL.

Eh! discours superflus!
Je vous crois sans peine.

M. DE FLORVILLE.

Ah! que je dois rendre grâce,
A l'ami généreux qui fit suivre ma trace!

M. D'ORLANGE.

Moi! j'ai fait mon devoir. Ah! respirons... L'on sent
Qu'une bonne action nous rafraîchit le sang :
Et ce bien-là n'est pas un bien imaginaire;
Car je renonce à tout ce qu'on nomme chimère.

C'en est fait, pour jamais me voilà corrigé...
Tenez, que je vous dise un bon dessein que j'ai.
Assez d'autres sans moi serviront bien le prince;
Moi, je vivrai tranquille au fond d'une province...
Serait-il une terre à vendre en ce canton?

M. D'ORFEUIL.

Justement : j'en sais une assez près d'ici.

M. D'ORLANGE.

Bon.
Je l'achète. J'y prends une femme estimable,
D'une vertu solide et d'un esprit aimable,
Douce... une autre Henriette, en un mot, s'il en est.
J'aurai beaucoup d'enfans; le grand nombre m'en plaît.
Le ciel bénit toujours les nombreuses familles.
Ma femme, c'est tout simple, élèvera les filles:
Mais les garçons n'auront de précepteur que moi;
C'est le plus doux plaisir, c'est la première loi.
Je saurai démêler leur goût, leur caractère;
L'un sera dans la robe, et l'autre militaire.
Ils me feront honneur. Que je suis fortuné!

(A M. d'Orfeuil.)

Mon voisin, vous serez parrain de mon aîné.
Je n'irai pas bien loin lui chercher une femme:

(Montrant Mademoiselle d'Orfeuil.)

Il pourrait épouser la fille de Madame.

(A M. d'Orfeuil.)

Trop heureux! Tous alors, nous serons vos enfans.
Vous sourirez, mon père, à nos soins caressans.

A cent ans, vous direz : « Je n'avais qu'une fille ;
» Et tout ce qui m'entoure est pourtant ma famille. »
Voilà ce qui s'appelle un projet bien sensé.

VICTOR.

Mon maître, finissant comme il a commencé,
Tout en parlant raison, bat encor la campagne,
Ne veut plus faire et fait des châteaux en Espagne.

FIN.

VARIANTES.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNES VI ET VII.

M. D'ORLANGE, seul.

J'ai lu... je ne sais où, mais cela m'a frappé,
Qu'un voyageur obscur, au naufrage échappé,
Lui douzième, aborda dans une île déserte,
Et crut être d'abord à deux doigts de sa perte;
Puis, tel est le pouvoir de la nécessité,
Tira bientôt parti de son adversité;
Puis reconnut les lieux, s'établit à la ronde.
Se trouva possesseur enfin d'un nouveau monde.

(Ici Victor entre, et écoute sans être vu.)

M. D'ORLANGE, continuant, sans voir Victor.

Fut élu chef des siens, puis fut nommé leur roi...
S'il allait m'arriver la même chose, à moi!
Pourquoi non? Robinson fut bien roi dans son île.

Roi, je ferais bâtir une petite ville;
Car mon peuple, d'abord, ne serait pas nombreux :
J'aurais peu de sujets, mais ils seraient heureux.
Je choisirais surtout un ministre honnête homme.
Le choix est bientôt fait, quand le public le nomme.
On célèbre en tous lieux et mon ministre et moi;
J'entends crier partout : « Vive notre bon roi! »
Le pauvre me bénit au fond de la campagne.
Reste à m'associer une aimable compagne.
Pour le bien de l'État je dois me marier.
Voyons... Je puis choisir dans l'univers entier;
Mais ces rois, mes voisins, briguent mon alliance.
A leurs ambassadeurs donnons donc audience.

VICTOR, s'approchant et s'inclinant.

Sire...

M. D'ORLANGE, comme s'il était roi.

Que me veut-on?

VICTOR.

On va prendre le thé,
Et chacun n'attend plus que votre majesté...

FIN DES VARIANTES.

TABLE
DES MATIÈRES.

Pages

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR COLLIN-HARLEVILLE. v

PRÉFACE. xj

L'INCONSTANT, comédie en trois actes et en vers, représentée le 13 juin 1786. 3

L'OPTIMISTE, OU L'HOMME TOUJOURS CONTENT, comédie en cinq actes et en vers, représentée le 22 février 1788. 105

LES CHATEAUX EN ESPAGNE, comédie en cinq actes et en vers, représentée le 20 février 1789. 255

PQ
1971
C3
1828
t.1

Collin d'Harleville, Jean
François
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY